BnF Gallica

Voyages en Corse : récits dramatiques et pittoresques. 1 / par G. Faure

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Faure, Gracieux. Voyages en Corse : récits dramatiques et pittoresques. 1 / par G. Faure. 1885.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

VOYAGE
EN CORSE

RÉCITS DRAMATIQUES ET PITTORESQUES

PAR

G. FAURE

TOME PREMIER



PARIS

LIBRAIRIE VICTOR PALMÉ

76, rue des Saints-Pères, 76

BRUXELLES (*succursale*) 12, rue des Paroissiens, 12 | GENÈVE (*succursale*) 4, rue Corraterie, 4

1885

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

VOYAGE EN CORSE

Lk 4
1911

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS-S.-JACQUES.



VOYAGE
EN CORSE

RÉCITS DRAMATIQUES ET PITTORESQUES

PAR

G. FAURE



TOME PREMIER



PARIS
SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE CATHOLIQUE
VICTOR PALMÉ, DIRECTEUR GÉNÉRAL
76, rue des Saints-Pères, 76

BRUXELLES
12, rue des Paroissiens, 12

GENÈVE
4, rue Corraterie, 4

1885

PROLOGUE

Si j'avais quarante ans de moins et 100 000 fr. de rente, avec la science de l'archéologue et du naturaliste, le talent du poète et du peintre, laissant à d'autres les glaces du pôle et les brasiers de l'équateur, je voudrais, sur un petit navire comme celui d'Alexandre Dumas, parcourir d'un bout à l'autre la Méditerranée ; explorer une à une ses îles autrefois si fameuses, inconnues aujourd'hui ; bien sûr d'y trouver des sujets d'études, non moins nombreux qu'instructifs; et d'en rapporter des trésors scientifiques, littéraires et artistiques; comme auraient peine à en fournir des contrées nouvellement découvertes. Ce voyage d'exploration commencerait naturellement par la plus rapprochée et la plus intéressante de ces îles,

par la Corse, en un mot, le seul de nos départements insulaires. C'est donc par là, si vous le voulez bien, que nous débuterons.

Avec ses 50 lieues de long sur 20 lieues de large, et ses 900,000 hectares de superficie, la Corse est la troisième île de la Méditerranée et le cinquième des départements français. Située entre l'Italie et la France, l'Espagne, la Sardaigne et l'Afrique, elle a toujours été considérée comme une station navale et militaire de premier ordre. Douée de tous les sols, de toutes les expositions et de tous les climats; comblée par la nature de toutes sortes de richesses végétales, minérales, agricoles et autres; possédant des annales, remplies de traditions intéressantes, de légendes poétiques, de faits curieux, d'aventures tragiques, de drames émouvants; habitée par une population énergique, intelligente et belliqueuse; sentinelle avancée de la France, dont elle couvre le littoral, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, en lui servant de trait d'union avec l'Algérie, elle a tout ce qu'il faut pour provoquer l'attention et l'intérêt

Et cependant, depuis cent treize ans qu'elle fait partie de nous-mêmes, nous n'avons encore ni éprouvé le désir, ni trouvé le loisir de l'étudier sérieusement sous ses divers aspects; nous la connaissons moins que les lointaines contrées de l'Amérique et de l'Océanie; ce que nous savons d'elle c'est quelle existe dans la Méditerranée, qu'elle a produit Napoléon, et s'est longtemps livrée aux sanglantes pratiques de la vendetta et du banditisme; toutes les accusations vraies, exagérées ou fausses dont elle est l'objet, nous les savons sur le bout du doigt; mais, de ses qualités et de ses mérites, la plupart d'entre nous n'en savent pas un mot. Cela est si vrai, que vous rencontrez peu de gens qui en parlent avec sympathie, tandis que beaucoup d'autres en parlent avec indifférence ou aigreur. N'a-t-on pas même vu des députés de Paris, réclamer, au nom de leurs électeurs, sa radiation pure et simple de la carte de France?

Une telle disposition des esprits est fâcheuse, pour la Corse d'abord, dont elle blesse le patriotisme et l'amour-propre; ensuite pour la

France, qu'elle expose à perdre un de ses meilleurs boulevards.

Après l'avoir quinze ans habitée, cette terre si peu connue, si mal jugée, nous avons pris à bon escient sa défense; et peut-être nos précédents écrits ne sont-ils pas étrangers au mouvement réparateur qui semble se manifester en sa faveur. Quoi qu'il en soit, nous venons encore une fois plaider sa cause et combattre pour elle. Le but que nous nous proposons est triple :

1° Détruire autant que possible les erreurs et les faux préjugés répandus sur son compte; la faire connaître, apprécier, aimer de nos concitoyens comme elle le mérite; tourner vers elle l'activité de notre industrie, de nos capitaux et de nos bras; la signaler à nos poètes, à nos romanciers et à nos artistes.

2° Lui signaler à elle-même, avec cette franchise que l'on doit à ses amis, ce qui dans ses idées, ses mœurs et ses coutumes aurait besoin d'être modifié, pour enlever prétexte aux accusations du dehors, et supprimer les obstacles au progrès intérieur.

3° La Corse étant par excellence le pays des extrêmes et des contrastes, du grandiose et du pittoresque, des scènes romanesques et des drames terribles, nous puiserons à pleines mains dans ce recueil inépuisable, pour en tirer ce qui intéresse, amuse et passionne ordinairement le lecteur. Heureux, si nous pouvions en même temps être utile à la France ainsi qu'à la Corse et agréable au public !

VOYAGE EN CORSE

CHAPITRE PREMIER

I

De Marseille à Bonifacio.

Le 26 mai 1864, nous partions de Marseille, sur le vapeur *le Progrès*, capitaine Pozzo di Borgo. Cet officier, auquel j'avais été recommandé, passait pour le meilleur marin de la compagnie Valéry, et peut-être de la Corse entière; ce qui ne l'empêcha point, hélas! de périr quelque temps après, par une tempête de nuit, à l'entrée de la coquille de noix, qui sert de port à Bastia. On dit que, dans cette affreuse catastrophe, il aurait pu sauver sa vie, mais que, désespéré de la perte de ses passagers, de son équi-

page et de son navire, il ne put se décider à leur survivre et se donna la mort. Que Dieu lui ait fait miséricorde !

Jeune encore, plein de vigueur et d'énergie, il cachait sous une écorce un peu rude une intelligence fine et le meilleur cœur du monde. Sans être fort étendue, son instruction était solide ; il savait surtout à fond tout ce qui concerne la Corse, ne parlait d'elle qu'avec un véritable enthousiasme, et se montrait à son égard d'une susceptibilité extrême ; c'était mon homme.

Ce n'est pas que cette susceptibilité n'eût son côté désagréable, en ce sens qu'elle rendait parfois la discussion si difficile, que je n'osais ni le contrarier, ni le contredire, de peur de le voir bondir par-dessus bord, et disparaître dans les flots : mais lorsque, égarés par d'absurdes théories, tant d'hommes se moquent et rougissent du patriotisme, il me plaisait d'en rencontrer un qui s'en faisait honneur, et plaçait son pays avant tout.

Le ciel était splendide et les rayons du soleil se réfléchissaient dans la mer, comme dans un gigantesque miroir ; pas la moindre agitation dans l'air et dans les flots ; aussi filions-nous rapidement comme sur une glace unie, sans roulis ni tangage, sans mal de cœur par conséquent, sans le plus petit

compte à régler avec Neptune. En rien de temps, la terre disparut à nos yeux, et nous fîmes dans la haute mer notre entrée solennelle.

Poètes et romanciers ont beau dire, étrange est l'impression que l'on éprouve généralement, lorsque, pour la première fois, abandonnant la terre qui résiste au toucher, pour la mer où le pied s'enfonce, on se sent isolé de tout secours humain, avec l'immensité du ciel sur la tête, l'immensité des eaux autour de soi, et sous ses pieds l'immensité de l'abîme, dont on n'est séparé que par l'épaisseur d'une planche! Cela est vrai par le temps le plus calme : mais c'est bien autre chose si les vents, la foudre et ses vagues, unissant leurs fureurs, vous ouvrent à la fois toutes les routes de l'autre monde! Alors les uns s'écrient avec saint Pierre : *Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons!* Les autres murmurent avec Horace : *Illi robur et æs triplex...* Et, si l'on pouvait lire dans le cœur des matelots et de leurs chefs, on en verrait plus d'un dire tout bas en se grattant l'oreille : *Je voudrais bien être chez nous!*

Accoudé sur le rebord du navire, j'étais en extase en présence du spectacle étalé devant moi. Tantôt je suivais de l'œil comme des fleuves d'huile, dont la couleur plus foncée faisait contraste au reste de la

mer : ou une chaîne de montagnes, qui semblaient courir à l'horizon, et n'étaient autre chose qu'une apparence produite par des vapeurs lointaines. Tantôt je regardais des volées d'hirondelles, changeant à chaque instant de place et rasant légèrement les eaux ; ou une bande de dauphins, bondissant autour de nous, comme une troupe d'écoliers, qui joue au saut de mouton.

J'en étais là, quand se pose sur mon épaule une main, qui me fait songer au battoir des lessiveuses ; c'est celle du capitaine.

— Nous allons, me dit-il, comme sur des roulettes ; le navire marche tout seul. Le chauffeur excepté, tous mes hommes sont au repos ; et moi-même, je n'ai littéralement rien à faire. Si donc vous le voulez, nous en profiterons, moi pour vous dire et vous pour écouter les histoires que je vous ai promises. Asseyons-nous là ; on va nous apporter des cigares et de la bière : mais d'abord permettez-moi de vous demander ce que vous venez faire en Corse ; mon récit devant se modifier, selon que vous y venez en fonctionnaire, en spéculateur ou en touriste.

— Un de mes parents s'est marié à Bonifacio, pendant qu'il y tenait garnison. Je vais d'abord lui rendre visite ; et puis, je ne suis pas fâché de voir de mes propres yeux un pays, dont on dit des choses si

étranges, au risque de me faire assassiner par ses bandits.

— Assassiner par ses bandits!... C'est bien cela. Toujours des préventions aveugles, des idées préconçues, des partis pris d'avance! Assassiner par ses bandits... Et vous prétendez, jeune homme, avec de telles prédispositions, voir la Corse comme elle est, et porter sur son compte un jugement équitable?... Détrompez-vous. Les idées préconçues troublent la vue, égarent l'imagination, enlèvent aux pensées leur rectitude, à l'esprit sa liberté. Grâce à elles, vous allez tout voir de travers chez nous; et, le jour de votre départ, vous ne nous connaîtrez pas mieux qu'aujourd'hui.

Voilà pourquoi, au lieu de commencer par des histoires, que vous apprécieriez plus ou moins, nous ferions bien peut-être d'examiner ensemble les principaux préjugés répandus contre nous, et dont vous me semblez passablement imbu. Vous serez après cela dans de bien meilleures conditions pour bien voir et juger les hommes et les choses.

Le capitaine avait raison; je me promis de ne pas l'interrompre; et il commença en ces termes :

II

Sénèque et son école.

Vous nous regardez comme des assassins et des voleurs; c'est un fait que je déplore; mais je ne vous en fais pas un crime, car vous n'êtes que l'écho et non l'auteur de ces accusations infâmes. Elles viennent de loin, et remontent au premier siècle après Jésus-Christ. A cette époque, vivait un personnage célèbre, orateur, écrivain, philosophe distingué, fils de rhéteur, rhéteur lui-même; précepteur et principal ministre de l'empereur Néron : on le nommait Sénèque le philosophe.

Entre les différentes sectes philosophiques, il embrassa celle des Stoïciens, ouvrit une école qui fut bientôt très fréquentée; et devint même le chef de cette secte, si fameuse par l'austérité de sa doctrine, par son mépris, au moins apparent, de la douleur et de la mort. Eh bien! c'est ce personnage qui a été notre plus ancien et plus acharné détracteur; c'est lui qui le premier a lancé contre nous ces calomnies venimeuses, dont l'effet se fait encore sentir après dix-huit cents ans. Voici dans quelles circonstances.

Malgré toute son éloquence et sa philosophie, il ne

semble pas que Sénèque ait été un modèle accompli de toutes les vertus, et que ses paroles n'aient pas valu mieux que ses actions. Ce qu'il y a de certain, c'est que divers historiens, parmi lesquels Dion Cassius et Tacite, lui reprochent les faits les moins dignes d'un honnête homme, comme d'avoir profité de son passage aux affaires, pour amasser par tous les moyens des richesses énormes; de n'avoir écrit en faveur de la pauvreté, qu'au milieu de toutes les jouissances du luxe; d'avoir, pour plaire à Néron, approuvé l'empoisonnement de Britannicus et l'assassinat d'Agrippine, sa propre bienfaitrice; d'avoir donné dans de grands écarts de conduite, etc...

Ces écarts furent tels, paraît-il, que la première femme de Claude, l'impératrice Messaline, qui n'était pourtant pas scrupuleuse en matière de mœurs, s'en montra elle-même scandalisée; l'accusa d'intrigues criminelles avec Julie, fille de Germanicus, et le fit condamner à l'exil, *in carcere duro*. Or, comme notre île servait alors de lieu de déportation aux Romains, il fut relégué sur la côte occidentale du cap Corse. On y voit encore, au délicieux canton de *Luri*, une vieille tour, appelée *Torre di Seneca*, où il resta huit ans enfermé. On eût bien fait de l'y laisser toute sa vie.

Perchée sur un roc de 300 mètres de hauteur;

exposée sans défense à toutes les fureurs des vents; sans cesse entourée de brouillards et de nuages flottants; éternellement battue à son pied par les vagues; souvent frappée à son sommet par la foudre; triste, nue, désolée au dedans comme au dehors, cette tour, il en faut convenir, devait être une pauvre résidence pour un homme accoutumé, comme Sénèque, à toutes les jouissances de Rome; possédant de merveilleux palais et des ameublements splendides, des jardins délicieux et de somptueuses maisons de campagne. Il était donc naturel qu'il s'ennuyât dans sa tour et y éprouvât de cuisants regrets : mais, comme, d'autre part, à côté du simple mortel, il y avait en lui le chef des stoïciens, il était permis de croire que, après avoir fait tant de beaux discours et de beaux livres sur la fermeté d'âme et la patience, le mépris du plaisir et de la souffrance, il profiterait de l'occasion pour confirmer ses théories par la pratique, et donner au monde un mémorable exemple de résignation et de courage. Il n'en fut rien : sa vertu n'était qu'hypocrisie; sa philosophie, qu'orgueil. Au contact de l'épreuve, *le masque tomba; le héros s'évanouit*, comme dit un de vos grands poètes, ne laissant à sa place qu'un homme faible et misérable autant et plus que beaucoup d'autres.

Au lieu donc de faire bravement tête à l'orage, il fléchit et se courbe, s'arrachant les cheveux, pleurant comme un enfant, accusant le ciel et la terre, invoquant les dieux et les hommes, ne rêvant qu'aux moyens d'obtenir sa grâce; ne reculant pour cela devant aucune manœuvre, s'aplatissant devant l'affranchi *Polybe*, l'indigne favori de Claude; lui adressant les supplications les plus humbles, les adulations les plus viles.

Tant que vécut Messaline, ses démarches furent sans succès; il avait beau, soir et matin, monter au sommet de sa tour, pour découvrir le navire apportant les lettres d'abolition et de grâce; pas plus que la sœur Anne, il ne voyait rien venir : mais cette princesse ayant été assassinée par ordre de son mari, et remplacée par Agrippine, mère de Néron, celle-ci obtint son rappel, et le combla des plus grandes faveurs; ce qui ne l'empêcha point d'applaudir à sa mort et d'innocenter le parricide! Tant de bassesses ne le sauvèrent pas des mains de son terrible élève. Impliqué, à tort ou à raison, dans la fameuse conspiration de Pison, il se vit condamné comme ses complices; mais, à cause de ses talents et de ses anciennes fonctions, on voulut bien, par exception, lui laisser le choix de son supplice. Il choisit de se faire ouvrir les veines, comptant qu'en

s'en allant ainsi goutte à goutte, pour ainsi dire, il s'éteindrait sans s'en apercevoir et sans souffrir; mais, malgré sa contenance et son air composés, malgré la sécurité apparente de son visage, le faste et l'orgueil de ses paroles, il avait une telle peur de la mort, que, quand on lui ouvrit les veines, son sang s'était déjà refroidi d'avance; *il n'en coula pas une seule goutte!* Et l'on fut, pour le tuer, obligé de le mettre dans un bain chaud dont la vapeur, mêlée à celle de quelques liqueurs, l'asphyxia.

Je vous demande pardon de m'appesantir sur ce triste personnage; mais comme il a fait à la Corse plus de mal que personne, il me semble qu'en vous le montrant tel qu'il fut, c'est enlever du poids à ses calomnies et rendre service à mon pays.

Après sa condamnation, Sénèque avait été conduit dans sa prison par la voie la plus courte, sans avoir la faculté de faire dans l'intérieur du pays un voyage d'observations et d'études. Pendant les huit ans de sa captivité, il ne voyagea pas davantage, et n'eut de relations qu'avec ses geôliers et ses gardiens. Après sa libération, il se sauva par la ligne droite, impatient de revoir la ville de Rome, ce siège des plaisirs et des honneurs. De sorte que, ni avant, ni pendant, ni après son séjour au cap Corse, il ne vit rien de l'intérieur de notre île; il en partit sans

en connaître les sites et les produits, les habitants et les mœurs. Or, voici la peinture qu'il fait du pays :

« Cette terre ne porte ni *arbres fruitiers*, ni arbres *d'agrément;* elle ne produit *rien* de ce que les autres nations recherchent, et peut *à peine* nourrir ceux qui la cultivent... Quoi de *plus nu* que ce rocher? Où celui qui tient à l'*abondance*, éprouve-t-il plus de *privations?* Quoi de *plus horrible* que l'aspect de ce pays, etc.? »

Comment! La Corse est un pays stérile et nu, ne produisant ni arbres fruitiers, ni arbres d'agrément, ni rien de ce que les autres nations recherchent, quand il n'est pas en Europe une contrée où la végétation soit plus active, plus variée, plus vigoureuse! Quand nulle part le climat et le sol ne se prêtent mieux à toutes les cultures! Quand elle nourrit toutes les plantes et tous les fruits, que produit le grand *empire végétal*, compris entre les Pyrénées et les Alpes, les Balkans et le Caucase, l'Euphrate et la mer Rouge, le Sahara et les Canaries! Quand, malgré les ravages opérés par des spéculateurs avides, il nous reste encore quarante-six admirables forêts, contenant cent soixante-six espèces indigènes d'arbres, d'arbrisseaux et d'arbustes, parmi lesquels, presque par exception, le pin Laricio, le plus bel arbre de l'Europe! Quand Napoléon a pu, avec

vérité, dire, à Sainte-Hélène : *La Corse a des parfums, que je n'ai retrouvés nulle part; à l'odeur seule je la reconnaîtrais les yeux fermés!* Quand l'ingénieur, chargé par le ministre de Choiseul, de lui faire un rapport, avant l'annexion, se résumait en disant : *La terre y est si fertile que, si vous y plantez un bâton, il prend racine et porte des fruits!* Quand il est de notoriété publique que, pour la variété, le pittoresque et le grandiose des paysages, la Corse ne le cède à aucune contrée de l'univers! Évidemment, Sénèque n'a vu de la Corse que le roc qui porte sa tour; et, sans la connaître, il l'a décriée, défigurée, horriblement calomniée.

Du reste, il ne traite pas autrement les habitants; et, pour que ses accusations pénètrent mieux dans les esprits et s'y gravent plus aisément, il les enchâsse dans un affreux distique, contenant à lui seul plus de venin que n'en pourraient contenir deux gros volumes. En Corse, dit-il,

Prima est ulcisci lex; altera vivere raptu;
Tertia mentiri, quarta negare deos;

ce qui veut dire, en bon français, que nos pères se faisaient une quadruple loi, et par suite un quadruple devoir, de la *vengeance*, du *vol*, du *mensonge* et de l'*athéisme!*

De ces quatre accusations, la première seule a du vrai; les trois autres sont d'abominables calomnies. Des voleurs! nous qui, seuls de tous les départements français, pouvons, sans crainte et sans danger, dormir la nuit la porte ouverte, et laisser nos bestiaux errer librement dans la campagne! Nous, des menteurs! Nous, des athées! Mais permettez-moi de passer sur ce point la parole à *Diodore de Sicile*, historien grec, qui vivait cinquante ans avant Sénèque :

« Les habitants de la Corse, dit-il, se nourrissent de miel, de lait et de viande, que le pays *leur fournit largement*. Ils observent entre eux les règles de *la justice et l'humanité*, avec beaucoup plus d'exactitude que les autres barbares. Ils sont *toujours certains* de retrouver leurs brebis, sur lesquelles chacun met sa marque, et qu'ils laissent ensuite paître dans les campagnes, *sans que personne les garde*. Le même *esprit d'équité* paraît les conduire dans *toutes les circonstances de la vie;* etc... »

Voilà deux témoignages tout à fait contradictoires; si l'un dit vrai, l'autre dit faux. Or, quel intérêt pouvait avoir Diodore à dissimuler les vices de nos pères, pour leur prêter des vertus qu'ils n'auraient pas eues? Il avait visité la Corse, dans le cours de ses voyages, mais il n'en avait reçu aucun service, et

n'en attendait aucun. Ce qu'il dit est donc le cri de la conscience, l'expression de la vérité.

Sénèque, au contraire, avait un intérêt de premier ordre à nous décrier et à nous représenter sous les couleurs les plus affreuses, nous et notre pays. Epîtres, mémoires, requêtes, plaidoyers, sollicitations, démarches de tout genre ayant échoué, il ne lui restait, en effet, d'autre moyen, pour apitoyer à nos dépens la cour et le peuple, que de se représenter comme jeté dans un désert sans pain et sans eau ; au milieu d'une population de bêtes féroces, altérées de sang et de carnage. Et il y réussit ! Soit à cause de son talent et de sa notoriété, soit à cause de ses hautes fonctions, ses mensonges furent accueillis à Rome, les yeux fermés ; se répandirent dans les provinces, se propagèrent d'une génération à l'autre, et sont arrivés jusqu'à ce temps, où on nous les jette encore parfois au visage.

Voilà le menteur, qui n'a pas craint, dans son intérêt personnel, de déshonorer un peuple qui ne le méritait pas et dont il n'avait point à se plaindre. Est-ce notre faute s'il avait fait ce que lui reproche l'histoire ? S'il avait été mis en jugement pour son inconduite, condamné à l'exil, enfermé dans la tour du cap Corse ? Est-ce notre faute, s'il manquait de cœur et d'énergie et ne savait pas supporter les

coups du sort? Est-ce à nous qu'il devait s'en prendre? Est-ce nous qu'il en devait punir?

O le misérable hypocrite! Il a de la chance de n'être plus de ce bas monde; mais si jamais je le rencontre dans l'autre, il fera bien de passer au large... Et je lui en veux d'autant plus que, non content de nous avoir nui par lui-même, il a fondé une école de calomnie, dont les membres suivent pas à pas ses exemples.

Dans unes de vos meilleures comédies, après avoir lu à son maître un passage du même Sénèque, sur *le mépris des richesses*, le domestique ajoute :

Ce Sénèque, Monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris? — Non! il était de Rome,

répond brutalement le *joueur* décavé.

Si vous me demandiez : — Les imitateurs de Sénèque sont-ils aussi de Rome? — Non, répondrais-je; ils sont de Paris et des quatre coins de la France, car ce sont justement les fonctionnaires de tout ordre que le gouvernement nous adresse.

De ces fonctionnaires, très peu demandent spontanément à être envoyés en Corse. Le grand nombre, pour ne pas dire la totalité, n'y vient qu'à son corps défendant, le cœur gros, les yeux pleins, l'esprit tourmenté par les distiques de Sénèque, l'imagina-

tion assaillie de visions et de spectres lugubres.

En débarquant, leur premier soin est de chercher des yeux un gendarme, de tâter si leur revolver est bien armé dans leur poche; puis ils s'en vont à leurs fonctions comme des galériens à leur chiourme, sans attrait, sans ardeur, voyant tout en noir, s'ennuyant, ne songeant qu'aux moyens de s'en retourner au plus vite. C'est, avec une légère variante, la disgrâce et l'exil de Sénèque; il n'y manque qu'une chose, *la tour du cap Corse.*

Qu'écrivent-ils à leurs protecteurs et à leurs Polybes? Quels sont les arguments qu'ils emploient pour les attendrir et les apitoyer sur leurs infortunes? Ils se servent du procédé de Sénèque; déclament contre la Corse, qui ne leur a rien fait, contre ses habitants, qui ne leur ont pas fait davantage; et c'est encore à nos frais que leur rapatriement s'opère. On les voit en conséquence aller et venir, filer et défiler, paraître et disparaître, comme des ombres chinoises, qui traversent la scène en courant, et vont les unes sur les autres se précipiter dans l'abîme; le tout, bien entendu, au grand détriment du pays qu'ils n'ont pas eu le temps de connaître et de servir; sans emporter, mais sans laisser le plus petit regret.

Et, quand une fois ils sont rentrés chez eux, Dieu sait les absurdités et les fables qu'ils racontent de

nous ! Ils n'en diraient pas davantage, s'ils venaient de faire le tour du monde ; s'ils arrivaient des brasiers de l'Équateur et des glaces du Pôle, du pays des tigres et des cannibales ; et comme jusqu'ici la France ne nous a guère visités que dans la personne de ses fonctionnaires, il s'ensuit qu'elle nous connaît par eux, à peu près comme Rome nous connaissait par Sénèque.

Ceci d'abord sur l'origine de la mauvaise réputation qui nous a été faite, et dont nous avons eu tant à souffrir.

III

Que vaut la Corse pour la France ?

Sans contester à la Corse la beauté de son ciel, les aptitudes de son sol et ses richesses naturelles, plusieurs prétendent qu'elle n'a pour la France pas plus de valeur spéciale que pour le Grand Turc.

Si ceux-là sont de bonne foi, ils n'ont évidemment jamais jeté les yeux sur une carte de l'Europe ; ils manquent des premières notions de géographie et d'histoire ; ils ne savent pas un mot de la situation politique du monde, et des nécessités où peut tôt ou tard se trouver réduit votre pays.

C'est d'abord un fait général, incontestable et incontesté, que depuis la plus haute antiquité jusqu'à nous, Pélasges et Phéniciens, Phocéens et Etrusques, Carthaginois et Romains, Goths et Vandales, Byzantins et Arabes, Francs et Lombards, Pisans et Génois, Impériaux et Espagnols, Anglais et Français, tous les peuples enfin qui ont aspiré à dominer ou à jouer un rôle dans la Méditerranée, se sont, avec acharnement, disputé la possession de la Corse ; ce qui prouve qu'elle a été considérée par tous comme une station militaire, industrielle et agricole de la plus haute importance. Comment expliquer sans cela tant de sacrifices et de sang versé pour s'en rendre maître ? Est-ce qu'on se bat ainsi, durant quatre mille ans, pour une chose sans valeur? Evidemment non; et le témoignage unanime de tant de peuples, différents par l'origine, la langue, les mœurs et la civilisation, pèse d'un autre poids que les déclamations intéressées de tous les Sénèques passés, présents et futurs. D'où il suit que la Corse possède par elle-même une grande valeur *intrinsèque;* j'ajoute qu'elle a pour la France une inappréciable valeur *de position.*

Si la France a des amis en ce bas monde, elle a aussi des ennemis, qui ont toujours les yeux sur elle, guettant le moment favorable pour la mettre en lambeaux et l'effacer du nombre des nations. Deux fois

ou trois, ils se sont crus sur le point d'atteindre le but, et de livrer aux plantes sauvages l'emplacement où se trouve Paris. Le ciel a détourné ce malheur : mais rien ne prouve que leurs mauvais desseins soient abandonnés ; que ce que l'on a vu déjà ne puisse se voir encore ; que des coalitions formidables ne puissent se reformer contre vous ; que, pendant que vos frontières terrestres seront envahies, des flottes puissantes ne viennent attaquer votre littoral méditerranéen.

Admettons que la Corse se trouve alors dans l'état où elle devrait être, munie d'inexpugnables fortifications sur ses points essentiels ; occupée dans ses admirables golfes par un nombre suffisant de vaisseaux de combat, de course et de transport ; gardée par une armée de 50,000 hommes, que fournirait sans peine une population de 260,000 âmes, presque exclusivement composée de vieux soldats et de marins... Cela admis, vous serait-il, en cas de guerre, indifférent d'avoir la Corse *pour* vous ou *contre* vous? Là est la question.

Dans le premier cas, vous avez en elle une sentinelle avancée, surveillant le golfe de Gênes, la mer Tyrrhénienne et la mer d'Espagne ; menaçant les deux grandes presqu'îles et la Sardaigne ; elle vous est un vaste camp retranché, couvrant Toulon, Mar-

seille et votre littoral; offrant à vos flottes un excellent point d'appui, pour se porter en avant et agir sur les ailes; un refuge assuré en cas de désastre; des troupes de débarquement au besoin, barrant le passage aux vaisseaux ennemis, qui y regarderaient à deux fois, avant de s'aventurer dans vos eaux, avec la certitude d'y être pris entre deux feux. Tels sont quelques-uns des services que pourrait vous rendre la Corse.

Si au contraire elle appartient à vos ennemis, ils en feront naturellement le centre et la base de leurs opérations contre vous. De là, rayonnant dans tous les sens, leurs navires pourront détruire votre commerce dans ces mers, mettre en interdit votre littoral, insulter vos ports, couper vos relations avec l'Algérie, tenir deux ans votre flotte prisonnière dans la rade de Toulon, comme cela s'est vu en 1803; et, en cas de désastre en haute mer, vos débris tomberaient dans nos mains.

Que s'il vous semble que j'exagère l'importance de mon pays, laissez-moi vous citer une autorité, dont vous ne suspecterez pas le témoignage.

Les Anglais, personne ne l'ignore, sont doués d'un robuste appétit. Les points les plus importants du globe sont dans leurs mains; ils possèdent notamment dans la Méditerranée, Dieu sait par quels

moyens, deux stations inabordables; mais ils n'en ont pas assez; il leur manque Chypre, l'Egypte et la Corse : Chypre et l'Egypte, pour leur empire des Indes; la Corse, contre la France uniquement.

Si je n'aime que fort peu Sénèque, je n'aime guère plus ces Anglais, toujours prêts à accepter toutes sortes de services; mais que l'on ne retrouve plus dès qu'on a besoin d'eux; ces Anglais auxquels il n'est pas peut-être un seul peuple qui n'ait le droit de dire : *Rends-moi ce que tu m'as volé!* Dieu est patient parce qu'il est éternel; mais il est impossible que l'heure de l'expiation n'arrive pas tôt ou tard pour eux.

Quoi qu'il en soit, ils ont depuis longtemps jeté leurs yeux et leur dévolu sur la Corse. Quand elle se débattait pour échapper à la maudite domination génoise, leurs vaisseaux ne cessaient de rôder sur ses flancs, semant à pleines mains les guinées, pour s'y créer des partisans; fomentant les désordres et les troubles; soldant tous les aventuriers, qui cherchaient à nous asservir à leur profit; se faisant, en garantie de leurs créances, céder par Théodore de Neuhof, le plus célèbre d'entre eux, ses droits à la couronne de Corse; et *gravant cette cession sur son tombeau*, afin de la rendre impérissable!

L'annexion à la France ne mit fin, ni à leurs

convoitises ni à leurs démarches. Deux fois en effet, en 1793 et en 1815, à la faveur de vos embarras extérieurs, ils tentèrent de s'installer chez nous à votre place. En 1822, ils firent au fameux bandit Théodore Poli, les offres les plus séduisantes, pour le décider à travailler pour leur compte. Enfin, dans tous les projets de partage, élaborés contre vous par les coalitions européennes, c'est à eux qu'a toujours été réservée la Corse comme morceau de choix et hors part.

Que si vous êtes curieux de savoir quel intérêt peuvent avoir les Anglais à ajouter 8 ou 10 mille kilomètres carrés à leurs possessions qui, en attendant mieux, en comptent déjà plus de 26 millions, c'est-à-dire le quart de la terre habitable, voici un homme entre tous compétent, qui va vous le dire la bouche ouverte. Ce n'est autre que le plus grand homme de mer de notre siècle, le vainqueur d'Aboukir et de Trafalgar, celui qui tint deux ans votre flotte bloquée dans le port de Toulon; qui, après avoir perdu un œil au siège de Calvi, et un bras à Ténériffe, s'ensevelit dans sa dernière victoire, l'amiral Nelson, en un mot. Or, il écrivait à son gouvernement : — *Donnez-moi le golfe de Saint-Florent et deux frégates; je me charge que pas un vaisseau ne sortira de Marseille ou de Toulon, sans*

tomber dans mes mains. Qu'aurait-il dit, qu'aurait-il fait, si on lui eût donné la Corse entière et une escadre?

Voilà, Monsieur, le mot de l'énigme; voilà ce qui se cache au fond du cœur de tout loyal Anglais. Ils veulent la Corse, moins pour le bien qu'ils en retireraient, que pour le mal qu'elle leur permettrait de vous faire. Et si jamais ils en deviennent maîtres, Malte et Gibraltar ne sont rien auprès de ce qu'ils feront d'elle; elle deviendra, soyez-en sûrs, le point le plus formidable de l'univers; votre puissance navale aura reçu le coup fatal; et ils ne craindront plus, du côté de la mer, pour leur empire indien.

Comprenez-vous maintenant, ô nos frères de France, ce que vaut pour vous la Corse, et quel intérêt vous avez à la conserver? Que si vous ne le comprenez pas, alors vous méritez de la perdre; et vous la perdrez tôt ou tard.

IV

Napoléon et le 18 brumaire.

En voici d'autres qui, aveuglés par la passion politique, nous reprochent la naissance de Napoléon

et le 18 brumaire, et demandent que, pour ce double crime, nous soyons rayés de la carte de France.

— Napoléon, disent-ils, a eu de grands défauts.

— Il se peut : mais qui n'en a pas?

— Il a commis de grandes fautes.

— Sans doute. Qui donc n'en commet pas? Les défauts et les fautes qui en dérivent ne sont-ils pas des produits naturels de l'infirmité humaine? Mais si vous êtes si sévère pour ses faiblesses, n'est-il pas juste que vous teniez compte de ses qualités? Or, sous ce rapport-là, fouillez dans tous les coins et les recoins de l'histoire. Combien d'hommes y trouverez-vous, qui lui aient été, je ne dis pas supérieurs, mais égaux pour le génie et les accessoires du génie? Combien lui peuvent être comparés tout à la fois comme capitaines, organisateurs et administrateurs? Combien ont plus profondément remué le monde, passionné les esprits et les cœurs? Combien ont plus fait pour la gloire de leur patrie, et l'ont dotée de plus d'institutions utiles! Vous aurez de la peine à en découvrir un seul!

Et vous reprochez à la Corse d'avoir produit un tel homme! Vous voulez qu'elle le renonce et le renie! qu'elle rougisse d'avoir été son berceau! Comment, pour peu qu'un des vôtres ait fait la moindre petite chose remarquable, vous lui élevez des statues,

presque des autels! Vous instituez en son honneur des concours et des fêtes! Vous êtes heureux et fiers d'être ses compatriotes! Et vous voulez nous chasser de la France, parce que Napoléon est né chez nous! Quoi de plus injuste et de plus absurde!

Et puis, s'il est né en Corse, à qui la faute, si faute il y a? Qui est-ce qui préside à la naissance des hommes? Qui est-ce qui les fait naître ici, plutôt que là; aujourd'hui plutôt qu'hier; de tel père plutôt que de tel autre? etc... N'est-ce pas Dieu, le maître souverain de toutes choses? Et, si c'est Dieu, comment aurait pu s'y prendre la Corse, pour qu'il en fût autrement? Voyez-vous d'ici le gouverneur et les notables du pays se présenter en grand costume devant M[me] Lœtitia Ramolino, et lui parler à peu près en ces termes?

« Vous portez dans votre sein un enfant qui nous déplaît, et dont nous ne voulons pas pour compatriote. Ainsi donc, changez-le pour un autre; ou bien, allez vous en faire vos couches en Sardaigne, en Italie, aux antipodes, au diable, s'il vous convient; mais pas en Corse; nous ne le souffrirons pas! »

Quant au 18 brumaire, il ne m'appartient pas de discuter ici, moins encore de décider quel fut son véritable caractère. Fut-il un bien? fut-il un mal? faut-il y voir un fait d'ambition personnelle ou de

nécessité sociale? Y eut-il ambition et nécessité tout à la fois?

Je l'ignore; mais plusieurs pensent qu'il avait été rendu inévitable par la faiblesse, les dissensions et l'incapacité du Directoire, jointes au désordre des esprits et à la corruption des mœurs, qui caractérisent cette époque. Plusieurs sont convaincus qu'il fut une conséquence fatale des coups d'Etat du 18 fructidor et du 30 prairial, et que, si Bonaparte ne l'eût pas fait, il aurait été fait par un autre. Tous les esprits clairvoyants s'y attendaient; le Directoire lui-même ne se faisait à cet égard aucune illusion, puisqu'il s'apprêtait à déposer le pouvoir suprême aux mains du brave général Joubert, quand celui-ci fut tué à Novi, moins de trois mois avant le 18 brumaire!

Dans tous les cas, le 18 brumaire eût-il été le plus grand des malheurs et des crimes, en quoi la Corse a-t-elle participé à sa conception, à sa préparation, à son exécution? Pourquoi dès lors l'en rendre responsable? Où en serait-on, si chaque pays devait répondre pour tous ceux qui sont nés dans son sein? S'il était permis de reprocher, au Cantal et à la Charente, la naissance de Carrier et de Ravaillac, et de les effacer du nombre de nos départements pour les noyades de Nantes et l'assassinat d'Henri IV?... Et de trois.

V

Sommes-nous Français?

Quelques mauvais plaisants nous accusent de *n'être pas Français*. Il est vrai que nous ne l'avons pas toujours été : mais eux-mêmes l'ont-ils été toujours?... Quand, au milieu du cinquième siècle après Jésus-Christ, Mérovée inventa le nom de France, pour son petit royaume de Tournay, qui est-ce qui était Français depuis le Rhin jusqu'aux Pyrénées, depuis le Finistère jusqu'aux Alpes? Etaient-ce les Belges et les Bourguignons, les Bretons et les Séquaniens, les Arvernes et les Allobroges, les Aquitains et les Vascons? Etaient-ce même les Parisiens, ces Belges indisciplinés et turbulents, qui, chassés de leur pays, vinrent se réfugier dans l'île de la Cité, et y bâtirent les premières cabanes? Non; des 400 petits peuples qui occupaient alors la Gaule, pas un seul n'était Français.

Cela est un fait certain; et c'en est un autre non moins certain, qu'ils le sont tous aujourd'hui. Comment donc le sont-ils devenus? Par un procédé uniforme et le plus naturel du monde; par leur *annexion pure et simple au domaine royal.*

Or *le 15 août 1768, par édit authentique de Louis XV*, nous avons aussi été *annexés au domaine royal*, au même titre que les autres provinces. Pourquoi donc cette annexion ne nous aurait-elle pas communiqué, comme à elles, le caractère et le titre de Français? Pourquoi cette sorte de baptême national aurait-il manqué de vertu pour nous seuls?

Donc nous sommes Français de *droit et de fait;* et j'ajouterai que nous le sommes de *cœur*, plus que certains de ceux qui nous accusent. Chez nous le patriotisme est dans toute sa ferveur. Si nous aimons la Corse, nous aimons aussi la France; et nous sommes, quand il le faudra, prêts à mourir pour l'une comme pour l'autre. En est-il de même partout?

Plusieurs pensent nous terrasser, en disant : La preuve que vous n'êtes pas Français, c'est que *vous parlez une langue étrangère.*

Au moment de l'annexion, nous parlions l'italien; et nous ne pouvions pas l'abandonner, avant d'avoir appris le français, à moins de nous mettre au régime des sourds-muets, et de ne plus parler que par signes. Or, pendant très longtemps, nous n'avons pas eu d'écoles où l'on enseignât le français; et nous ne l'entendions pas, surtout dans les campagnes, parler une fois tous les mois. Comment donc aurions-nous pu l'apprendre?

Mais aujourd'hui, grâce aux écoles de nos villages et au séjour prolongé que fait sous vos drapeaux presque toute notre jeunesse, l'italien ne sera bientôt plus chez nous qu'une langue morte.

Et non seulement nous parlons le français, mais nous le parlons mieux que beaucoup de vos provinces. Nulle part, en effet, vous ne rencontrerez chez nous de ces expressions, de ces intonations, de ces accentuations burlesques, dont vous êtes les premiers à rire, et qui indiquent l'origine des individus, aussi sûrement que le bouquet indique celle des vins. Ainsi vous n'entendrez pas dire : — La nâtion, la condamnâtion ; la loè, le roè et moè, ça fait troè ; nous *se* reverrons ; si fais*ain biau* demain je partir*ons* à la *pique* du jour ; y veul*etent ben*, y ne peuv*etent* pas ; comm*ane* vont tes par*ane*, mon *ser ?* Parfaitem*ane*, etc...

En outre si, pour n'être pas Français, il suffit de parler une langue différente de la vôtre, à quelle nation appartiennent donc ces populations du Midi et du Centre, qui bredouillent une multitude de patois impossibles ? Que sont les Basques, les Bretons, les Lorrains, les Alsaciens et les Flamands ? Ils sont moins Français que nous évidemment, attendu que leurs idiomes n'ont rien de commun avec le latin, d'où l'italien dérive comme le français. Et si vous les

rayez aussi de la carte de France, qu'y restera-t-il?

Encore une accusation, vous le voyez, qui ne repose pas sur le granit et le bronze.

VI

La Corse et le Fisc.

Voici maintenant les hommes de calcul et d'argent, qui se plaignent que la Corse coûte à la France plus qu'elle ne lui rapporte; et, au nom des principes d'économie et de bonne administration, demandent qu'on s'en débarrasse comme d'une possession onéreuse.

Je n'ai pas présents à l'esprit les chiffres du budget : mais nous serions encore en déficit à l'égard du Trésor, qu'il ne faudrait pas s'en étonner. Les peuples nouveaux, vous le savez, commencent par la chasse et la pêche; puis ils deviennent successivement pasteurs, agriculteurs, industriels et commerçants; telles sont les différentes étapes, par où on arrive à la civilisation matérielle.

Bien que déjà vieux dans le monde, nous n'en sommes encore qu'à la période pastorale. Notre pays est toujours en grande partie couvert de forêts, de makis et de broussailles, où paissent de nombreux

troupeaux que personne ne garde, et qui fournissent à la plus part de nos besoins. Cela étant, nos paysans ensemencent, dans le voisinage de leurs habitations, ce qui est nécessaire pour le pain de la famille, et ne vont pas plus loin. Savez-vous quelle est, au moment où je parle, la proportion des terres ensemencées?... Elle est, malgré les progrès accomplis, les *six centièmes* des terres cultivables, et les *trois cent cinquante-deux dix millièmes* de la surface totale!... L'industrie et le commerce suivant naturellement l'état de l'agriculture, les trois grandes sources de la richesse des nations se trouvent, ou peu s'en faut, à sec parmi nous. Et dès lors, comment voulez-vous que nous fassions grande figure sur les rôles du fisc?

Je vous entends me dire : — C'est votre faute! Pourquoi, sans abandonner vos troupeaux, ne pas cultiver aussi vos champs?

— Pourquoi? pour une foule de raisons, dont voici les principales.

Parce que nos pères faisaient ainsi; et vous savez la puissance de la tradition et de la routine;

Parce que, cernés par la mer et mis en interdit par nos détracteurs, nous ne soupçonnions pas que l'on pût faire autrement et mieux que nous ne faisions;

Parce que, au temps des incursions barbaresques et de nos inimitiés de famille, il était dangereux de

s'aventurer, et surtout de stationner dans la campagne;

Parce que le droit de parcours et de vaine pâture, détruisant sur pied les récoltes, rendait impossible tout travail sérieux;

Parce que l'insalubrité des parties basses et les plus fertiles de l'île éprouvait nos travailleurs au point que, en 1780, il se trouvait, dans le seul village de *Serra de fiumorbo*, quatre-vingt-dix veuves, dont les maris avaient été tués par les fièvres paludéennes, contractées dans la plaine d'Aléria;

Parce que, eussions-nous eu des produits à vendre, nous n'aurions su qu'en faire; et ils nous seraient restés pour compte;

Parce que, généralement sobres et de peu de besoins, nous trouvions dans nos troupeaux et nos arbres l'essentiel de la vie, et n'en demandions pas d'avantage;

Parce que... mais en voilà assez, pour nous valoir au moins les circonstances atténuantes.

Je pourrais ajouter que nous ne sommes pas seuls coupables de cette situation; les dix ou douze gouvernements, qui se sont succédé chez vous depuis l'annexion, sont loin d'en être innocents. Qu'ont-ils fait pour nous aider à en sortir? Quelle sécurité ont-ils assurée aux propriétés et aux personnes?

Quels encouragements ont-ils donnés à notre agriculture? Quelles fermes-modèles ou écoles ont-ils créées? Quels marchés ont-ils établis, quels débouchés ouverts à nos produits? Combien de routes ont-ils tracées, combien de marais desséchés, de plages assainies? Combien de chantiers installés, pour utiliser nos golfes et nos forêts?... Ils n'ont rien fait; pas même Napoléon, qui disait tristement à Sainte-Hélène : *Je voulais consacrer trente mille hommes à la pacification de la Corse, et trente millions à sa prospérité; le temps m'a manqué!*

Et votre industrie privée, pensez-vous qu'elle n'ait rien à se reprocher aussi à notre égard?... Qu'on lui propose les affaires les plus périlleuses, sur n'importe quel point de l'univers, dans les hauteurs de l'atmosphère et les entrailles du globe; elle a toujours des millions à risquer et à perdre; elle les jouerait au besoin sur les chemins de fer de la Lune et les mines de Jupiter! Et, quand nous lui offrons de mettre en valeur ces terrains prodigieusement fertiles, qui, outre les fruits de l'Europe, produisent la canne à sucre, le coton, l'ananas, la garance, l'indigo et même le café; d'exploiter, sans péril et à gros bénéfices, nos superbes forêts, nos marbres et nos roches précieuses, nos huiles et nos vins, nos lins et notre soie, le parfum de nos fleurs et la cire de nos abeilles;

toutes les richesses, en un mot, que la nature a prodiguées à notre sol et à notre mer; quand nous lui proposons de faire de la Corse un vaste *jardin d'acclimatation*, où les plantes et les animaux utiles des pays chauds, qui craignent les transitions trop brusques, trouveraient tout ce qu'il leur faut pour se naturaliser et se transformer; jardin, dont seraient tributaires tous les peuples de l'Europe; quand nous lui proposons tout cela, elle a perdu la clé de son coffre, et ne peut disposer d'un centime! Aussi, quand elle reçoit sur le nez et les doigts, et fait de ces culbutes dont tressaille le monde financier, je suis toujours tenté de dire : *C'est bien fait!*

Enfin, en acceptant comme prouvé que nous coûtions encore plus que nous ne produisons, est-ce que l'argent est l'unique besoin des peuples? Est-ce que l'impôt n'a qu'une seule forme? Est-ce que à côté et au-dessus de l'impôt de l'argent, il n'y a pas l'impôt du sang, autrement précieux et méritoire? Quelle comparaison est en effet possible entre la somme plus ou moins forte que je verse au Trésor par douzièmes, et le sang de vos enfants, que vous livrez pour la défense commune?

Or, Monsieur, malgré la faiblesse de sa population et de ses revenus, la Corse est au premier rang pour la production militaire; il n'est pas un seul départe-

ment français, qui fournisse proportionnellement autant de soldats qu'elle. Quand ailleurs on cherche par tous les moyens, bons et mauvais, à échapper à la conscription, nos jeunes gens mettent la main dans l'urne sans changer de couleur; et, de ceux que le sort épargne, trois sur cinq s'enrôlent volontairement. Vous verrez des localités de 2 à 3,000 âmes, Bonifacio, par exemple, qui ont actuellement sous les drapeaux quarante officiers, et un nombre proportionné de sous-officiers et de soldats; de sorte que l'on peut dire avec vérité que les femmes de la Corse n'enfantent que pour vos armées de terre et de mer!

Que suit-il de là? Que si nous sommes en retard chez le ministre des finances, nous sommes en avance, et de beaucoup, chez les ministres de la guerre et de la marine; et que si le premier nous cherche querelle, nous avons patriotiquement le droit de le renvoyer à ses collègues, et de faire traite sur eux.

Enfin, laissant de côté tout le reste, est-ce que quelques pièces d'or peuvent être mises en parallèle avec la sécurité que vous assure la possession de la Corse; sécurité qu'appréciait si haut Nelson, et que les Anglais ne sont pas les seuls à vous envier? Demandez-leur donc à eux-mêmes, si bons apprécia-

teurs des positions stratégiques, si compétents en fait d'administration et d'économie ; demandez-leur ce que coûtent et rapportent Helgoland, Gibraltar, Malte, Périm et tant d'autres rochers qu'ils possèdent dans toutes les mers ; et sous prétexte qu'ils coûtent des millions par centaines, et ne produisent ni un écu, ni un soldat, proposez-leur de les abandonner ; vous verrez ce qu'ils vous répondront ! Et cependant ces stations sont loin de leurs côtes, et n'intéressent en rien leur sécurité immédiate : mais elles intéressent leur commerce, leur marine, leur colonie des Indes ; et c'est assez pour compenser tous les sacrifices... et la Corse monte la garde à votre porte !

VII

Vendetta et Banditisme.

Nous voici au point le plus délicat de ma tâche, à la seule accusation de Sénèque, qui ne soit pas sans fondement : toutefois je l'aborderai avec la même assurance que les autres ; convaincu que, s'il est impossible de contester l'existence de la vendetta et du banditisme, il sera aisé de démontrer qu'ici encore la vérité se trouve en nombreuse compagnie d'exagérations et d'erreurs.

Métastase a dit que les hommes ressemblent au pays qui les a vus naître. Sans faire de cette affirmation un axiome absolu, il est certain qu'elle a du vrai. Les gens de la plaine ne sont pas ceux de la montagne; les pays où tout abonde ont d'autres habitants que ceux où tout manque; grande est la différence entre les hommes de l'Equateur, des pôles et des zones tempérées.

La Corse est un des pays les plus accidentés, les plus saccadés, les plus tourmentés de l'Europe; tous les contrastes s'y trouvent, tous les extrêmes s'y touchent. Les habitants y participent des qualités et des défauts du climat et du sol. Ils ont l'imagination vive, le tempérament ardent, le caractère inégal, emporté, violent; mais ils sont patients, persévérants, fidèles dans l'amitié, comme dans la haine. Durs aux privations et à la souffrance, ils sont incapables de supporter la moindre injure, surtout si elle touche à l'honneur de la famille; il leur faut une réparation éclatante, ou une vengeance terrible. Je ne les approuve, ni ne les excuse : mais quand il s'agit de juger un individu ou un peuple, il est juste, si je ne me trompe, de tenir un certain compte du climat et du tempérament, comme des préjugés et de l'éducation. Ceci d'abord.

Dès la plus haute antiquité, forcés de défendre

leur indépendance contre des envahisseurs sans cesse renaissants; et, trop peu nombreux pour livrer des batailles rangées, nos pères durent longtemps se borner à la guerre de broussailles, la seule possible au faible contre le fort; rôdant, s'embusquant, attaquant les traînards, les maraudeurs et les détachements isolés. Nous y gagnâmes l'habitude d'aller *toujours armés et de frapper à l'improviste.*

Au [moyen âge et jusqu'en 1830, les États barbaresques n'avaient été qu'une immense caverne de voleurs qui, non contents de troubler et d'écumer la Méditerranée, dévastaient fréquemment les îles et les côtes de l'Europe. On les redoutait tellement que tous les peuples *leur payaient tribut*, pour qu'ils voulussent bien ne pas inquiéter leurs vaisseaux de commerce; ce qui ne les empêchait pas de continuer à l'occasion leur métier de pirates. Heureusement, le 6 juillet 1830, Charles X mit fin à cet état de choses, par la prise d'Alger; délivra de ce honteux tribut les nations commerçantes et rendit la sécurité à nos mers; mais jusque-là, placée sur la route des Sarrasins, notre Corse recevait à tout moment leurs visites et leurs insultes; nos champs étaient ravagés, nos villages brûlés, nos femmes et nos enfants emmenés en captivité; ce

qui nous obligeait à être, comme nos pères, *toujours armés et prêts à frapper.*

Vainqueur et héritier des Lombards, Charlemagne donna la Corse aux Papes, qui la cédèrent aux Pisans, lesquels en furent violemment dépossédés par les Génois. Au lieu de lui appliquer une administration douce et paternelle, les Génois en affermèrent l'exploitation à une bande de vautours, connue sous le nom de *Compagnie* ou *Banque de Saint-Georges*. Pressée de s'enrichir comme tous les fermiers à terme, cette Compagnie multiplia, sous toutes les formes, les impôts et les charges; et nous traita comme un citron dont on veut avoir la dernière goutte de jus.

La patience n'est pas notre vertu dominante; et, si l'injure nous offense, l'injustice nous révolte. A des vexations de chaque jour, nous répondîmes par des insurrections continuelles; et nous le fîmes avec tant de succès que, désespérant de nous réduire par la force, la république génoise s'appliqua à nous diviser pour régner; et nous arma les uns contre les autres.

A ceux qui embrassèrent son parti, elle prodigua argent, terres, emplois, honneurs, privilège, immunités de tout genre, avec le droit de tout oser et de tout faire impunément. Contre ceux qui restèrent

fidèles à l'indépendance nationale, elle organisa l'espionnage, la délation, le faux témoignage, la confiscation, l'emprisonnement, l'exil, l'assassinat; et si ces malheureux venaient à se plaindre, le pouvoir leur donnait toujours tort; les tribunaux les condamnaient invariablement, quelles que pussent être la bonté de leur cause et l'évidence de leur droit.

N'ayant donc ni protection, ni justice à attendre de personne, nos pères confondirent dans une haine commune les Génois et leurs partisans; et prirent le seul parti qui leur restât, celui de se protéger eux-mêmes et de se rendre justice de leurs propres mains. A cela nous gagnâmes deux choses : *le mépris de la justice humaine* et *la pratique des luttes fratricides*.

Une fois sur cette pente, nous allâmes vite et loin, les Génois soufflant de tous côtés l'incendie et la guerre. Sous ce souffle empesté, les haines, les procès, les querelles sanglantes se multiplièrent; les provinces et les villes, les villages et les familles se divisèrent en partis ennemis; la Corse s'inonda du sang de ses propres enfants! Le mal devint tel que, de 1683 à 1715, en trente-deux ans par conséquent, d'après les documents puisés aux archives de Gênes, le nombre des assassinats s'éleva à l'énorme chiffre de 28,715! 900 en moyenne par an, sur une popu-

lation qui ne devait guère dépasser 100,000 âmes.

Cela vous paraît horrible, n'est-ce pas? Mais voici qui l'est bien plus encore. Un jour, à la vue de la désolation et de la dépopulation rapide du pays, les acteurs passionnés de ces drames lugubres s'arrêtent épouvantés de leur œuvre, se regardent et s'entendent pour y mettre un terme. Dans ce but, ils demandent au gouvernement deux choses : *la prohibition absolue* du port de toute espèce d'armes; *la peine de mort* pour tous les assassins, quels qu'ils soient.

Cette double mesure était propre à couper le mal dans sa racine; et un gouvernement digne de ce nom eût saisi avec empressement l'occasion de rétablir la paix et l'ordre : mais celui-ci ne voulait ni l'ordre ni la paix. Savez-vous ce qu'il fit?..... Ecoutez et voyez si jamais vous avez entendu rien de plus monstrueux.

Sur le premier point, après de longues réflexions, il daigna consentir à la prohibition des armes, et donna ordre qu'elles lui fussent livrées dans un délai déterminé : mais que pensez-vous qu'il en faisait? Qu'il les emmagasinait, les déportait, les détruisait? Pas du tout; il en faisait l'objet d'un infâme trafic, et revendait d'une main ce qu'il avait reçu de l'autre. Les historiens du temps citent un individu auquel

le même fusil fut revendu jusqu'à sept fois!

Sur le second point, sa conduite fut plus horrible encore. Il refusa l'abolition de la peine de mort, par la raison que *cela ferait perdre au Trésor public le revenu annuel, que lui procuraient les lettres de grâce et d'abolition, qu'achetaient les assassins pour se mettre à l'abri de toute poursuite!...* Il est en effet certain que si, après son premier crime, chaque assassin eût été décapité ou pendu, il n'eût pas été facile de lui vendre, *jusqu'à sept fois*, des lettres de grâce et d'abolition.

Voilà ce que fut et fit pour nous le gouvernement génois. Avant lui, nous commettions aussi des meurtres : mais comme ils tombaient généralement sur des ennemis publics, ils avaient le caractère d'actes de légitime défense et de patriotisme; ce fut lui qui nous arma les uns contre les autres, et nous fit de la vendetta et du banditisme comme une nécessité fatale. Faut-il, après cela, s'étonner que son souvenir soit en exécration d'un bout à l'autre de l'île, et que la dernière injure que l'on y puisse jeter à l'homme que l'on veut humilier, soit de lui dire : *Tu es un Génois!* Pour moi, je ne puis passer en vue de Gênes la Superbe, sans lui envoyer, à défaut de boulets et de bombes, des bordées de malédictions. et si, dans ces moments-là, il me tombait sous la

main un doge, un gonfalonnier, un podestat quelconque, il ne ferait pas mal de se recommander à Dieu.

En nous assurant un gouvernement paternel et une justice impartiale, l'annexion supprima deux des principales causes de nos discordes et aurait dû supprimer aussi la vendetta et le banditisme : mais, hélas! il en est des maladies morales comme des maladies physiques. Promptes à venir, elles s'en vont très lentement; et lorsque, après s'être pendant des siècles infiltrée dans les idées, les mœurs et la pratique d'un peuple, une habitude est passée chez lui à l'état de seconde nature, ce n'est pas en vingt-quatre heures qu'il est possible de la détruire par un syllogisme ou un décret.

Dans les campagnes surtout, nos populations eurent peine à croire à l'équité des tribunaux français; et si enfin elles consentirent à s'adresser à eux, pour les faits d'ordre matériel, elles continuèrent, pour les faits d'ordre moral, à ne s'en rapporter qu'à la justice personnelle. N'est-ce pas ainsi, du reste, que vous agissez vous-mêmes?... Qu'on vous vole votre cheval ou votre bourse, que faites-vous? Vous en appelez aux tribunaux, parce que vous les savez très sévères pour les attentats contre la propriété; mais si c'est l'honneur de votre femme, de votre fille

ou de votre sœur qui vous a été ravi, vous recourez à votre pistolet ou à votre épée; parce qu'en ces matières, la loi est sinon indifférente, du moins impuissante, et la justice désarmée.

— Vous ne sauriez comparer le duel à la vendetta; il n'y a entre eux aucune ressemblance.

— Il y en a beaucoup plus que vous ne pensez, je vous le montrerai tout à l'heure.

Le droit de justice personnelle persista donc après l'annexion; mais il fut réglementé et réduit aux quatre cas que voici :

1° Le *déshonneur* ou la compromission d'une femme;

2° L'*infidélité* aux engagements des fiançailles;

3° L'*assassinat* impuni d'un parent proche;

4° Un *faux témoignage*, ayant fait condamner un *innocent*.

Dans ces quatre circonstances, l'opinion publique autorisait la vendetta, et en faisait même un devoir, comme ailleurs elle pousse parfois au duel et à la guerre.

— Et vous croyez, capitaine, que les actes humains sont bons ou mauvais, selon que l'opinion publique les juge tels? Ce serait une grave erreur. Ils sont mauvais ou bons, selon qu'ils sont contraires ou conformes à la loi de Dieu; selon que nous vou-

drions ou ne voudrions pas qu'ils nous fussent faits à nous-mêmes. Que tous les habitants de la terre s'accordent, par exemple, à approuver l'assassinat et le vol; est-ce qu'il sera pour cela permis d'assassiner et de voler? Non certes. Et pourquoi! Parce qu'il est écrit :

Homicide point ne seras...

et encore :

Le bien d'autrui tu ne prendras...

Non; parce que, ne voulant vous-mêmes être ni assassinés ni volés, vous n'avez pas le droit d'assassiner et de voler les autres.

Et puis, dans le cas d'une femme déshonorée ou compromise, savez-vous bien quel est le vrai coupable?... Etes-vous sûr que, au lieu d'avoir été séduite, ce n'est pas elle qui a séduit son complice?

Quoi de plus absurde, en cas de fiançailles rompues, que de s'acharner à se faire épouser de force, ou de verser le sang de l'infidèle et celui de ses proches; quand on devrait s'estimer heureux d'être débarrassé d'une personne capable de trahir ainsi ses serments?

Dans le cas d'assassinat impuni ou de faux témoignage, si la société ne peut ou ne veut pas vous

rendre justice, laissez donc à Dieu le soin de le faire, et ne vous mettez pas à sa place.

Je m'attendais à voir éclater le capitaine; mais il me prit les deux mains et dit : L'opinion publique n'est pas en effet l'opinion universelle; plusieurs, et je suis du nombre, font exception à la règle et condamnent, comme vous, la vendetta sous toutes ses formes.

Quoi qu'il en soit, voici comment se passaient les choses. La famille offensée commençait par inviter le coupable à réparer sa faute, si la faute était réparable. En cas de refus, elle choisissait dans son sein un *vengeur*, chargé de laver dans le sang l'injure commune. Ce vengeur faisait d'ordinaire près du coupable une dernière démarche, lui notifiait la mission dont il était chargé, et lui fixait un jour et une heure pour l'ouverture des hostilités. Quand sa vendetta était accomplie, il se retirait dans les forêts pour y vivre à l'état de *bandit*, luttant contre la force armée et ses ennemis personnels, et finissant presque toujours par l'expatriation, le bagne ou la mort.

Après le premier empire, nos bandits étaient en grand nombre; mais dispersés sur tout le territoire, ils n'avaient entre eux ni organisation, ni lien commun, et vivaient dans un isolement presque complet. En commettant la faute de voir en eux des représen-

tants de la cause bonapartiste, la Restauration les grandit à leurs propres yeux et aux yeux des populations, leur amena une foule d'anciens militaires, les fit s'organiser vigoureusement et s'affilier au carbonarisme.

Le marquis de Rivière marcha contre eux à la tête d'une petite armée de six mille hommes; mais cette expédition, mal combinée et mal conduite, aboutit à une retraite ridicule, à une petite garnison laissée dans Aléria et à un acte d'incroyable faiblesse, par lequel la province de Fiumorbo *était reconnue comme terre libre au profit des bandits!*

Cet échec et quelques autres firent renoncer à la guerre réglée contre le banditisme, et la gendarmerie fut de nouveau chargée de le réduire : mais, comme on se défiait des gens du pays, ils furent systématiquement exclus de ce corps d'élite, qui ne se trouva composé que de gendarmes continentaux. Ce fut une nouvelle et très grave faute. Ces gendarmes en effet ne connaissaient ni le pays, ni la langue; ils n'avaient parmi nous ni alliés, ni amis, ni parents qui pussent leur donner des renseignements et des secours au besoin; ils étaient, en un mot, dépourvus d'une foule d'avantages que possédaient les bandits. Aussi, malgré tout leur dévouement et leur courage, ils eurent le dessous, parce que la sympathie des popu-

lations et des autorités locales n'étaient pas pour eux. Leur désastre fut tel, que l'on dut en 1822 créer, pour leur venir en aide, un bataillon de voltigeurs corses, fort de quatre cents hommes.

Egalement enfants du pays, les voltigeurs et les bandits se partageaient l'opinion publique et avaient des chances égales. La lutte entre eux fut vive et longue, elle dura vingt-huit ans, avec un acharnement sans exemple, et les succès les plus divers : mais enfin les voltigeurs l'emportèrent sur toute la ligne ; les grandes bandes se dispersèrent ou furent détruites ; les contumaces en renom disparurent et il se fit comme un apaisement universel. On crut alors n'avoir plus besoin du bataillon indigène, et il fut licencié en 1850. Aussitôt les bandits reparurent ; et, dès 1852, on en comptait plus de deux cents qui tenaient la campagne. Notre légion de gendarmerie fut immédiatement portée au chiffre de mille hommes ; mais, malgré l'importance de cet effectif, elle n'aurait pas été plus heureuse qu'autrefois, si l'on n'eût appuyé ses efforts de deux mesures énergiques et décisives, c'est-à-dire de la *prohibition du port de toute espèce d'armes*, et de l'application rigoureuse de l'art. 248 du code pénal, qui *assimile aux malfaiteurs eux-mêmes leurs protecteurs, leurs recéleurs et leurs guides.*

Le résultat de ces mesures fut complet et prompt; le chiffre moyen des homicides, qui, depuis 1821, avait été de cent quarante-quatre, tomba aussitôt à vingt-deux! En 1853, il n'a été que de quinze, et tombera, s'il plaît à Dieu, plus bas encore.

Voilà, Monsieur, en peu de mots, ce qu'étaient notre vendetta et notre banditisme; une lutte entre deux familles, comme ailleurs le *duel* et la *guerre* sont une lutte entre deux *individus* ou deux *peuples;* lutte ayant ses règles et ses lois, auxquelles on ne pouvait manquer sans crime et sans honte. Le bandit devait respecter les femmes et les enfants, les étrangers et les voyageurs, et quiconque se trouvait en dehors de son inimitié; il devait s'abstenir du vol et autres actes contraires à la justice et à la morale, et ne pas toucher même au principal coupable, si celui-ci sortait sans *armes* ou portait son fusil *la crosse en l'air*, pour déclarer qu'il *refusait l'inimitié*.

A ces conditions, l'opinion publique était favorable au bandit, qu'elle regardait comme une espèce de martyr, se sacrifiant pour l'honneur de sa famille. Je suis loin d'approuver et d'excuser ces pratiques, qui ont fait tant de mal à mon pays : mais je soutiens qu'il est injuste de comparer nos bandits à ces malfaiteurs, si communs aux rives de la Seine, qui assassinent pour voler, et volent pour solder leurs

débauches et leurs orgies. Non pas que je prétende qu'il n'y ait jamais eu en Corse de ces malfaiteurs, capables de vol et de crimes ordinaires : mais ceux-là étaient généralement des étrangers, qui venaient se réfugier chez nous, pour échapper à la justice de leur pays; les vrais bandits les repoussaient, l'opinion publique les condamnait, et la population les appelait non pas *bandito*, mais *ladro publico*.

J'avais été vivement impressionné par les raisonnements du capitaine, et par ses réponses à des objections, qui justement étaient les miennes; mais je ne pus m'empêcher de faire quelques réserves, et je dis :

— Le mot *bandit*, je le reconnais, n'a pas chez vous le même sens qu'ailleurs; votre vendetta n'a souvent été qu'une protestation contre la faiblesse ou le mauvais vouloir de l'autorité, les erreurs ou la partialité de la justice; je ne lui marchande donc pas les circonstances atténuantes : mais elle n'en faisait pas moins couler des flots de sang humain; et il est difficile d'admettre qu'un peuple, chez lequel se sont à ce point développées de semblables pratiques, n'ait pas des instincts cruels. Ailleurs aussi, il y a des défaillances de la justice et de l'autorité, des outrages à la famille, des crimes entre individus : mais on n'en vient pas à ces affreux excès, dont la Corse semble avoir le monopole.

— Si la vendetta versait le sang humain, est-ce de l'eau que font couler le duel et la guerre? Et cependant vous les autorisez et les glorifiez même! Pourquoi donc deux poids et deux mesures, lorsque le duel et la guerre ne sont après tout que des actes de vendetta, entre deux individus et deux nations?... Moi, Monsieur, tout marin que je suis, j'abhorre la guerre et le duel; et j'ai, par conséquent, le droit de condamner la vendetta : mais de quel droit la condamnerez-vous, si vous approuvez le duel et la guerre?

Vous ajoutez que la Corse en a le monopole; c'est encore une erreur. La vendetta peut changer de nom et de forme; mais elle est de tous les temps et de tous les lieux; et il ne faudrait pas, à l'heure où nous parlons, faire le tour du monde pour trouver des pays où elle est en pleine floraison. Et vous-mêmes, qui êtes si clairvoyant, pour découvrir une paille dans notre œil, est-ce que par hasard vous n'auriez pas une poutre dans le vôtre? Est-ce que cette vendetta, que vous nous reprochez avec raison, vos pères ne l'auraient pas pratiquée, plus de mille ans, avec toutes ses fureurs et toutes ses horreurs, après l'avoir reçue de la Germanie?

Qu'était-ce donc que ces *guerres privées* qui si longtemps couvrirent la France de deuil, de sang et

de ruines? Voici, si j'ai bonne mémoire, comment les définit un de vos écrivains populaires :

« On appelait *guerres privées*, les guerres acharnées qui s'élevaient au moyen âge entre deux ou plusieurs *familles*, *pour venger l'insulte* faite à l'un de leurs membres, et qui *se perpétuaient* de génération en génération, jusqu'à ce que la *destruction* de l'une des parties, ou une *réparation* éclatante y vînt mettre un terme. Ces guerres ensanglantèrent la France et l'Allemagne jusqu'au quatorzième siècle. Elles eurent pour principale cause *l'absence de lois* capables de protéger es individus et de punir les crimes, ainsi que *la faiblesse de l'autorité royale*, en présence de feudataires puissants et indépendants dans leurs domaines. » (Bouillet.)

Cette définition de vos guerres privées n'est-elle pas, exactement et mot pour mot, celle de notre vendetta?... Elles ont, dites-vous, disparu de votre territoire, et ne sont plus qu'un souvenir. Il se peut : mais que de temps et d'efforts il a fallu pour atteindre ce résultat.

Que suit-il de là? Que ce que nous sommes aujourd'hui, vous l'avez été autrefois; que les reproches que vous nous adressez, vous les avez mérités avant nous; et que dès lors, moins que personne, vous avez le droit d'être impitoyables à notre égard.

Mais voilà que le soleil se pose sur les eaux; la mer commence à moutonner et le navire à se balancer. Allons dîner, tant que la table se tient encore d'aplomb; puis on ira dormir; et demain au point du jour, je vous appellerai pour vous montrer la Corse.

CHAPITRE II

I

Corse occidentale. La dernière colonie grecque.

Au point du jour, nous étions sur le pont. La mer avait repris son immobilité de la veille. Vers la gauche, du nord au sud, se déroulait une masse énorme, couchée sur les flots. Les vapeurs et les brumes, qui l'enveloppaient comme un vêtement de nuit, ne permettaient pas d'en distinguer les formes; mais, aux rudes aspérités qui faisaient saillie de toute part, on sentait qu'il se trouvait là-dessous quelque chose de musculeux et de fortement charpenté; c'était la Corse. Ma première impression lui fut peu favorable.

— Patience, dit le capitaine; donnez au soleil le temps de faire son œuvre, et réservez votre jugement.

En un clin d'œil, en effet, s'opère un véritable changement à vue; brumes et brouillards s'évaporent; les hauts sommets de la chaîne centrale étincellent; et de ses flancs se détachent, comme autant de vertèbres, une multitude de rameaux, presque parallèles, qui descendent et viennent finir au bord de la mer, chacun sur son promontoire. Les vallées et les gorges qui se trouvent entre eux, sont indiquées par autant de rubans de vapeurs, dont chacun accompagne son cours d'eau jusqu'aux échancrures de la côte.

C'est un spectacle grandiose et poétique, mais triste; attendu qu'on n'y voit ni villes, ni villages, ni la moindre trace de culture. Nous avions devant nous le *domaine de Galéria*, vaste désert de 40,000 hectares, auquel il ne manque que des capitaux et des bras, sinon pour égaler le *Paradis terrestre* de *Moyse*, l'*Eldorado* de l'Espagnol *Martinez* ou le *Pays de Cocagne* de l'Italien *Folengo;* du moins pour devenir une des plus heureuses contrées du monde, par la douceur de son climat, la fécondité de son sol et la richesse des ses produits. Telle est l'opinion de tous ceux qui connaissent le pays; et la spéculation, qui jette si aisément les millions à tous les vents, dédaigne et néglige ces richesses, plus sûres que celles de la Californie!

Voici, reprit le capitaine, le superbe golfe de Porto, où finit l'arrondissement de Calvi et commence celui d'Ajaccio. Sa surface est très vaste; ses eaux sont très profondes; mais ses bords solitaires n'ont pas d'habitants; les barques de pêcheurs les connaissent à peine; et le dernier vaisseau de guerre dont il ait reçu la visite, est probablement celui qui, en 1822, vint porter au bandit Théodore les royales propositions du gouvernement britannique.

Voyez-vous ce petit golfe en forme de croissant; la tour qui s'élève à une de ses extrémités, et les blanches maisons qui se réfléchissent dans ses eaux? C'est le golfe de Péro; et ce village est Cargèse, le centre de la dernière colonie, qui soit de l'Orient venue chercher asile dans nos contrées occidentales. Si cela peut vous être agréable, je vais en quelques mots vous raconter son établissement.

Depuis plus de deux cents ans, la Grèce et les pays voisins avaient subi le joug des Turcs, que les Albanais et les Maïnotes luttaient encore pour leur indépendance. En 1467, à la mort de leur chef Scanderberg, que les Turcs appelaient le *Diable blanc de Valachie*, la division se mit parmi les Albanais; les uns embrassèrent l'islamisme; les autres, pour conserver leur foi, se joignirent aux Maïnotes et continuèrent la lutte.

Descendants des anciens Spartiates, et braves comme leurs ancêtres, les Maïnotes occupaient, au sud de la Morée, les bords des golfes de Coron et de Marathonisi, que protégent des cercles de montagnes presque infranchissables. Après leur avoir en vain cent fois donné l'assaut, les Ottomans se décidèrent à s'emparer de l'île de Candie, afin de pouvoir de là les bloquer et les assaillir par mer. Ce moyen leur réussit; et, une fois maîtres du pays, ils le soumirent à toutes les horreurs de la servitude, pillant, massacrant, brûlant, enlevant les femmes et les filles.

Pour se soustraire à tant d'atrocités, les habitants d'une petite ville, appelée Vitilo, nolisèrent secrètement un vaisseau français, qui se trouvait dans leur port, et se sauvèrent pendant la nuit au nombre de 800, sous la conduite de deux chefs nommés Stéphanopoli et Micaglia. Le gouvernement génois leur céda, par contrat féodal, environ 4000 hectares de terre, dans la province de Vico; et leur fit les avances nécessaires pour leur installation. Ceci se passait en 1677.

Naturellement laborieux et stimulés par le besoin, ces braves gens se mirent à l'œuvre avec une ardeur extrême; la contrée prit en peu de temps une face nouvelle. Les ronces, les buissons et les makis dis-

parurent; de riants villages s'élevèrent de toute part sous des noms poétiques; le sol se couvrit de jardins, de vergers et de vignes, de moissons et de troupeaux.

Souffrant eux-mêmes de l'oppression étrangère, nos pères ne pouvaient qu'êtres sympathiques à qui en avait souffert comme eux; et ils ne firent aucune opposition à cet établissement : mais, vers 1741, une violente insurrection contre les Génois, ayant éclaté, les Maïnottes, au lieu de se tenir neutres, ce qui n'eût offensé personne, se crurent obligés par la reconnaissance de secourir leurs bienfaiteurs, et mirent trois compagnies à leur service. Après avoir envoyé par mer à Ajaccio leurs enfants et leurs femmes, ils se retirèrent dans un lieu fortifié, appelé Rondollino, où ils se croyaient inexpugnables. Ils s'y défendirent en effet, pendant un an, avec un admirable courage; mais enfin ils furent forcés d'aller rejoindre leurs familles, laissant seulement dans la tour d'Uncivia, *cent vingt sept hommes*, pour la garde du pays et la conservation de leurs droits.

Assaillis, six jours durant, par 2500 hommes, les 127 repoussèrent tous les assauts; et même, prenant à leur tour l'offensive, ils firent une vigoureuse sortie, où ils tuèrent à l'ennemi beaucoup de monde; un de ses principaux chefs notamment : mais ce fut

leur dernier effort; et ils durent aussi gagner Ajaccio, chose qui leur était facile, les Génois étant maîtres de la mer.

Dans cette triste aventure, leurs propriétés furent saccagées, leurs établissements renversés; et le désert ne tarda pas à reparaître. Mais rentrés dans leur pays après l'annexion, ils ont relevé ses ruines et en ont fait une des plus riches contrées de la Corse entière.

Catholiques romains du rite grec, les Maïnotes de Cargèse ont perdu leur nom : mais ils gardent pieusement le souvenir, la langue, les usages, le culte et jusqu'au costume de leur patrie. Leurs femmes sont très jolies, bien faites, la plupart brunes; elles ont des cheveux et des dents magnifiques; c'est le type grec dans toute sa pureté. On les dit fort douces, patientes, retirées, assidues aux soins du ménage, et fidèles à leurs maris. Quand il leur naît un enfant, elles le plongent aussitôt dans l'eau salée, non pour le rendre invulnérable comme Achille, mais pour le préserver des maladies de la peau; et, si elles vont travailler aux champs, elles l'y portent avec elles, le suspendent dans une espèce de hamac à une branche d'arbre, de manière à l'apercevoir de partout.

On se marie très jeune dans ce charmant pays! et

les unions y sont généralement aussi heureuses et fécondes qu'elles le sont peu en d'autres lieux.

— D'où vient cette différence?

— En d'autres lieux, la grande affaire du mariage *c'est la dot;* les qualités physiques, intellectuelles et morales ne comptent que pour peu. A Cargèse, au contraire, ces qualités comptent pour tout, la fortune n'est que l'accessoire; de sorte que, sachant qu'on les épousera pour leur mérite et non pour leur argent, les jeunes filles agissent en conséquence, et cherchent à se rendre, sous tous les rapports, aussi parfaites que possible. Débarrassés, de leur côté, de toute idée de trafic et de lucre, les jeunes gens s'attachent à la plus vertueuse et la plus digne; d'où il suit des unions généralement bien assorties et heureuses.

Tandis que nous discutions sur le mariage d'argent de nos pays et le mariage sans dot de Cargèse, le capitaine me dit : — Le village que vous voyez là-haut, à gauche de ce contrefort, se nomme Alata; c'est le berceau de la famille Pozzo di Borgho; il s'y est passé un fait qui met dans un tel jour l'hospitalité corse, que je crois devoir vous le raconter, tout triste et douloureux qu'il puisse être.

Une des plus remarquables qualités de la Corse, comme de la Sardaigne sa voisine, c'est l'hospitalité.

L'indigène, l'étranger, l'ennemi même est admis à en profiter; et, dès qu'il a été reçu comme hôte sous un toit, il devient comme un être sacré pour tous ses habitants, qui doivent le protéger, le secourir, le défendre, et se faire au besoin tuer pour lui.

Or, dans le village d'Alata, deux familles étaient en guerre; et leurs chefs, ennemis de sang, ne cherchaient qu'à se détruire. L'un habitait dans le village; et l'autre à cinq ou six cents mètres vers la montagne. Le premier qui était bandit, se voyant un jour près de tomber dans les mains des gendarmes qui le poursuivaient, eut l'idée de se sauver chez son ennemi et de lui demander asile. Il ne se trouvait dans la maison qu'un enfant de douze ans.

— Cache-moi, lui dit le bandit, sinon je suis perdu; les gendarmes sont là.

L'enfant le cache sous un tas de fagots, adossés à l'habitation, et les gendarmes arrivent en effet.

— Tu as vu le bandit, lui disent-ils. Par où a-t-il passé?

— Je n'en sais rien.

— Si tu le dis, je te donne ces trois pièces d'or, toutes neuves.

— Et moi, cette belle montre en argent.

Le pauvre enfant qui n'a peut-être jamais eu en sa possession la moindre pièce de monnaie, se laisse

éblouir par tant de richesses, montre du doigt le tas de fagots ; et le bandit est arrêté.

Quand le père rentra et apprit ce qui s'était passé, il réunit tous ses parents, les rangea en cercle, plaça l'enfant au milieu d'eux et dit :

— Voilà un petit misérable, qui nous a déshonorés a jamais. Notre ennemi s'étant réfugié ici n'était plus pour nous qu'un hôte sacré, auquel nous devions aide et protection ; et, au mépris des lois de l'hospitalité, il l'a livré aux gendarmes, pour quelques pièces d'or ! Qui donc osera désormais s'asseoir sous notre toit, et ne s'en éloignera pas en disant : C'est ici que l'on vend ses hôtes ?

A ces mots, saisissant le pauvre enfant, il le poignarde ; jette au visage de son cadavre la montre et les pièces d'or, en disant : — Ainsi périsse, quiconque manque aux devoirs de l'hospitalité, surtout envers un ennemi !

Brutus et son collègue avaient juré et fait jurer la mort de quiconque tenterait de rappeler les Tarquins. Ses deux fils avaient pris part à un complot, ayant justement pour but de leur rendre le trône ; et ils s'étaient engagés par un serment, prêté sur les entrailles fumantes d'un esclave égorgé. Dénoncés par un esclave, et, le peuple, le consul et le sénat refusant de prononcer sur leur sort, Brutus les

condamna lui-même et les fit exécuter sous ses yeux.

Cette action est horrible, mais elle peut être considérée comme nécessaire, soit à cause d'un serment commun, autrement grave que celui d'Idoménée et de Jephté; soit parce que, ses fils restant impunis, il devenait impossible de punir leurs nombreux complices et d'assurer le salut de la république. Toutefois, si l'histoire l'admire au point de vue politique, il n'en est pas de même au point de vue humanitaire.

En immolant son fils, le berger d'Alata n'obéit ni à la passion politique, ni à un serment par lequel il se croit lié; il est victime de l'exagération du sentiment d'honneur, qui joue un si grand rôle dans tous les drames de la Corse. Son fils avait en sa faveur toutes les circonstances atténuantes. Qu'il lui eût appliqué une correction sévère, qu'il eût renvoyé avec indignation aux gendarmes leurs pièces d'or et leur montre, c'était assez. En le tuant, il a dépassé tous les droits et les devoirs de la puissance paternelle, et commis un acte autrement atroce que celui de Brutus : mais, quelque atroce qu'il soit, cet acte prouve à quel point l'hospitalité est honorée et rigoureusement pratiquée chez nous, même dans les classes inférieures.

Ce récit finissait à peine, que nous étions en face des *Iles Sanguinaires*, c'est-à-dire à l'entrée du golfe d'Ajaccio.

II

Ajaccio. Les vingt et un bergers de Bastélica. Les déserteurs. L'héroïque bandit.

Rien de beau, de majestueux, de splendide, comme le golfe d'Ajaccio. Comparable au golfe de Naples, pour l'intensité de la lumière dont tout y resplendit; pour la transparence de l'air et les merveilleuses teintes de la mer et du ciel, il n'a pas moins de *cinquante* kilomètres de circuit, découpés en une infinité de criques, d'anses et de golfes plus petits. Ses eaux profondes nourrissent toute espèce de poissons; la fertilité de ses bords est proverbiale, et l'hiver ne les connaît pas. Il ne lui manque pour être le premier de la Méditerranée, que d'avoir l'ouverture un peu moins large et d'être mieux abrité des vents.

Quant à la ville, il serait malaisé de découvrir quelque chose de plus pittoresque et de plus coquet. Vous diriez une vierge, vêtue de la plus fine dentelle,

qui, assise au milieu des fleurs et adossée à une montagne toujours verte, baigne ses pieds d'albâtre, dans les eaux bleues de la Méditerranée. Comment se fait-il que les chercheurs de stations hivernales n'aient pas encore songé à celle-ci?

Certains chroniqueurs font remonter l'origine d'Ajaccio au temps de la guerre de Troie, c'est-à-dire au treizième siècle avant Jésus-Christ; et ils lui donnent pour parrain Ajax, un des héros d'Homère; mais, outre qu'elle n'est appuyée d'aucune preuve, cette tradition a l'inconvénient d'être en désaccord avec l'histoire.

Homère ne parle que de deux Ajax, l'un fils de Télamon, roi de Salamine; l'autre, fils d'Oïlée, roi des Locriens. Le premier se donna la mort, sous les remparts mêmes de Troie, pour avoir vu adjuger à son compétiteur Ulysse, les armes d'Achille qu'il réclamait pour lui-même, comme étant le plus brave des Grecs. — Le second, fameux par son impiété, s'en retournait dans son pays, après la ruine d'Ilion, quand Minerve, dont il avait profané le temple, fit périr sa flotte dans une épouvantable tempête. Il échappa à la mort, en se réfugiant sur un rocher, d'où il insultait encore aux dieux; mais Neptune fendit en deux le roc, et l'engloutit avec lui. Si donc Ajaccio a été fondé par un Ajax, chose qui n'est pas

à la rigueur impossible, ce n'est pas du moins par un de ceux d'Homère.

J'aurais bien voulu visiter la ville et le berceau de Napoléon; mais il ne fut pas permis d'aller à terre; un bateau vint au milieu du golfe prendre nos passagers et nos dépêches, et nous repartîmes aussitôt. Pour me consoler de cette contrariété, le capitaine offrit de me raconter quelques petites histoires locales que je consigne ici, parce qu'elles ne sont pas sans intérêt.

— Regardez, me dit-il, vers la gauche et à l'extrémité du golfe. Il se trouve là une plaine peu étendue, mais si fertile qu'on l'a appelée *Campo di loro*, à cause de l'abondance et de la richesse de ses produits; jamais la végétation n'y sommeille; et les gens de Bastélica y mènent leurs troupeaux en hiver.

Au temps des Génois, *vingt et un* de ces bergers se trouvaient un jour réunis aux bords de la Gravona, qui arrose Campo di loro; leurs moutons et leurs chèvres paissaient en commun dans la plaine; leurs fusils dormaient auprès d'eux. Il faut vous dire que les Génois abhorraient particulièrement le village de Bastélica, parce que c'était la patrie de Sampiéro, le plus implacable de leurs ennemis.

Informé de la présence de ces vingt et un bergers, le gouverneur génois d'Ajaccio envoie contre eux

toute la garnison, composée de huit ou neuf cents hommes; *quarante contre un!* Surpris, mais non épouvantés, les nôtres se portent fièrement au-devant de l'ennemi, l'arrêtent dans l'étroit passage qui sépare le golfe de la montagne, le refoulent, le culbuttent, le poursuivent jusqu'aux portes de la ville, prennent position en un lieu nommé Asprêto; et, grâce à la sûreté de leur tir, rendent de ce côté toute sortie impossible. Malheureusement, pendant ce temps-là, le gouverneur, sans qu'ils s'en aperçoivent, expédie sur des gondoles quatre cents hommes, qui font un long détour et les attaquent par derrière.

Pris entre deux feux, les bergers pourraient accepter une capitulation, ou tenter de fuir par la montagne : mais, persistant dans leur défense, ils se retournent contre les nouveaux venus, s'ouvrent un passage dans leurs rangs et se jettent dans un marais, où ils sont enveloppés de toute part. Comme le sanglier acculé par les chiens, ils font tête de partout, abattent nombre d'assaillants; et si les minutions ne leur eussent manqué, peut-être, en dépit du proverbe, la victoire aurait été pour le petit bataillon : mais, n'ayant plus ni poudre ni balles, ils en sont réduits à se servir de leurs fusils en guise de massues, et ne cessent de frapper, que quand ils n'ont plus la force de lever le bras. Ils périrent tous

en combattant; à l'exception d'un seul qui se barbouilla du sang de ses camarades et se laissa tomber comme s'il était mort.

Je ne sais trop si, depuis les trois cents de Léonidas, on trouverait dans l'histoire beaucoup d'actes de courage, comparables à celui-là; surtout si l'on considère qu'il a été accompli, non par des hommes élevés dans le métier des armes, mais par de pauvres bergers, étrangers aux choses de la guerre; d'où il suit que si jamais cadavres avaient mérité d'être respectés, c'étaient ceux-là... Mais je me demande si je dois continuer mon récit, tant est incroyable et horrible ce qui me reste à dire!

Dès qu'ils ont vu tomber le dernier de ces braves, Allemands et Génois se précipitent avec de grands cris, comme les barbares de l'Afrique et les sauvages de l'Océanie... pour leur couper la tête, la rapporter en triomphe à la ville, et peut-être en toucher le prix! Quand ils en sont à celui qui n'est pas mort, celui-ci se redresse brusquement et demande la vie. Le commandant la lui accorde, et l'emmène prisonnier.

Tout cela est affreux, n'est-ce pas? Mais voici qui l'est bien plus encore. En apprenant ce qui s'est passé, le gouverneur fait comparaître devant lui le prisonnier, l'accable d'injures, et lui ordonne de

reconnaître, parmi les têtes coupées, celles de ses parents, si par hasard il s'y en trouve; il en reconnaît six. Après cela, au mépris de la parole du commandant et de l'honneur de son pays, il le condamne à mort, lui suspend autour du corps les six têtes de ses parents, le promène en cet état par les rues et les places; puis il le fait décapiter et couper en quatre morceaux, que l'on suspend aux quatre coins de la ville! On dit que cet infortuné était un garçon de vingt ans, de taille superbe et de rare beauté... Et l'on s'étonne que nous abhorrions les Génois et les Teutons!

Ce drame sanglant eut un petit épilogue. Quelques jours plus tard, un autre berger de Bastélica avait conduit son troupeau dans le même endroit. Bien qu'il fût plus que septuagénaire, cet homme conservait encore un cœur ferme et une âme virile; deux des jeunes gens décapités étaient ses petits-fils. Un détachement de cavaliers allemands apparaît tout à coup et l'aperçoit. Plus impatiente que les autres, une de ces bêtes féroces arrive au galop sur lui, et lui porte un grand coup de sabre, destiné à lui trancher la tête. Par bonheur il manque son coup, à cause de sa violence même, et le sabre lui échappe des mains.

— Ramasse-le et donne-le-moi, dit-il au vieillard,

avec une fureur qui n'a d'égale que sa stupidité.

Celui-ci le ramasse en effet, le lui enfonce dans le ventre, saute sur son cheval et disparaît.

Dans cette même plaine s'est passé un autre fait qui pourra vous intéresser aussi, parce que plusieurs de vos compatriotes y figurent.

Dans ces temps malheureux, la France était notre refuge et notre espoir: mais elle ne refusait pas de prêter des troupes aux Génois, pour les empêcher précisément de se jeter dans les bras des Anglais et de leur livrer la Corse.

Au commencement du dix-huitième siècle, le régiment de Flandre tenant garnison à Ajaccio, deux grenadiers désertèrent; et tous les efforts pour les retrouver furent inutiles. A quelques jours de là, le colonel du régiment, appelé de Nosières, sortit pour une partie de chasse, avec quelques-uns de ses officiers; et le hasard les conduisit justement sur les pas des deux déserteurs. Ceux-ci les ayant vus venir de loin se réfugièrent dans un marais couvert d'arbustes, à peu de distance de la mer.

Un berger, qui gardait près de là son troupeau, avait aperçu leur manœuvre; et, dès que le colonel est à sa portée, il lui montre de l'œil et du doigt le lieu de leur retraite. Ne comprenant rien à ses gestes, le colonel s'approche et lui demande ce qu'il veut :

mais le berger persiste dans son silence, et montre toujours le makis.

Persuadé qu'il a vu quelque sanglier se retirer en cet endroit, on lâche les chiens, qui s'enfoncent dans le fourré, en faisant un vacarme épouvantable; et quand arrivent les chasseurs, ils trouvent en place du gibier attendu, les deux pauvres grenadiers, enfoncés jusqu'à la ceinture dans la vase, d'où ils ne peuvent sortir. Retirés avec peine de cette position pénible, ils sont traduits en conseil de guerre et condamnés à mort.

Le berger, qui avait reçu du colonel quatre pièces d'or, ne put tenir sa joie secrète et raconta son aventure. Les officiers la racontèrent aussi, pour empêcher les désertions, en démontrant à leurs soldats que les déserteurs n'avaient rien à attendre des gens du pays.

Dès que la famille du berger apprend ce qui s'est passé, elle frémit d'indignation et de honte, se réunit en assemblée générale, décide que ce misérable, ayant, comme Judas, reçu le prix du sang innocent, a déshonoré ses parents et son pays et mérite la mort. Il est en conséquence arrêté, enchaîné, et conduit sous les murs d'Ajaccio, au jour fixé pour le supplice des deux soldats. Là, on fait venir un religieux, pour entendre sa confession, et, au moment précis où le

roulement des tambours annonce l'œuvre de la justice militaire, on le fusille à la manière des Français! Cela fait, on charge le confesseur de remettre au colonel les quatre maudites pièces d'or, en disant :

— Reprenez cet argent d'iniquité, qui souillerait nos mains et nos âmes; il faut qu'il ne serve à personne de notre nation.

— Savez-vous, capitaine, sans vouloir discuter ici le droit que peut avoir la famille sur la vie de ses membres, savez-vous que c'est là un trait sublime, comme il s'en trouve peu, même dans l'histoire romaine?

— Je le sais; et je pourrais vous en citer bien d'autres, mais je me borne à un seul, qui se passa à Corté.

Un bandit, condamné à mort pour plusieurs assassinats, devait être exécuté sur la place publique; mais, la veille du jour marqué pour son supplice, il parvient à s'évader et gagne le makis. Le soldat français, de garde à la porte de la citadelle, est accusé de s'être laissé corrompre et d'avoir favorisé son évasion. Et cette accusation est d'autaut plus plausible, que la famille du bandit et le bandit lui-même sont riches... Or, malgré les apparences, elle est sans fondement; les parents qui ont préparé l'évasion le savent mieux que personne. Aussi dès qu'ils appren-

nent la condamnation de l'infortuné soldat, ils se rendent près du bandit, et lui représentent combien il serait honteux et peu juste de laisser périr pour lui cet innocent. Le bandit aussitôt reprend le chemin de Corté, déclare à l'autorité militaire que la sentinelle n'a été pour rien dans son évasion, et réclame pour lui seul la peine capitale, que seul il a méritée. Touché de tant de grandeur d'âme, le général français pardonne à l'un et à l'autre; un Génois les eût fusillés tous deux.

Mis en liberté sur parole, pour traiter de l'échange des prisonniers, Régulus dissuade les Romains de cet échange, et retourne à Carthage, où il trouve une horrible mort. On a élevé cette action jusqu'aux nues et l'on a eu raison : mais Régulus était obligé par sa haute position de général en chef; tous ses contemporains, amis et ennemis, avaient les yeux sur lui; l'histoire le guettait, prête à attacher à son nom une qualification glorieuse ou infamante; et sa conscience était liée par un serment librement prêté.

Notre bandit, au contraire, est un homme de rien; ses contemporains ignorent son existence; l'histoire ne saura jamais son nom; il a quitté ses fers, non en vertu d'une condition quelconque, mais de ce droit naturel qui permet à chacun de sauver, s'il le peut, sa liberté et sa vie : il n'a donné aucune

parole ; s'il est involontairement l'occasion du malheur du soldat, il n'en est pas la cause responsable ; et dès lors, ni sa conscience ni personne n'a rien à lui reprocher. Si donc, malgré cela, il aime mieux mourir lui-même, que de laisser périr un innocent condamné à son sujet, c'est une délicatesse de sentiments et un genre d'héroïsme, auquel je ne sais pas de nom.

Dans tous les cas, s'il vous répugne, parce qu'il est bandit, de placer cet homme à côté de *Régulus* et de *Jean le Bon*, convenez du moins que, parmi les innombrables coquins qui embellissent vos boulevards, bien peu seraient capables d'en faire autant.

III

La fontaine de Charles-Martel. — Lion de Roccapina. Homme de Cagna. — La Lucrèce de Lévie.

Les livres qui procèdent par des exemples se font lire plus volontiers que ceux qui sont bourrés de syllogismes ; aussi écoutais-je avec plaisir les histoires du capitaine ; et quand il avait terminé, j'étais toujours tenté de dire comme les enfants : *Encore*

une! Comme nous approchions du golfe de Valinco :

— Regardez là-haut, dit-il, à gauche du contrefort qui se dirige vers nous. Là, se trouve un village nommé Sollacaro, où se conserve une tradition, qui concerne un des grands personnages de votre histoire. Ce personnage vivait au huitième siècle après Jésus-Christ ; il était duc d'Austrasie, maire du palais, roi de France sans en avoir le titre ; c'était le père de Pépin le Bref, le grand-père de Charlemagne, celui qui écrasa si bien, dans les champs de Poitiers, Abdérame et ses Sarrasins, Charles-Martel, en un mot.

Après avoir, à Poitiers, sauvé de l'Islamisme la France et l'Europe, Charles Martel poursuit les Sarrasins dans la Septimanie, les taille en pièces aux bords du Rhône, les chasse de la Provence, et, pour leur enlever la possibilité d'un retour offensif, se décide à les expulser aussi de la Corse, qui leur sert de place d'armes et de refuge. En conséquence, il passe la mer à leur suite, laisse sa flotte à Saint-Florent, et les mène l'épée dans les reins jusque dans la partie australe de l'île, où ils ont leurs principaux établissements.

Arrivé à Sollacaro, d'où la vue embrasse au loin le détroit, la mer et la Sardaigne, il fait halte, envoie des troupes contre Campo-Moro, Bonifacio, Porto-

Vecchio, et a bientôt le plaisir de voir les infidèles s'enfuir de tous côtés à pleines voiles.

On dit que, tout le temps qu'il y passa, il se plaisait à s'asseoir et à prendre ses repas au bord d'une source limpide, ombragée de grands arbres, et où le paysage est d'une merveilleuse beauté. Le fait est qu'aujourd'hui encore, cette source est appelée *fontaine de Charles-Martel.*

Ce fait évidemment n'a pas la certitude d'un article de foi; mais, s'il n'avait pas quelque chose de vrai, comment expliquer que, depuis tant de siècles, le nom du vainqueur d'Abdérame et celui d'un pauvre village de la Corse se trouvent réunis dans la même légende? D'autre part, il faut l'avouer, il n'a par lui-même aucune importance; mais il n'est jamais sans intérêt de suivre pas à pas la trace des grands hommes; les plus minces détails suffisant quelquefois pour éclaircir ou pour fixer un point d'histoire.

Nous entrions dans le Valinco, le dernier des quatre grands golfes de la côte occidentale. Au fond de ce golfe, étincellent au soleil les blanches maisons de Propriano, tandis que, du côté de l'Orient, Sartène se présente en amphithéâtre à 216 mètres de hauteur et à 8 ou 10 kilomètres de distance.

Le village de Propriano n'est que d'hier, et déjà il

a pris place parmi nos plus importants ports de commerce, parce qu'il sert de marine et d'entrepôt à la partie la plus productive de cet arrondissement fertile, que l'on a justement surnommé le *grenier de la Corse*. Et, si Sartène n'y prend garde, il pourrait bien lui faire un jour comme l'Ile-Rousse a fait à Calvi, et Saint-Etienne à Montbrison.

En sortant du Valinco, nous trouvâmes une côte toujours très découpée et nue; mais où s'enfonçaient à chaque instant des gorges et des vallées riantes. La plus grande et la plus remarquable de toutes est la vallée de l'Ortolo, ainsi nommée d'un petit fleuve qui l'arrose dans toute sa longueur. Longue de 26 kilomètres sur 3 à 4 de largeur moyenne, elle se trouve encaissée entre la montagne de Cagna, et un de ses rameaux au nord et à l'ouest. J'ai parcouru bien des pays; mais j'en ai rarement rencontré d'aussi beaux. On dirait cette célèbre vallée de Thessalie où, d'après le récit des poètes, les divinités de l'Olympe allaient faire autrefois leurs parties de plaisir.

Malheureusement, en place de dieux et de déesses, ce sont des bandits qui la fréquentent depuis longtemps, soit parce qu'il est aisé de s'y cacher et de s'y nourrir; soit parce qu'elle est entourée de montagnes boisées; soit parce qu'elle est la dernière

station, pour gagner la Sardaigne. Toutefois, quelque sûre que leur semblât cette retraite, elle leur devenait souvent funeste par la main d'un gendarme embusqué, d'un ennemi personnel ou d'un guide infidèle; aussi l'a-t-on surnommée le *tombeau des bandits*.

Le petit fleuve Ortolo tombe dans un golfe appelé *Roccapina*, dont l'entrée est rendue dangereuse par un chapelet d'écueils à fleur d'eau, que l'on nomme les Monacci. De là, on distingue deux curiosités naturelles, que l'on ne manque jamais de vous montrer.

La première est un rocher granitique très allongé, qui, par un bout, s'enfonce profondément dans la montagne, tandis que de l'autre côté il court à ciel ouvert vers le golfe. Sur ce roc, se trouve, comme taillé par un artiste habile, un lion colossal couché sur son ventre. On distingue nettement sa croupe arrondie, sa colonne vertébrale, ses pattes dans leur position naturelle, sa longue queue ornée du bouquet traditionnel et repliée sur son flanc gauche. Une épaisse crinière couvre ses épaules, et sa grosse tête se cache sous les restes d'une tour, où vont et viennent incessamment quelques familles de corbeaux, auxquelles elle sert de gynécée et de retraite.

Ce jeu de la nature s'appelle *Lion de Roccapina*.

Il est fort heureusement réussi et mérite d'être vu. Il se trouve entre le golfe et la route de Bonifacio; c'est de la route qu'il faut le regarder.

Au-dessus du lion, se dresse à l'extrémité méridionale de Cagna et à 1800 mètres de hauteur, un cône gigantesque, qui se détache dans l'azur du ciel, et se trouve lui-même surmonté d'un immense bloc de granit, que l'on nomme *l'homme de Cagna*, parce que dans ses vastes contours on croit distinguer la grossière ébauche d'une forme humaine. Vous diriez l'ange de l'Apocalypse, qui, cachant son front dans les nues, met le pied sur la mer et lui dit : « Gronde, mugis, tant qu'il te plaira, tu n'iras pas plus loin. »

Il existe des légendes sur *l'homme de Cagna;* on se sert de son nom pour faire peur aux enfants qui ne sont pas sages. Les pêcheurs de corail affirment que, sur tous les points de la côte d'où l'on peut l'apercevoir, les précieux polypiers abondent, tandis qu'ils disparaissent complètement dès qu'on ne l'aperçoit plus.

IV

Le bandit Pédignelli.

Avant de quitter l'Ortolo, voulez-vous une petite histoire de vendetta, toute fraîche, saignante encore,

pour ainsi dire, et dont le dénouement remonte à peine à quelques mois?

En tête de la vallée, se trouve le village de Vignarella, où vivaient, en 1845, les deux frères Pédignelli, dont l'un avait un fils de dix-huit ans, et l'autre une fille de quinze ans, nommée Maria. Maria était belle; son cousin Jean l'aima; les parents consentirent au mariage, la cérémonie des fiançailles fut faite : mais comme on se trouvait au mois de mai, et que jamais en Corse on ne se marie dans ce mois là, la cérémonie civile et religieuse fut renvoyée au mois de juin.

Dans l'intervalle, un certain Marc-Antoine M***, habitant un village voisin, s'éprend de Maria et demande sa main; et, comme il est beaucoup plus riche que Jean, le père et la fille éblouis, lui donnent une parole et un cœur qu'ils ont déjà donnés.

A cette nouvelle, Jean fait auprès de Marc-Antoine, de son oncle et de sa cousine, les démarches d'usage, et leur rappelle à quoi ils s'exposent, s'ils persistent dans leur résolution. Tout est inutile; l'oiseau de la mort, comme on dit dans nos campagnes, a chanté sur leur toit; le mariage s'accomplit, et la guerre est immédiatement déclarée.

Le lendemain, oubliant toute prudence, ou ne croyant pas aux menaces de Jean, qui était d'un caractère doux et presque timide, le père de Maria

sort de chez lui et va se baigner les pieds dans un ruisseau que couvrent des berceaux de verdure. Comme il procède tranquillement à son opération, apparaît tout à coup son neveu, qui le couche en joue et lui crie : — C'est en vain que vous essayez de laver la tache que vous avez imprimée hier à la famille, toute l'eau de la montagne y serait impuissante; votre sang seul peut l'effacer.

A cette voix le malheureux se retourne vivement pour saisir son fusil, quand une balle l'atteint à la tête et le jette dans le ruisseau. Le meurtrier l'en retire, le dépose sur le gazon, court embrasser sa famille, lui raconte en pleurant ce qu'il vient de faire et se retire dans les forêts de Cagna. Marc-Antoine qui, d'après nos idées, était le vengeur naturel de son beau-père, refusa d'abord l'inimitié; et il aurait bien fait de la refuser toujours : mais enfin, excité par sa femme, par l'opinion publique, par la honte, et peut-être par ces trois causes à la fois, il prend les armes et se joint à la gendarmerie

Six mois juste après le mariage, la mère de Jean, étant tombée dangereusement malade, Marc-Antoine suppose que celui-ci, qui l'aime tendrement, ne résistera pas au désir de la voir; et chaque jour, à la nuit tombante, il s'embusque dans un taillis que longe le chemin de Cagna. Tout arrive en effet comme

il l'avait prévu; et un soir, au clair de la lune, il voit venir de loin le bandit, que son jeune frère précède en éclaireur, et qui marche avec précaution, portant les yeux de tous côtés. L'ajuster et faire feu de ses deux coups sont pour lui l'affaire d'un instant : mais, soit précipitation, soit maladresse, le premier coup s'est perdu dans le vide et le second a raté. Il met alors le poignard à la main et s'élance sur son ennemi.

Quitte envers l'opinion, Jean n'a nulle envie de commettre un second meurtre, se contente de tenir en respect son adversaire, et se retire à reculons, espérant échapper ainsi à la nécessité de le tuer. Par malheur, au bruit de la détonation, Maria est accourue. Pâle de colère, échevelée, les habits en désordre; ce n'est plus une femme; c'est une panthère en fureur.

— Maladroit, s'écrie-t-elle, tu l'as donc manqué! frappe du poignard; moi, je vais frapper de la hache.

Que faire entre deux ennemis acharnés, dans un chemin bordé de murs de tout côté? Il faut tuer ou être tué... Donc, ne se souvenant plus que du danger qu'il court, et de son droit de légitime défense, Jean presse la détente; et Marc-Antoine tombe foudroyé.

En vertu de l'article 248 du Code pénal, les parents de Jean Pédignelli et ceux qui étaient soupçonnés de le protéger, furent arrêtés et conduis dans

la maison d'arrêt de Sartène ; leurs troupeaux et leurs champs furent abandonnés, au grand dommage des propriétaires, dont ils étaient les métayers.

Ces arrestations et leurs conséquences causèrent au bandit une telle douleur qu'il résolut de se livrer à la justice, afin d'y mettre un terme. Il invite donc le procureur impérial à se trouver le lendemain, midi sonnant, à un lieu indiqué, pour recevoir sa soumission : mais il exige que personne ne porte la main sur lui. Son jeune frère, qui ne le quittait pas, raconte qu'il passa la nuit en prières, et lui donna quelque argent, pour faire dire des messes pour le repos de son âme.

A midi, il se trouvait au rendez-vous, debout sur un rocher, qui domine la route; son frère était près de lui; le tribunal, les gendarmes et une foule de curieux étaient échelonnés de tous côtés. Sa haute taille, sa jeunesse, sa beauté, la décence de son maintien intéressent tout le monde; et chacun, les yeux fixés sur lui, attend dans un profond silence, quand, redressant sa tête, il s'exprime ainsi, d'une voix ferme et touchante :

— Une première fois, j'ai donné la mort, pour venger l'honneur de ma famille et le mien. Une seconde fois, j'ai tué en état de légitime défense. Si c'est un crime, j'en demande pardon à Dieu et aux

hommes ; hors de là, je n'ai fait de mal à personne... Je me trompe ; j'ai fait du mal à mes parents et amis, qui sont en prison à cause de moi ; et à nos maîtres, dont les champs et les troupeaux sont délaissés. Il n'est pas juste que les innocents pâtissent pour le coupable ; rendez-leur donc la liberté ; laissez aller celui-ci qui n'a rien fait ; ma vie de contumace a pris fin. Je ne crains pas la souffrance ni la mort ; mais je crains l'échafaud et la honte.

A ces mots il embrasse son frère, se passe au cou un chapelet, fait le signe de la croix, et se brûle la cervelle, en criant : *Seigneur, ayez pitié de moi!*

En le voyant tomber, un cri déchirant s'échappe de toutes les poitrines ; tout le monde se précipite en pleurant... il était mort ! Tiens !... Ce n'est point pourtant par la sensibilité que je brille ; mais il me semble que je pleure aussi ; et vous-même, si je ne me trompe, n'êtes pas loin d'en faire autant.

Il disait vrai. J'étais profondément ému de la fin lamentable, mais non sans grandeur, de cette infortunée victime du plus absurde préjugé. En tuant son oncle, il avait commis un crime atroce que rien au monde ne saurait excuser ; mais, s'il est impossible de l'absoudre, il est difficile de ne pas le plaindre.

V

La Rose de Figari.

Pendant que le capitaine me racontait cette triste aventure, nous arrivions au golfe de Ventilègne, en face de l'extrémité sud des monts de Cagna, qui finissent là brusquement par une chute presque verticale de 1800 mètres de hauteur. Entre le golfe et la montagne se déroule et s'étend une plaine de 10,000 hectares de surface, peuplée de 600 habitants à peine; c'est la plaine de *Figari*. On la nomme ainsi de son principal village; les autres sont Cardarello, Pianottoli, Monaccia, etc...

S'il est au monde une contrée plus favorisée du soleil, plus fertile, plus merveilleusement belle, je n'en sais rien : mais, quand on y arrive après la rosée, il est difficile de ne pas rester frappé d'admiration devant ce paysage gracieux et grandiose en même temps; devant ces champs plantureux, dont les blés occupent, dit-on, le premier rang sur le marché de Marseille, et y sont payés plus cher que les autres; devant ces vignes qui produisent d'excellents vins;

devant ces rochers, couverts de fleurs charmantes, qui en font comme autant de petits parterres.

Malheureusement, là comme ailleurs, la main de l'homme a fait le moins possible; la plus grande portion de cette terre bénie est encore inculte et abandonnée aux troupeaux errants. Au milieu se trouve un vaste makis, ayant le pied dans le marais, qui sert d'asile à toutes les espèces de gibier, mais est une source d'insalubrité pour les hommes. Je sais un gendarme qui, après être toute la nuit inutilement resté à l'affût d'un bandit, s'en prit le lendemain matin aux perdrix et tua, d'un seul coup, dix-huit de ces pauvres innocentes, attablées à un crottin de cheval! Quelques coups de pioche suffiraient à réveiller les eaux dormantes de ce marais, et à les conduire dans le golfe.

Ce magnifique territoire appartenait naguère à Bonifacio. Les gens de Lévie et leurs voisins, comptant sans doute sur la débonnaireté des Bonifaciens, menèrent un beau jour leurs troupeaux passer l'hiver dans ces plaines toujours en végétation; on ne leur dit rien. Ils recommencèrent une seconde, une troisième fois, etc..., jusqu'à ce qu'enfin les propriétaires légitimes s'en étant aperçus, les invitèrent à déguerpir : mais alors ils montrèrent les dents; et l'on vit se renouveler en grand la scène de la Lice et de sa com-

pagne. Peu soucieux d'entrer en lutte contre les montagnards, Bonifacio se laissa faire, prêta l'oreille à une transaction; et, vers 1860, moyennant une somme de 40,000 francs, renonça à la plus belle portion de son héritage; ce n'était pas un plat de lentilles!

Quoi qu'il en soit, à une époque dont je ne saurais vous dire la date précise, Figari appartenait à un certain comte Orsolamanna, seigneur de Grossa et autres lieux. Cet homme, dont le nom semble vouloir dire Ours allemand, devait être un de ces aventuriers d'outre-Rhin, qui, pour prix de services rendus contre nous, recevaient des Génois de vastes concessions de terre, afin de contre-balancer l'influence des seigneurs indigènes, qui n'étaient généralement pas pour eux.

Peu commode envers ses égaux, dur et cruel envers ses inférieurs, ce personnage avait peu d'amis; mais il s'en consolait, en s'arrogeant sur ses domaines des droits fort agréables pour lui, mais fort déplaisants pour les autres. Entre ces droits prétendus, il en est un que je ne sais par quel nom désigner, mais qui ne pouvait être appelé à une brillante fortune, dans un pays aussi chatouilleux que le nôtre en matière d'honneur conjugal.

En vertu de ce droit, ses vassaux ne pouvaient prendre femme, sans son autorisation, et cette autorisation ne pouvait être demandée ni par écrit, ni par

intermédiaire; l'ogre voulait voir de ses propres yeux les fiancés, pour savoir s'il devait, oui ou non, prendre part à la fête.

Si oui, les fiancés et les gens de la noce se rendaient au château, pour chercher Sa Hautesse et la mener triomphalement à l'église. Puis l'office terminé, chacun remontait à cheval; et, dès qu'on avait perdu de vue le clocher de l'église, comme si l'on craignait de rendre Dieu témoin de cette scène, le marié mettait pied à terre, prononçait un petit discours, qui pouvait se résumer ainsi :

Vous nous faites, Seigneur,
En nous croquant, beaucoup d'honneur.

Aussitôt après il présentait sa femme au croqueur, qui lui donnait le baiser seigneurial; et on la conduisait au château, où elle devait passer la première nuit de ses noces. Seul, le mari sortait du groupe et allait, plus ou moins content, attendre sa femme sous l'orme.

Voilà ce que raconte la légende. Quant à moi, je n'en saurais croire un seul mot, tant il me semble impossible qu'il y ait jamais eu des monstres capables de telles infamies; des hommes assez vils pour les subir; des gouvernements assez immoraux pour les autoriser.

Quoi qu'il en soit, en ce temps-là, toujours d'après

la légende, il se trouvait à Figari une jeune fille de merveilleuse beauté, nommée Rosolina et surnommée la *Rose de Figari.* Sa taille fine et élancée, l'éclatante blancheur de son teint, ses cheveux noirs comme l'ébène, ses yeux aussi bleus que le ciel, sa douceur et ses qualités morales, tout en elle attirait les regards et provoquait la sympathie. Il n'était pas dans le pays un seul garçon qui ne soupirât après elle : mais nul n'osait se déclarer, parce qu'on savait que son cœur était donné et sa main promise à son voisin Piopetta.

Piopetta avait vingt ans; il était grand et bien fait, leste comme un moufflon, courageux et fort comme un lion; l'énergie de son caractère était écrite sur son front. Il était le premier dans tous les exercices du corps, et nul ne l'égalait dans l'art de lancer le lazzo; quand il fallait arrêter un de ces chevaux ou de ces bœufs, qui vivent à l'état sauvage dans les bois. Ces deux créatures semblaient faites tout exprès l'une pour l'autre; chacun en les voyant ensemble, disait :

— Quel beau couple et quelle race il en sortira!

Tout étant convenu pour le mariage, restait à obtenir l'autorisation du comte Orsolamanna. Piopetta aurait voulu se dispenser de cette démarche; mais, comme le prêtre lui-même ne pouvait passer outre, sans s'exposer aux plus graves désagréments, il fallut, bon gré mal gré, s'y soumettre.

A la vue de Rosolina, l'Ours allemand ne peut retenir un cri d'admiration, l'accable de compliments et d'offres de service, et lui offre quelques bijoux de grand prix. Pour Piopetta, il n'a que des regards de travers, qui lui sont du reste rendus avec usure; et, si le jeune homme se tient immobile comme une statue, il est aisé de voir que l'orage s'amasse et gronde dans son cœur.

Au jour fixé, tous les préliminaires accomplis et la messe du mariage terminée, il s'agit de ramener le comte au château de la Grossa, sa résidence habituelle. Dès qu'a disparu le clocher de Figari, Piopetta saute à bas de son cheval, redresse sa taille, et récite d'une voix ferme le discours d'usage. Il monte ce jour-là un coursier plein d'ardeur, qui secoue la tête, frappe du pied la terre, et semble dire à son maître : — Qu'attends-tu? Je suis prêt!

Le comte descend à son tour; et, comme il se dirige vers Rosolina, Piopetta, remonté d'un bond sur son cheval, lui lance son terrible lazzo, le saisit par le cou, pique des deux et part à fond de train. Il va si vite, si vite, si vite, à travers les broussailles, les ravins, les rochers, que sa victime n'est bientôt qu'une plaie et a cessé de vivre. On montre encore deux grosses pierres, entre lesquelles le cadavre s'étant engagé, le tronc y resta pris, tandis que la

tête continua de rouler quelque temps encore.

Cette tête, sous l'action d'un soleil brûlant, ne tarda pas à entrer en putréfaction; et il en sortit une mouche bleuâtre qui, d'abord pareille à une mouche ordinaire, devint bientôt aussi grosse qu'un bœuf; répandit de tous côtés une odeur pestilentielle, qui, s'attaquant particulièrement aux châteaux, en fit mourir presque tous les habitants.

D'après la légende, cette mouche figure la révolte individuelle de Piopetta, de laquelle sortit une insurrection générale, où périrent une foule de seigneurs féodaux, avec l'infâme abus qui l'avait provoquée.

Les récits du capitaine m'intéressant de plus en plus, je ne pus m'empêcher de lui dire combien je serais heureux d'avoir un guide tel que lui, pour explorer et étudier la Corse.

— En effet, répliqua-t-il, à qui visite des pays et des peuples inconnus, il faut un bon guide, sans quoi il s'expose à mal voir les hommes et les choses, à sauter des points importants, pour s'attacher à ce qui n'en vaut pas la peine, et à perdre sans profit un temps considérable. Toutefois, vous vous faites une très fausse idée de mon mérite. Moi, je ne sais, tant bien que mal, que deux choses : mon métier de marin et l'histoire de mon pays; hors de là, ne me demandez rien. Mais, avant de vous quitter, je vous

recommanderai au meilleur guide, qui existe dans la Corse entière.

Il se nomme Scipion Cariatello et réside au hameau de Bilcèse, situé aussi en tête de la vallée d'Ortolo. Cet homme est une énigme pour tout le monde. Pour l'âge, il peut rivaliser avec les anciens patriarches, chose qui n'a rien d'étonnant, attendu que dans son pays, sauf le cas de mort accidentelle, on ne se laisse guère enterrer avant quatre-vingt-dix ou cent ans. Aussi ne comprend-on pas que les médecins et les hygiénistes n'aient pas encore découvert cette heureuse contrée, pour y envoyer ceux qui désirent rester sur terre le plus longtemps possible. J'y ai connu un homme de cent seize ans.

Au physique, Scipion est de haute taille, et ne se ressent en rien des outrages du temps. Au moral, il joint à une rare intelligence des connaissances étendues et variées, qui lui viennent on ne sait d'où, et que personne ne s'explique. Tout ce qu'on sait de lui, c'est que, fils d'un simple berger, il s'enrôla sous la Révolution, et se retira vers 1815, avec le grade de commandant et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Quant à ses aventures, on ne les connaît pas : mais, si vous pouviez le décider à vous les raconter, ce serait, je n'en doute point, une des pages les plus intéressantes, de votre journal.

En attendant, puisque mes histoires vous intéressent, je vais vous en réciter une dernière, qui en sera comme le bouquet.

VI

La Lucrèce de Lévie.

La plaine de Figari, qui appartenait naguère à Bonifacio, a passé plus ou moins régulièrement aux mains du canton de Lévie.

Lévie est un gros village ou une petite ville de 1800 âmes, composé de six hameaux contigus, assis sur autant de plateaux pittoresques, plantés d'arbres fruitiers et de vignes, et entourés de riants jardins, qu'arrosent des eaux abondantes. Elevé de 541 mètres au-dessus du niveau de la mer, on y jouit de l'air le plus salubre, et du plus admirable panorama. Les femmes y sont remarquablement belles ; et tous les habitants y possèdent des lettres de noblesse, comme à *La Tour d'Auvergne*, et dans certaine localité de la Sardaigne intérieure, où tout le monde est *marquis*.

Il y a quelque hésitation sur le lieu où s'est passé le fait dont il s'agit. Plusieurs le placent en un lieu, nommé *Alle vie* (commune de Corrano) ; mais, ni

sur le territoire de Corrano, ni dans toute la vallée du Taravo, on ne trouve trace d'aucune localité ayant porté ce nom.

Au commencement du seizième siècle existait donc à Lévie une jeune femme d'une beauté sans égale. Elle se nommait justement Lucrèce Colonna, et était mariée à Ambroise Péraldi. La Corse étant alors, selon son habitude, en révolte ouverte contre les Génois, le mari et le frère de Lucrèce se trouvaient, dit-on, parmi les insurgés, et même condamnés à mort par contumace.

Lévie était occupé par un détachement génois. L'officier, qui le commandait, ayant par hasard aperçu Lucrèce, ne sut pas se défendre d'une première impression, qui l'envahit bientôt tout entier. La sachant mariée, il aurait dû dire : Respectons-la ; et ne faisons pas à autrui ce que nous ne voudrions pas que l'on nous fît.

En qualité de Génois, celui-ci agit autrement. Vingt fois par jour, il passe devant la porte de Lucrèce, dans l'espérance de la voir et de se faire remarquer d'elle, mais inutilement. Il loue un appartement en face et s'y installe comme l'araignée dans sa toile, pour ne rien perdre de ce qui se passe chez elle ; mais les volets se ferment hermétiquement, et ne se rouvrent plus. Il ose la poursuivre à l'église

et, sous prétexte d'eau bénite, lui offrir un billet qu'elle laisse tomber à terre; à partir de ce jour, elle ne va plus à la messe; mais au lieu de le rappeler au devoir, tant de vertu ne fait qu'irriter la passion du misérable.

Chez nous, vous aurez lieu de le remarquer, l'intérieur des familles est, pour ainsi dire, muré; c'est très rarement et sauf des cas exceptionnels, qu'il s'ouvre pour des étrangers. Est-ce bon sens, prudence, sagesse? Est-ce sauvagerie, injustice, jalousie ombrageuse?... Ce sera tout ce que vous voudrez; mais ce qui est certain, c'est que la chasteté habite généralement nos foyers, ce qui n'arrive pas toujours dans les pays où l'on ouvre à tout venant sa porte. L'officier génois n'a donc ni espoir, ni moyen de se faire ouvrir la maison de Lucrèce; il y pénétrera par la force.

Cette maison n'a qu'un étage; et la jeune femme loge en haut. Un jour il se présente en grand costume, comme s'il était en service extraordinaire, se fait ouvrir la porte au nom de la loi, et demande à parler sans témoins à Lucrèce :

— Madame, lui dit-il, je regrette d'avoir dû employer la contrainte, pour parvenir jusqu'à vous : mais, comme il y va de vos intérêts les plus chers, je ne devais pas hésiter. Vous ne sauriez ignorer que

votre mari et votre frère sont condamnés à mort, pour rébellion contre la sérénissime république de Gênes et la révérendissime Compagnie de Saint-Georges : mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est qu'ils sont cernés dans leur retraite, vont tomber d'un instant à l'autre dans nos mains, et seront immédiatement passés par les armes. Ce malheur peut encore être évité; demain il sera trop tard.

Debout, pâle, immobile, Lucrèce a les yeux fixés sur un stylet, suspendu à la muraille, à côté d'un crucifix.

— Eh bien! vous ne répondez pas?... Voulez-vous qu'ils vivent? Voulez-vous qu'ils meurent? Cela dépend de vous; choisissez.

— Et quelle est la condition de leur salut?

— Une petite place dans votre cœur, et la permission d'appliquer mes lèvres sur cette main d'albâtre.

— Mon mari, mon frère et moi, nous préférons la mort à l'infamie; et je n'ai pas le droit de les sauver au prix de mon honneur.

Et tournant sur le talon, elle va rejoindre ses parents. Quant à lui, il s'en retourne furieux, roulant dans son esprit les plus noires pensées.

Lucrèce connaissait l'histoire de la mère du genre humain; elle fit bien de rompre court avec la ten-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

tation; car la femme qui l'écoute et discute avec elle est vaincue d'avance.

A quelque jours de là, le vent soufflant avec fureur, et le ciel étant menacé d'une de ces bruyantes perturbations, qui durent ordinairement deux ou trois fois vingt-quatre heures, le capitaine rassemble ses hommes sur la place publique, leur annonce qu'il s'absente pour toute la semaine, et délègue l'autorité à son lieutenant. Cela fait, il monte à cheval, se cache dans les forêts, revient sur ses pas à la nuit close, attache sa monture, et rentre dans Lévie, lorsque depuis longtemps toutes les portes sont fermées, et les lumières éteintes, en vertu de l'état de guerre.

Favorisé par le tumulte des éléments, il pénètre dans le jardin de Lucrèce, sans être entendu de personne, applique une échelle au mur et s'introduit dans la pièce qui sert d'antichambre; il n'a plus qu'un pas à faire pour saisir sa proie : mais, soit qu'elle ne dorme pas encore, soit qu'elle s'éveille en sursaut, Lucrèce saisit son poignard et saute à bas de son lit. Le monstre lui adresse les supplications les plus ardentes, étend les bras pour la saisir et lui fermer la bouche, quand elle se frappe d'un coup de poignard et tombe lourdement sur le parquet. Glacé d'horreur et couvert de sang, le Génois s'en retourne

par où il est venu, et disparaît cette fois pour ne plus revenir. Au bruit de la chute du corps, les parents sont accourus; l'infortunée respire encore, raconte ce qui s'est passé et rend le dernier soupir. Ce triste événement eut lieu en 1507.

Cette nouvelle fut pour l'insurrection, comme un tonneau d'huile pour le feu. Elle coûta la vie à nombre de Génois : mais, comme cela se voit quelquefois encore, le vrai coupable sut échapper au châtiment. Il se cacha si bien que le mari et le frère de Lucrèce eurent beau le chercher dans tous les coins de la Corse et d'Italie, il leur fut impossible de découvrir sa trace.

— Vous aviez raison, capitaine; ce trait est admirable. Seulement je regrette qu'au lieu de se frapper elle-même, elle n'ait pas frappé le scélérat. Elle en avait le droit, puisqu'il y avait cas de légitime défense.

— Elle en fut sans doute empêchée par la crainte d'attirer les derniers malheurs sur sa famille et son pays.

On a fait grand bruit autour de la Lucrèce romaine; l'histoire et le roman, la poésie et le théâtre se sont entendus pour l'élever jusqu'aux nues. Son aventure est à la vérité lamentable; mais elle a dû son illustration, moins peut-être à sa mort elle-même

qu'aux événements politiques, dont elle fut l'occasion et le signal. De la Lucrèce de Lévie, personne n'a dit mot; et cependant, combien elle est supérieure à l'autre!

Une nuit, en l'absence de son mari Collatin, retenu au siège d'Ardée, apparaît dans sa chambre Sextus, son cousin, fils aîné du roi Tarquin le Superbe. Il est accompagné d'un esclave; et la menace, si elle résiste à ses désirs, de les poignarder l'un et l'autre, et de les mettre dans le même lit, pour faire croire qu'ils ont été tués pour un crime commun.

Cette menace était absurde. En cas de flagrant délit, c'est le mari seul qui donne la mort; c'est lui seul que la justice excuse et absout du crime de meurtre. Or ici, le mari outragé est absent, et ne réclamerait certainement pas la responsabilité de ce double assassinat; et, lui s'en lavant les mains, à qui pourrait-on l'attribuer? Personne en conséquence ne croirait à la fable imaginée par Sextus.

Que Lucrèce n'ait pas fait cette réflexion, il se peut : mais le fait est que, placée entre sa réputation et sa vertu, entre sa vie et son devoir, elle préfère la réputation et la vie; elle aime mieux vivre flétrie, que de mourir pure et sans tache. Pourquoi donc le lendemain va-t-elle, devant son mari, sa famille et ses amis, sacrifier théâtralement, en demandant

vengeance, cette vie à laquelle elle a immolé sa vertu; et dévoiler elle-même son déshonneur, que tout le monde est censé ignorer, et qu'elle a un tel intérêt à cacher? Pourquoi ce repentir tardif et inutile? Pourquoi ce suicide, qui ne peut rien réparer? Pourquoi? Le voici.

Quand le maître est absent, sa maison, tout le monde le sait, se ferme plus tôt et plus soigneusement qu'à l'ordinaire. Sextus donc n'aurait pu, au milieu de la nuit, pénétrer chez Collatin, si la porte ne lui eût été ouverte de l'intérieur; et si on ne l'eût conduit avec son esclave à l'appartement de Lucrèce. Voilà donc trois hommes qui savent ce qui s'est passé; et dès que la réflexion revient, Lucrèce comprend tout ce qu'elle a à craindre des indiscrétions du domestique infidèle et de l'esclave; et elle ne saurait être pleinement rassurée à l'égard de Sextus.

D'autre part, de ses nombreuses servantes, plusieurs ne couchent probablement pas loin d'elle, en l'absence de son mari; et comment admettre dès lors que la scène de la chambre, les allées et venues de trois hommes, au milieu des ténèbres, où les moindres heurts et faux pas sont si fréquents et retentissent, comment admettre que rien de tout cela n'ait été entendu de personne? Qui sait même si, dès le lendemain, elle n'a pas remarqué autour d'elle des

6.

chuchotements, des sourires, des gestes dérobés, qui lui font comprendre qu'elle est perdue?

Elle a donc les plus graves motifs de craindre que son aventure ne soit bientôt publique, ne devienne l'occasion d'un grand scandale, et n'excite la fureur de son mari. Voilà pourquoi, pour échapper à cette fureur et à la honte qui l'attend, elle prend hardiment les devants et se poignarde, espérant se dérober ainsi aux conséquences de sa faiblesse.

La Lucrèce de Lévie est seule; personne n'a vu ni entendu venir le capitaine génois; pas de témoins et de voisins; pas d'indiscrétions et de scandales possibles; elle peut, au besoin, soit pour se tranquilliser, soit pour se disculper, alléguer la nécessité de sauver son mari et son frère; on ne la menace ni du poignard ni de l'infamie; elle se tue, non pour effacer un outrage qu'elle n'a pas subi, ou expier une faute qu'elle n'a pas commise; non pour éviter la honte, mais pour sauver sa vertu; elle se tue non après, mais avant le crime, sans maudire et sans demander vengeance! Si donc à la Lucrèce romaine vous donnez le nom de *chaste*, quel titre donnerez-vous à la nôtre?

J'ai lu je ne sais où que, dans le sac d'une ville de Pologne, une jeune religieuse, poursuivie par des soldats forcenés, était sur le point de tomber en

leurs mains. Tout à coup elle s'arrête pâle d'épouvante, se jette aux pieds d'un de ces misérables et lui dit :

— Si tu veux me respecter, je t'enseignerai un secret qui te rendra invulnérable ; les balles s'aplatiront, les sabres et les lances se briseront sur ton corps. C'est un secret de famille, qui vient de mes aïeux. Pour te convaincre de sa valeur, tu peux en faire l'essai sur moi-même ; frappe de toutes tes forces.

A ces mots, le soldat crédule tire son sabre, frappe avec violence et lui tranche la tête... En voilà encore une, sans vouloir juger ici la moralité de son action, qui avait de la chasteté et du devoir une autre idée que la Lucrèce romaine. Il est vrai que celle-ci était idolâtre, tandis que les deux autres étaient chrétiennes.

CHAPITRE III

I

Bonifacio, la première nuit.

L'histoire de Lucrèce finissait à peine, que nous étions à l'entrée du port de Bonifacio. Etroite et resserrée à gauche entre un rocher surmonté d'un phare et une falaise de 200 pieds à droite, cette entrée est difficile, dangereuse, impraticable même, quand le vent souffle de terre avec violence. Heureusement la mer se trouvait calme, et nous franchîmes aisément la passe. Surplombé dans toute son étendue par d'énormes rochers calcaires, ce port a près de 2 kilomètres de long sur 100 mètres de large, et une profondeur moyenne de 260 pieds ; il peut recevoir les gros navires. Mon cousin Philippe m'attendait sur le quai ; le capitaine Pozzo di Borgo fut retenu à dîner.

Si la Corse est ce qu'il y a de plus original et de plus pittoresque en Europe, Bonifacio est, sans contredit, ce qu'il y a de plus pittoresque et de plus original en Corse. Arrivé sur le quai, je ne voyais devant moi qu'une étroite colline, à laquelle s'adossait un petit nombre de maisons, de caves et d'étables; je cherchais la ville.

— Lève la tête en haut, me dit Philippe, et regarde vers les nuages du côté du couchant. Qu'est-ce que tu vois?

— Je vois une lourde muraille, flanquée d'une tour et percée d'une large ouverture.

— Cette ouverture est la seule porte de Bonifacio; c'est par là que doit, à moins d'être oiseau, passer tout ce qui veut y entrer ou en sortir (1). On y monte par cette rampe en forme d'échelle, qui se brise trois ou quatre fois, en faisant avec la mer des angles de 45 à 50 degrés. Jamais, bien entendu, voiture n'a escaladé cette pente; les chevaux eux-mêmes ne la franchissent pas sans danger; seul, le camarade de Sancho, qu'il fasse vent, qu'il fasse chaud, la grimpe

(1) Il y a maintenant une seconde porte, à laquelle on arrive par une route transversale, que le génie militaire a taillée du côté du port, dans les flancs de la falaise qui porte la ville. Sa pente n'est pas trop raide, et les diligences y parviennent aisément.

et la descend gaillardement, en sonnant à la fois de toutes ses trompettes.

Deux de ces braves quadrupèdes vinrent en ce moment prendre mes malles, et nous tentâmes l'ascension. Vers le milieu de l'échelle se trouve une petite chapelle dédiée à saint Roch, laquelle date de 1528, et fut élevée à l'endroit même où mourut la dernière victime de la peste qui, à cette époque, désola la Corse et l'Italie. Tout autour on a construit des sièges en pierre, près desquels presque personne ne passe sans s'y reposer. Les ânes eux-mêmes s'arrêtent à cette station, sans y être invités; de là on découvre toute la vallée et les pittoresques ruines du couvent de Saint-Julien; on commence à apercevoir la Sardaigne et l'on reconnaît que Bonifacio est une presqu'île, ne tenant au reste de la Corse que par un fil. Enfin, suant, soufflant, n'en pouvant plus, nous sommes devant un pont-levis, qui ne se lève jamais; nous côtoyons une énorme porte en fer, que huit ou dix hommes ont peine à faire tourner sur ses gonds, et nous sommes dans Bonifacio.

Avec ses 2 kilomètres de long, la presqu'île n'a pas plus de 150 mètres de largeur moyenne; et de tous côtés elle est taillée à pic jusqu'à la mer, c'est-à-dire à une profondeur de 200 pieds! Au nord elle se réfléchit dans les eaux paisibles du golfe; au sud,

dans les eaux tourmentées du détroit, le passage le plus redoutable et le plus justement redouté de la Méditerranée. Tout autour, à sa partie supérieure, règne, sous forme de cordon, une muraille peu élevée, qui a pour objet d'empêcher les gens de tomber du haut en bas, plutôt que de monter du bas en haut. Çà et là de petites meurtrières du côté du port et quelques vieux canons, que la rouille achève de ronger. Le plateau, qui était autrefois boisé et s'appelait le *Bosco*, n'a plus ni arbres ni arbustes; on n'y voit que deux poudrières et l'église de Saint-François, autour desquelles on ensemence aujourd'hui du blé.

A l'entrée, et sur la partie la plus étroite de la presqu'île, se trouve Bonifacio. Figurez-vous une rue longue, étroite, sinueuse, de laquelle se détachent quelques petits tronçons de rue, le tout chargé de maisons basses et serrées les unes contre les autres, comme il convient dans un pays battu à outrance par tous les vents; et vous aurez une première idée de cette ville. Elle n'est ni régulière ni belle; mais une foule de monuments religieux, civils et militaires, attestent son importance dans le passé; et aujourd'hui encore elle est la plus forte place de la Corse.

Le rez-de-chaussée de chaque maison est une

étable, quand il n'est pas une boutique. De ces étables sortent tous les matins quatre ou cinq cents ânes, qui dégringolent pêle-mêle la grande rampe avec leurs maîtres; et dès qu'ils sont au fond du golfe, hommes et bêtes montent les uns sur les autres, et s'en vont dans toutes les directions au bruit de la plus étourdissante fanfare. Arrivés sur leurs enclos respectifs, chacun se met à l'œuvre; la bête mange, boit, se promène, dort, fait de la musique et se roule par terre, tandis que l'autre laboure, sème ou moissonne. Le soir, elle rapporte sur son dos du bois, des fruits, des légumes et autres provisions. Puis, on l'introduit dans la cellule où elle doit passer la nuit : mais, comme elle n'a besoin ni de manger ni de dormir, attendu qu'elle a mangé et dormi toute la journée; comme d'autre part, en face d'un râtelier vide, les nuits sont longues, quand on ne peut fermer l'œil; qu'on ne peut pas toujours philosopher, et qu'il n'existe ni loi, ni règlement de police, qui défendent de braire, de miauler, d'aboyer; pour peu que l'une d'entre elles donne le signal, c'est une explosion, une traînée de notes criardes, qui se plongent d'un bout à l'autre de la ville. Souvent dès que les ânes ont fini, les coqs qui logent avec eux leur donnent la réplique; et si vous ajoutez à cela les chatouillements d'une infinité de petites négresses, qui sont

ici plus nombreuses et plus acharnées qu'en aucun lieu du monde, vous aurez l'idée d'une première nuit à Bonifacio.

Bonifacio est situé en pleine mer, soumis à une ventilation perpétuelle, à l'abri de toute exhalaison paludéenne ; et cependant, chaque fois que surviennent des épidémies, on a remarqué qu'il en est des premiers atteint, et subit cruellement leur influence, tandis que d'autres localités, bâties en pleine terre, leur échappent entièrement. N'en faudrait-il pas chercher la cause dans ce fait que, chaque maison renfermant dans son étable un foyer d'infection, cette infection permanente sert de véhicule au mal, et y prédispose les personnes qui habitent au-dessus?

II

Notions historiques.

Bonifacio remonte, paraît-il, au huitième siècle après Jésus-Christ. Les Sarrasins s'étaient, à cette époque, installés dans son golfe, et de là, ils s'élançaient pour ravager notre île, troubler le commerce de ces mers, insulter les côtes de France et d'Italie. Ce fut pour leur enlever cette station commode, que le

Comte Boniface de Toscane, neveu de Charlemagne, bâtit sur la presqu'île un petit établissement auquel il donna son nom. Cet établissement était protégé par une énorme tour, qui subsiste encore sous le nom de Torrione, et sert aujourd'hui de poudrière. Les Pisans agrandirent cet établissement ; les Génois en firent une place forte, et les Français y ont construit des casernes et une place d'armes magnifique.

Après l'avoir enlevée par ruse aux Pisans, les Génois y envoyèrent des colons de leur pays, et la comblèrent de privilèges ; aussi leur fut-elle, comme Calvi, toujours fidèle ; et ses habitants surent se préserver des sanglantes pratiques de la vendetta et du banditisme. C'est pourquoi les populations voisines les regardent comme une race étrangère, et eux-mêmes ne sont pas loin d'en faire autant.

Les Bonifaciens sont, avec les gens du Cap, les plus actifs et les plus laborieux des Corses, et bien que doux et pacifiques, ils ne manquent ni de courage, ni d'énergie. Ainsi, sur une population de 3250 âmes, ils ont en ce moment sous les drapeaux 40 officiers, et un nombre proportionnel de sous-officiers et de soldats. Beaucoup embrassent la marine et le commerce ; plusieurs vont chercher, et trouvent parfois la fortune dans les pays lointains ; mais le grand nombre est cultivateur ; on aurait peine à y

trouver quelqu'un qui vive sans rien faire. L'histoire, du reste, leur rend témoignage; en voici quelques exemples :

III

Les fromages. — L'escalier. — Le cheval.

En 1420, Alphonse V, le Magnanime, roi d'Aragon, tenait depuis longtemps bloqué par mer, Bonifacio, tandis que, avec ses milices corses, Vincentelli d'Istria, son allié, le serrait étroitement du côté de la terre : mais ne pouvant ni escalader la falaise, ni forcer la grande porte, ils s'en remettaient au temps et à la famine du soin de faire aboutir le siège. Les assiégés, de leur côté, n'étaient pas dans l'abondance, les provisions des particuliers étaient épuisées; et les magasins publics se vidaient rapidement; d'où pour eux la double nécessité de cacher cette situation à l'ennemi, et de la faire connaître aux Génois, choses également peu faciles, mais dont ils vinrent heureusement à bout.

1. Il se trouvait alors à Bonifacio, comme il s'en trouve dans tous les lieux habités, et surtout dans les ports de mer, dit-on, un certain nombre de femmes, allaitant des petits enfants. L'idée leur vint de sevrer

ou de rationner leurs nourrissons, de mettre en commun leur lait et d'en fabriquer des fromages. Ce procédé, auquel n'avait pas songé le *pasteur Aristée* de notre Virgile, — je dis *notre*, puisque Virgile était né au village d'Andes, près de *Mantoue*, et que Mantoue se trouvait dans la Gaule cisalpine, au territoire des Cénomans, — ce procédé obtint un succès complet.

Les fromages qui en résultèrent, furent, par le gouverneur, envoyés au roi Alphonse, en compagnie de quelques pains fumants, d'une corbeille de fruits, d'une cruche d'excellent vin, et d'une lettre ainsi conçue :

« Si Sa Majesté trouve bon ces fromages, ces « pains, ces fruits et ce vin, le gouverneur se fera un « plaisir de lui en envoyer de temps à autre. »

Le bon roi donna dans le piège, crut Bonifacio approvisionné pour sept ans, comme l'antique Babylone, et se dit : Un atout de moins dans mon jeu.

2. Le télégraphe et les ballons n'existant pas encore; aucun *Dédale* ne se trouvant parmi les mécaniciens du pays, pour se fabriquer des ailes avec de la cire et des plumes d'oiseaux, la surveillance étant d'ailleurs nuit et jour d'une rigueur extrême autour de la presqu'île, il était comme impossible d'en sortir, pour informer les Génois.

Toutefois, du côté du détroit, la surveillance ne se faisait que de loin, parce que, craignant d'être surpris et jetés à la côte par un brusque caprice de cette mer irritable, les vaisseaux espagnols se tenaient au large, la nuit surtout, et il paraissait inutile qu'ils fissent autrement.

Prise en écharpe, et constamment battue par le *Libeccio* ou Sud-Ouest et par les vagues qu'il pousse devant lui, la presqu'île s'est tout du long laissée ronger et entamer profondément; de sorte qu'il s'y est formé des excavations et des vides, qui font çà et là, avec le niveau des eaux tranquilles, des angles extérieurs plus ou moins aigus. Et cette érosion se produisant en haut comme en bas, ils s'ensuit que la rive gauche de la grande rue Saint-Dominique se trouve faire saillie de 7 à 8 mètres au-dessus de l'abîme; elle est comme posée sur des planches calcaires, d'épaisseur variable, et dont la résistance ne saurait être infinie.

Autrefois, il existait, par-delà ces maisons, un chemin de ronde, qui est descendu à la mer, sans qu'il en reste à peine quelques traces. Le jour de la *Sémillante*, nous avons de nos yeux vu tomber en bloc et disparaître une de ces habitations, avec son infortuné propriétaire. Çà et là sur la grève, gisent d'énormes blocs de rochers venus d'en haut, qui sem-

blent dire à ce qui est encore debout : *Hodie mihi, cras tibi!* Et quand la nuit, au bruit des vagues qui résonnent comme des coups de bélier, on sent trembler sous soi la presqu'île, la maison et son lit, il n'y a pas de faiblesse à dire : Combien de temps va résister la falaise à de pareils assauts? Et que deviendrait Bonifacio, s'il survenait le moindre tremblement de terre, l'explosion d'une poudrière ou que, durant quarante-huit heures, quelques vaisseaux de guerre envoyassent dans ses flancs des boulets de gros calibre.

Il semblait donc impossible que des émissaires se pussent échapper par le détroit; c'est cependant ce qui eut lieu. Profitant d'une nuit sombre, où la mer faisait grand bruit et forçait la flotte espagnole à se rapprocher de la Sardaigne, une troupe d'ouvriers déterminés attaque obliquement la Falaise, dont la roche est fort tendre; y taille les marches d'un escalier gigantesque, et l'achève avant le retour de l'aurore. Puis on descend par là une petite barque, qui porte au-delà des lignes de Vincentelli d'Istria les personnes chargées d'avertir les Génois, et Bonifacio ne tarde pas à être débloqué.

Quelques-uns prétendent que cet escalier fut construit, toujours dans l'espace d'une nuit, par les Espagnols, afin de surprendre la ville; mais quils furent surpris eux-mêmes; et que quelques grosses pierres,

adroitement roulées, suffirent à les précipiter.

Quel que soit son auteur, on l'appelle l'*Escalier du roi d'Aragon;* et il est assez bien conservé. Ses marches très inégales doivent être au nombre de 160 ou 180. D'en haut, sa seule vue donne le vertige; et il n'est pas prudent de le descendre autrement qu'à la façon des écrevisses. J'ai vu trois jeunes officiers tenter et accomplir heureusement cette descente. Leur pauvre chien, qui s'était obstiné à les suivre, en se mouvant tête première, tomba mort d'apoplexie, en arrivant sur la grève.

Charles-Quint revenait en 1541 de sa seconde et malheureuse expédition d'Alger, qui lui avait coûté une flotte et une armée. En traversant le détroit de Bonifacio, il fut curieux de voir de près cette ville étrange et fantastique, dont les blanches maisons miroitent dans le firmament, et semblent appartenir à un monde supérieur. Il ordonne donc à son navire de l'aller attendre à Santa-Manza, et se fait conduire sur une barque dans le port. Défense à ses gens de dire qui il est.

Après avoir pédestrement gravi la rampe dont nous avons parlé, visité les principaux édifices, admiré l'inimitable coup d'œil que l'on a de la place d'armes, il éprouve, comme un simple mortel, le besoin de quelques rafraîchissements et d'un peu de

repos. Le premier personnage de l'endroit, nommé *Catacciolo*, lui offre avec empressement l'hospitalité.

L'heure du départ venue, l'Empereur demande un cheval, pour le porter à Santa-Manza, c'est-à-dire à 8 ou 10 kilomètres, par un sentier étroit et rocailleux. Son hôte lui en offre un de la plus grande beauté, qui s'acquitte on ne peut mieux de sa glorieuse mission.

Assez vaste pour contenir les plus grandes flottes de l'Europe; de beaucoup de profondeur et d'un fond très solide; fermé, à droite et à gauche, par deux cercles de montagnes qui tendent à se raccorder, et laissent entre eux une large passe, précédée d'un rocher, où il serait facile d'établir des batteries à fleur d'eau; fermé au couchant dans toute sa largeur, par une masse calcaire de 100 mètres de hauteur, taillée à pic; et dont les ouvrages, protégeant les fortifications inférieures, battraient au loin la mer dans toutes les directions; situé en face de Civitta-Vecchia et de Rome, le golfe de Santa-Manza est fait pour jouer un grand rôle dans la mer Tyrhénienne; et l'emporte même sur la rade de Porto-Vecchio, où l'ancre ne mord pas toujours, et qui a l'inconvénient d'être entièrement ouverte aux vents de la montagne.

Avec son esprit clairvoyant, Charles-Quint ne

laisse échapper aucun des avantages de Santa-Manza, et quand son examen est fini, il complimente de nouveau Catacciolo sur l'excellence de son cheval, et se fait connaître à lui. Qu'eussiez-vous fait? Vous eussiez offert à l'Empereur la bête qui lui plaisait tant? Catacciolo trouve ce dénouement trop prosaïque, tire un pistolet de sa poche, et brûle la cervelle au pauvre animal.

— Qu'avez-vous fait, malheureux! s'écrie Charles-Quint.

— Je l'ai tué.

— Et pourquoi?

— Pour qu'il ne soit pas dit qu'un cheval, qui a eu l'honneur de porter le plus grand Prince du monde, soit jamais monté par personne.

IV

Le territoire de Bonifacio.

Ouverts de tout côté, Bonifacio et son territoire sont soumis, non à de grands changements de température, attendu que la neige et la glace y sont inconnues, mais à de violentes perturbations atmosphériques, dues, neuf fois sur dix, au Libeccio,

dont nous avons déjà parlé. Ce vent y souffle parfois avec une impétuosité qui rappelle *l'ouragan* des Antilles, le *cyclone* des Indes et le *typhon* des mers de la Chine.

Pour soustraire à ses atteintes leurs arbres fruitiers, leurs vignes et leurs céréales, les cultivateurs sont obligés de les protéger par de hautes et épaisses murailles, qu'ils construisent avec des pierres qui se trouvent en quantité sur place. Le sol en est littéralement rempli ; il semble qu'elles poussent sous la charrue et la bêche ; plus on en arrache, plus il y en a ; ce qui n'empêche pas cette terre rocailleuse de donner d'abondantes récoltes et des blés de la meilleure qualité.

L'olivier est le principal produit de la contrée. Partout où il est abrité du Libeccio, il devient aussi grand que les arbres de haute futaie, et donne une huile excellente ; partout où il est exposé à ses outrages, il reste petit, difforme, presque improductif. Fussent-ils cent de file, comme sur le plateau appelé *Campo-Romanello*, vous les voyez courbés en deux, à la naissance de leurs branches, où le vent a plus de prise. Le premier projette en avant ses rameaux ébouriffés, qui courent parallèlement au sol ; le second est couché sur le premier ; le troisième, sur le second, et ainsi de suite jusqu'à la fin, exactement

comme font les oies sauvages qui émigrent, et les écoliers qui jouent au cheval fondu.

Bien que, en dehors de Bonifacio, cette étrange et belle contrée n'ait ni bourgs, ni villages, ni hameaux proprement dits, elle n'est pas pour cela le séjour du silence et de la mort. Sans compter les bergers qui s'agitent sur ce territoire de 14,000 hectares, et les cultivateurs Bonifaciens, qui y promènent le mouvement et la vie, il est habité par de nombreux troupeaux, dont les uns rentrent le soir à la bergerie pour se faire traire, tandis que les autres passent la nuit à la belle étoile. Il n'est pas rare d'y rencontrer des bandes de bœufs qui ne se gênent pas pour vous poursuivre de leurs cornes; des chevaux qui s'y multiplient au hasard, et des ânes aux trois quarts sauvages, qui dressent la tête en la tournant de part et d'autre, vous regardent tout ébahis, et semblent toujours prêts à partir du pied gauche.

Cette stabulation en plein air a ses inconvénients et ses avantages; mais elle est sans grands dangers, attendu qu'il n'y a pas de loups en Corse, et que le dernier ours y fut tué, voilà plus de cent soixante ans. Le renard, il est vrai, s'y trouve en très grande abondance, et s'y donne des airs de despote et de lion. Les gens du pays lui prêtent toute espèce de

méfaits et de vices, et en racontent les choses les plus amusantes.

— Un jour, me disait quelqu'un, je me trouvais au milieu des bois, quand tout à coup un grand tumulte se produit autour de moi ; c'est une troupe de chèvres qui s'enfuient et s'élancent sur la pointe de tous les rochers. *Vis gregis*, *ipse caper*, un bouc superbe, à la barbe d'ébène et aux cornes puissantes, s'installe en avant sur une pierre large et plate, et attend majestueusement l'ennemi. Cet ennemi n'est autre qu'un renard de belle taille aussi, à la robe longue et tirant sur le noir, qui justement, en fin gourmet, a choisi le bouc pour son dîner ; mais, en le voyant sur ses gardes et prêt à le bien recevoir, il s'arrête tout court, fait tomber sur le rocher une pluie qui ne vient pas du ciel, y trempe le bout de sa queue ; en asperge brusquement la figure du bouc, qui ferme malgré lui les yeux ; profite du moment, lui saute à la gorge et s'y cramponne avec ses dents aiguës. En l'absence de *Mélibée* et de son chien, que j'avais trouvés plus bas, mollement endormis à l'ombre d'un chêne vert, c'en était fait du bouc et de sa barbe d'ébène, si je ne me fusse trouvé là.

Depuis que le port d'armes est prohibé en Corse, non seulement les renards y pullulent ; mais ils atta-

quent les moutons et les chèvres, les poulains et les veaux, et semblent se faire un malin plaisir de passer à deux pas de vous, comme pour dire : Je me... moque de toi ; le port d'armes est prohibé! Ils portent l'audace jusqu'à s'introduire dans les sous-préfectures, et faire butin dans les maisons les mieux habitées. A Sartène, par exemple, on les entend toute la nuit, autour des boucheries, se battre avec les chiens pour leur disputer les débris et les os. A défaut de fusils, on les attaque avec des boulettes empoisonnées ; et le nombre est très considérable de ceux qui périssent de cette mort solitaire et sans gloire.

V

La Trinité. — Saint-Julien. — La grotte de Saint-François.

Dans tout le canton, il ne se trouve que deux localités dignes d'être citées : le couvent de la Trinité et le couvent de Saint-Julien.

Situé au milieu de landes désertes, à 5 kilomètres et au couchant de Bonifacio, le couvent de la Trinité est depuis longtemps abandonné, mais passablement conservé ; et toujours il se trouve quelqu'un qui,

dégoûté du monde, y vient chercher la solitude et s'en fait le gardien. Exposé au midi, il a la mer à ses pieds ; les eaux y sont excellentes, les oliviers superbes, l'horizon sans limites ; et, deux fois par an, de joyeuses fêtes y attirent la population de Bonifacio et des pays voisins.

Derrière le couvent, se dresse, en forme d'obélisque et à grande hauteur, un rocher de granit, lisse, sans angles saillants ni rentrants, au sommet duquel une croix est plantée. On se demande comment on s'y est pris pour y monter et en descendre.

Saint-Julien est au levant, à 2 kilomètres seulement de la ville, en tête d'une petite vallée, qui aboutit au fond du port. Cette vallée n'est qu'une succession de jardins en amphithéâtre, plantés d'orangers et de palmiers, et arrosés par une multitude de sources intarissables, qui sortent d'un réservoir commun. Les murs principaux du couvent et la chapelle sont encore debout ; mais tout le reste est dans un état déplorable. On en attribue la fondation à saint François lui-même ; et l'on y rattache l'épisode que voici :

Plein de zèle pour le salut des âmes, François d'Assise ne rêvait rien moins que la conversion des musulmans ; et, dans ce but, il s'était rendu en Espagne, pour de là passer en Afrique, au besoin :

mais une grave maladie le força bientôt à retourner dans son pays. Surpris par une violente tempête, le navire qui le portait fut entraîné dans le détroit pendant la nuit, eut la chance de rencontrer le port de Bonifacio et y chercha refuge. A cette époque, les eaux montaient plus haut qu'aujourd'hui dans la vallée; la ville basse n'existait pas encore, et la ville haute était fermée. C'était en 1214.

Outre la fièvre qui le rongeait, François souffrait du mal de mer et avait besoin de repos et de soins. Comme les réparations du navire demandaient quelques jours, on lui conseilla de chercher asile chez le curé de Cartarana, qui se ferait un plaisir de le recevoir. Le village de Cartarana était à deux pas, à l'endroit même où se trouve aujourd'hui Saint-Julien. Il se traîne donc à la porte du presbytère, où tout dort profondément.

— Pan, pan, pan!

— Qui est là?

— C'est moi.

— Et je m'en doute bien que c'est vous : mais qui, vous?

— Un pauvre voyageur, épuisé par la maladie et la fatigue, qui vous demande l'hospitalité au nom de Jésus-Christ.

— Et d'où venez-vous à cette heure?

— Je viens d'Espagne.

— D'Espagne, le pays des mécréants ! Est-ce que vous ne seriez point par hasard un de ces pirates qui viennent, pendant la nuit, dévaster nos rivages ? Ah ! ah ! Tu voudrais me faire comme on a fait dernièrement à un de mes confrères du côté de Vico ? Attends, attends, mon brave ; je vais sonner le tocsin et mettre tous mes paroissiens à tes trousses.

— Je suis Italien, de la ville d'Assise.

— Où en est la preuve ? Comment vous nomme-t-on ?

— François.

— François ! Voilà d'abord, mon brave, un saint qui n'est pas dans le calendrier. Et que diable alliez-vous faire en Espagne ?

— Convertir les infidèles.

— Vous êtes prêtre alors ?

— Je n'ai pas cet honneur ; mais je suis religieux.

— De quel ordre ?

— Des Frères-Mineurs.

— Qu'est-ce que c'est que ça, des Frères-Mineurs ?... Encore un ordre inconnu dans l'Église.

— Ouvrez, l'orage vient, je suis malade. Ouvrez, au nom de Dieu ! Vous verrez à mon habit que je dis vrai.

— Et depuis quand l'habit fait-il le moine ? D'ail-

leurs, je suis pauvre comme Job et n'ai pas le moindre lit à vous offrir. Donc, pour ces raisons et plusieurs autres, je n'ouvre point ma porte; mais tournez vers la gauche; vous trouverez, à quelques pas, une grotte, à l'abri de la pluie, où l'on n'est pas trop mal. Bonne nuit.

Que le curé de Cartarana eût réellement peur ou manquât de charité, François ne voit là qu'une légère épreuve, bénit la Providence et se retire dans la grotte, où il ne se trouve, en effet, pas trop mal; car un des villageois, ayant eu à se lever la nuit, la voit entourée d'une vive lumière, avec une étoile qui stationne au-dessus, et des anges qui ne cessent d'aller et de venir. Tout le hameau est, à son tour, témoin du miracle; et on court au presbytère.

Le curé qui rêvait sans doute voleurs et mécréants, se réveille en sursaut et se frappe la poitrine, en disant :

— Qu'as-tu fait malheureux? Tu as refusé l'hospitalité à un saint!

Et, suivi de ses paroissiens, il se dirige vers la grotte; mais l'étoile, la lumière et les anges ont disparu. Se jetant alors aux pieds de François, il s'excuse de son mieux; le supplie de venir à la cure, où il aura bon lit, bonne table et les soins que réclame son état; mais, soit qu'il juge que le brave

homme a besoin d'une leçon, soit pour tout autre motif, le saint refuse ses offres, se nourrit pendant trois jours du pain que lui apportent les bergers et guérit, en retour, leurs infirmes et leurs malades.

Cette grotte existe toujours et il s'y trouve un banc de pierre, ayant la forme d'un lit. On y voit encore certaines parties rentrantes et saillantes, lesquelles, d'après la tradition, ne seraient autres que les traces du corps de François, sous lequel s'amollissait le roc. Quoi qu'il en soit, de retour en Italie, il n'oublia pas la Corse et y revint fonder plusieurs couvents, notamment celui de Saint-Julien. Il n'est pas, dans l'île tout entière, un saint plus populaire que lui. Aujourd'hui encore, si vous faites l'aumône, il n'est pas rare qu'on vous réponde :

— Saint François vous le rendra!

Et si vous frappiez de nuit à la porte d'une bergerie, vous pourriez entendre la mère criant à ses enfants :

— Ouvrez vite; ne faisons pas comme le curé de Cartarana.

Une honorable maison de Bonifacio a fait de cette grotte un tombeau de famille; et à l'heure où nous écrivons, on vient d'y déposer la dépouille mortelle d'un homme dont la vie, pour tenir en quelques lignes, n'en est pas moins intéressante.

En Corse, les impressions sont moins superficielles et moins fugitives qu'en d'autres pays. Au lieu de se manifester surtout par un crêpe funèbre et la couleur des vêtements, le deuil se manifeste par des pratiques pénibles et des actes expiatoires. Ainsi, à la mort d'un des leurs, surtout si la mort a été violente, les hommes s'arrachent la barbe; les femmes se rasent la tête, se déchirent la figure et le sein; parfois, les uns et les autres s'enferment pour des années dans leurs maisons, dont les fenêtres ne s'ouvrent plus.

Celui dont nous parlons était, en 1830, avocat, notaire, maire à Bonifacio. Légitimiste fervent, il vit avec douleur la chute de Charles X et la révolution de Juillet, se démit de ses fonctions municipales et, en signe de deuil, s'emprisonna chez lui, jurant de n'en jamais sortir jusqu'au retour du comte de Chambord, ou à son propre départ pour la grotte de Saint-François. Il a tenu parole, est resté cinquante ans enfermé dans sa maison, en l'honneur d'Henri V qui n'a jamais su ni son dévouement, ni son nom; et n'en est enfin sorti que quand la mort l'y a forcé! Il n'y a pas de crime à le nommer; il s'appelait Portafax et était, sauf erreur, d'origine espagnole.

Au point de vue de la raison, cette façon d'agir

est discutable sans doute; mais, au point de vue du sentiment, il est difficile de n'en pas être touché.

VI

Chasse au phare, au télégraphe, aux insectes.

A l'est et non loin de Bonifacio, s'élève, sur le promontoire de Montepertusato, un phare de premier ordre, à feu tournant et à éclipse; c'est le point le plus rapproché de la Sardaigne. Le jour, on le distingue à peine; mais, dès que vient la nuit, c'est comme un petit soleil, qui promène ses feux autour de l'horizon, et signale aux matelots les écueils du détroit.

Quand Ptolémée Philadelphe inventa les phares, il n'avait évidemment aucun mauvais dessein contre les oiseaux voyageurs, et cependant ils ont le droit de maudire sa mémoire. Ceux, en effet, qui se trouvent surpris dans ces parages par les ténèbres, sont intrigués, étonnés en apercevant tout à coup la lumière du phare. N'ayant pas la moindre idée de la physique expérimentale, ils s'imaginent bonnement que c'est l'aurore qui commence sur ce point, et que le jour n'y va pas tarder à paraître. En con-

séquence, ils doublent le pas et s'y précipitent; mais cette erreur leur coûte cher; car, donnant de la tête, de l'aile ou de la poitrine contre les dures parois de la lanterne, ils sont arrêtés tout court, et tombent les uns morts, les autres blessés, sur les glacis du monument.

Le gibier pris de la sorte n'est pas moins bon que celui tué par le fusil, et cette chasse est en automne aussi abondante que facile. Par malheur elle est réservée; et il n'est pas aisé de tromper la vigilance des pharisiens ou gens du phare, auxquels elle appartient de droit. C'est la chasse au phare (1).

En avant du phare et à la hauteur ordinaire, passent huit ou dix fils télégraphiques qui, partis de Bonifacio, vont à 7 ou 8 kilomètres s'immerger dans une cale profonde, pour gagner la Sardaigne par dessous le détroit. Ceux qui les ont installés n'avaient pas plus que Ptolomée l'intention de tendre des pièges aux oiseaux; s'ils l'ont fait c'est aussi sans le vouloir : mais le résultat est le même; attendu que ces fils forment une espèce de barricade ou de filet aérien, en travers justement de la route que suivent toujours les émigrants.

(1) Et comme il y a sur les côtes de la Corse cinq grands phares, sans compter plusieurs simples *feux de port*, la quantité de gibier qui périt de cette façon doit être considérable.

Les gros oiseaux, tels que l'outarde, l'oie, le canard, ont le vol trop élevé pour rencontrer ces fils. Les autres, par un temps clair, les évitent ou se glissent entre eux sans les toucher : mais, la nuit et par les jours brumeux, les plus malins s'y laissent prendre, s'estropient ou se tuent et roulent sur le sol. Levez-vous de bonne heure; cherchez avec soin entre les poteaux; grives, merles, cailles, bécasses, pluviers, vanneaux ne vous manqueront pas : mais si vous avez fait la grasse matinée, il est inutile de vous déranger; car maître Jean, qui connaît cette chasse, aura déjà fait sa ronde, et le gibier sera parti pour son terrier. Ceci est la *chasse au télégraphe*. Elle a sur la chasse au phare l'avantage d'être libre, et se trouve également à la portée de tous les âges et de tous les sexes.

Au territoire de Bonifacio, se trouve une autre sorte de gibier, dont les gens du pays font peu de cas, mais que les savants estiment et paient souvent des prix fous : ce sont les insectes. Bonifacio est la vraie terre promise des entomologistes, qui y viennent de Paris et d'ailleurs, par bandes de cinq ou six, faire la chasse aux infiniment petits. Du matin jusqu'au soir, accroupis dans les champs, au bord des chemins et de la mer, vous les voyez à l'envi écarter les herbes, soulever toutes les pierres, fouiller

le sable de leurs mains, avec une ardeur jalouse, que ne connaissent pas les chercheurs d'or et de diamants. Non seulement les insectes communs, mais les espèces les plus rares abondent dans ce sol privilégié; et parfois on y trouve des sujets totalement inconnus qui n'ont jamais été décrits par personne.

Or, découvrir un de ces derniers, c'est un succès qui vous signale immédiatement aux encouragements de l'Institut, à l'attention du monde savant et suffit à faire votre fortune scientifique. Témoin ce jeune et infortuné de la Reynie, membre correspondant de l'Académie des sciences, à l'âge de vingt-cinq ans, pour la découverte d'un insecte nouveau, par lui décrit, et auquel on avait donné son nom. En allant de Bastia à Marseille, il vient, hélas! de se jeter à la mer, dans un accès de fièvre chaude!

Un habile naturaliste a recueilli en Corse, et principalement à Bonifacio, plus de trois cents espèces d'insectes, parmi lesquelles il s'en trouve plusieurs de nouvelles. Dans ce nombre, il n'en est, dit-on, que deux de venimeux : la *malmignate* et la *fourmi solitaire*.

La malmignate est une araignée dont le corps est noir, et l'abdomen marqué de treize petites taches d'un rouge de sang. Elle est assez commune dans les champs; et l'on assure que du côté d'Ajaccio, elle

se trouve souvent dans les raisins. Le corps de celui qui en est mordu se refroidit subitement, paraît-il, et quelquefois la mort s'ensuit.

La fourmi solitaire, fort commune à Bonifacio, va toujours seule et semble très affairée ; elle a quelquefois des ailes. Son corps est parsemé de taches rouges, noires et blanches ; elle semble couverte de poils, est très dure à écraser, et porte sous le ventre un aiguillon long et aigu. Sa piqûre produit, dit-on, les mêmes effets que la morsure de la malmignate. On traite leurs blessures ou par l'application d'une terre humide, ou en plaçant le malade dans un four convenablement chauffé. Pendant quinze ans de séjour en Corse, nous n'avons ouï parler d'aucun accident de ce genre.

Les scorpions y sont en très grand nombre, la plupart noirs, quelques-uns blancs. Presque sous chaque pierre, vous en trouvez un, entouré, chose singulière! d'une famille de cloportes. Quelle sympathie rassemble des êtres aussi différents, je l'ignore : mais quoi qu'on en dise, il faut se défier du scorpion, surtout quand il est blanc.

En fait de serpents, il n'y en a que deux espèces, qui ne sont pas dangereuses.

VII

La falaise. — Grottes marines. — Goëlands et Mouettes.

La falaise de Bonifacio se prolongeant des deux côtés à plusieurs kilomètres, il s'y est formé, au niveau de la mer, un certain nombre d'excavations, de forme et de grandeur variables, que l'on nomme grottes marines. C'est sans contredit la curiosité naturelle la plus remarquable de ce pays, où tout est étrange et presque merveilleux.

A l'extérieur, leur entrée est généralement ornée de plantes vertes et fleuries, qui tantôt forment des festons et des bouquets charmants; tantôt se promènent le long des colonnades, comme autant d'arabesques et de filets capricieux; tantôt se laissent tomber en guirlandes et en rubans aux mille couleurs, qui se réfléchissent et se multiplient dans les eaux.

A l'intérieur, où l'on ne pénètre qu'en bateau, on a sur la tête une voûte rocailleuse, d'où descendent çà et là des incrustations et des stalactites, comme autant de réverbères de différents modèles. Autour de vous, les parois sont formées de roches lisses et

brillantes, ou de coquillages fossiles; sous vos pieds, des eaux bleues et limpides, où vont et viennent de gros poissons, que l'on touche presque de la main; et, si vous pouvez prendre terre, vous vous désaltérez à de minces filets argentés qui, pareils à ces pauvres petits enfants, qui passent du berceau dans la tombe, se perdent dans la mer, à deux pas de leur source.

Ce qui ajoute au charme de ces grottes, c'est que chacune d'elles est un petit monde, peuplé de toute espèce d'habitants. Sans parler des poissons et des arénicoles, il n'est pas rare que vous y aperceviez sur une roche en saillie, un plongeon, noir comme une bouteille d'encre, raide et droit comme le butor du Jardin des Plantes, ou un laquais Poméranien. On dirait qu'il dort; mais, dès qu'il vous a vu, il pique une tête, vous passe sous les pieds, et va conter à ses amis le bon tour qu'il vous a joué. Mauvais gibier, dur à tuer, dur à cuire, dur à manger, dur à digérer.

Quelquefois vous y rencontrez une vénérable famille de phoques, aussi appelés veaux ou lions marins, qui y sont venus allaiter leurs petits et prendre leurs ébats. Comme le plongeon, ils aiment peu la présence de l'homme, et se sauvent par le même chemin. On prête à ces amphibies l'intelligence et

la douceur; on les dit reconnaissants et dévoués à leur maître; mais vous ferez bien de ne pas leur mettre la main dans la bouche.

La tribu la plus nombreuse de cette population mélangée est celle des colombes. Si vous poussez un cri ou battez des deux mains, elles s'envolent de tous côtés; et si vous ne craignez pas plus qu'Hérode le massacre des innocents, il vous est aisé d'en faire des hécatombes. Du reste, leurs plus redoutables ennemis ne sont pas les chasseurs.

Soit hasard, soit calcul, les oiseaux nocturnes à la tête grosse, aux yeux grands et ronds, qui ont horreur de la lumière, et que l'on nomme hiboux, grands-ducs, chouettes, chats-huants, recherchent aussi ces sombres demeures et y font leur résidence. Si l'on ne voit pas bien ce que fait le scorpion au milieu des cloportes, on ne voit que trop ce que font ces rapaces au milieu des colombes, dont ils se nourrissent chaque jour.

En résumé, ces grottes marines sont ravissantes à voir à toute heure : mais si vous voulez faire la plus romantique promenade qu'il soit possible de rêver, c'est la nuit, à la lueur des torches, qu'il faut les visiter.

Outre ses grottes marines, la falaise est percée d'une infinité de trous, de fentes, de crevasses, qui

sont, on peut le dire sans calomnie, autant de cavernes de brigands, attendu que leurs habitants ne savent d'autre métier que la maraude et le pillage. Sous prétexte qu'ils ont les doigts unis par une membrane, on les a classés parmi les palmipèdes; tandis que, si justice leur était rendue, ils seraient rangés parmi les carnassiers les plus gloutons et les plus cruels; ce sont les goëlands et les mouettes.

Tout le monde les connaît, ces personnages, pour les avoir vus et entendus au Jardin des Plantes, où, autour d'un bassin dont les bords sont comme un charnier, ils promènent lourdement leurs grâces, cherchant querelle à tout le monde, faisant à eux seuls plus de bruit que le reste de la ménagerie. Avec leurs robes presque blanches, on les prendrait pour les plus douces et les plus innocentes des créatures. Ce serait une erreur; car leur mauvais caractère, leur gourmandise et leur férocité, leur ont valu, de la part des naturalistes, le surnom de *vautours de mer*. Quand, en effet, les autres palmipèdes, tels que le pétrel, l'albatros, l'oie, le canard, le cygne, etc., se nourrissent de poissons morts, d'insectes, de vers, de plantes aquatiques, il leur faut, à eux, des mets relevés et solides. Toute sorte de viandes fraîches ou faisandées leur est bonne; oiseaux, reptiles, poissons, quadrupèdes, détritus

quelconques, rien ne leur répugne; ils ne reculent pas même devant la chair humaine! Aperçoivent-ils de loin le cadavre d'un animal ou d'un homme, flottant sur les eaux, il faut les voir accourir de tous côtés, poussant des cris affreux, se menaçant, se battant avec une fureur sans égale, se disputant et s'arrachant les lambeaux de leur proie. Du reste, tout en travaillant pour eux-mêmes, ils sont, on doit le reconnaître, de merveilleux agents de la voirie et de la salubrité publique; pour l'ordre et pour la propreté, le détroit de Bonifacio l'emporte assurément sur la rue de Rivoli et le boulevard des Capucines; d'où il suit que le préfet de la Corse ne ferait que son devoir, en demandant pour eux une médaille ou un prix Monthyon.

Chaque matin, au petit jour, goëlands et mouettes s'éveillent tous à la fois, comme par une secousse électrique; et vous les voyez apparaître à la porte de leur logis, se laisser glisser du haut en bas, comme des ombres; faire, non moins exactement que des disciples de Mahomet, leurs ablutions matutinales, et se disperser dans le détroit, pour y chercher leur nourriture. — Le soir, le crépuscule durant très peu dans ce pays, dès que le soleil prend son vaporeux bonnet de nuit, comprenant que l'heure est venue pour les honnêtes gens de regagner

leur domicile, ils accourent de tous côtés, comme les soldats en retard, qui ont peur de manquer l'appel. Et, chose remarquable, bien que la falaise soit criblée de trous, chacun reconnaît le sien, et ne prend jamais celui d'un autre; puis, une fois rentrés, ils ramassent leurs plumes, se mettent la tête sous l'aile, et s'endorment, la conscience et l'esprit tranquilles, sans se tourmenter de l'avenir de leurs enfants, du papier vert du percepteur, de la note du marchand d'habits et des affaires politiques.

Ainsi se passent régulièrement les choses, durant presque toute l'année : mais, dès qu'arrive le mois de mai, c'est-à-dire la saison des amours et de la ponte, tout change, sinon le jour, du moins pendant la nuit. Que se passe-t-il alors dans chaque ménage et dans la république elle-même? Est-ce scènes de jalousie et querelles conjugales? Sérénades ou charivari sur toute la ligne? Plaids de justice, ou bien assemblée politique, où tout le monde parle, crie et vocifère à la fois? Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est qu'il se produit alors, tout le long de la falaise, un ouragan de voix, un tumulte, un brouhaha, un tohu-bohu, comme n'en vit jamais assemblée parlementaire; mais dont vous pourrez vous faire une idée, si vous êtes capable de vous figurer dix-huit mille trois cent quarante-six vieilles femmes, n'ayant

plus ni dents ni cheveux, qui se menacent, s'insultent, s'égratignent et s'arrachent le bonnet ! Et ce qu'il y a de singulier, c'est que, commencées à neuf heures, ces scènes harmonieuses finissent régulièrement vers minuit.

Après le plaisir d'entendre un de ces concerts, rien d'amusant comme une chasse nocturne aux goëlands. Ceux de la falaise sont inaccessibles dans leurs forts : mais il existe dans l'îlot de Lavezzi une caverne hospitalière, espèce de caravensérail oriental, où sont reçus sans payer tous ceux qui, pour une cause ou pour une autre, n'ont pas d'habitation à eux appartenant ; c'est là qu'il les faut aller chercher. Nous y sommes allés cinq, en comptant le chien de l'un de nous.

Quand vous entrez dans la caverne, une torche à la main, les dormeurs s'imaginent rêver, écarquillent de grands yeux ; et de tous les côtés, vous voyez sortir, en forme de lances, une foule de têtes stupides, emmanchées d'un long cou ; c'est le moment d'agir. Pour peu que vous soyez habile à les prendre à la gorge, vous en aurez bientôt fait provision : mais à quoi bon ; puisqu'ils ne valent que pour être empaillés ? Du reste, il faut y aller avec précaution, sous peine de recevoir sur les doigts de rudes coups de bec. Notre pauvre chien, ayant cru faire une belle

chose de se dresser après le rocher, pour en attraper un, fut lui-même attrapé par le nez, et si bien attrapé, qu'il en poussait des cris lamentables, lesquels, au lieu de le faire lâcher, attirèrent sur lui toute la bande; de sorte que, si nous ne nous fussions trouvés là, il était infailliblement passé par les armes.

VIII

La pêche. — Poissons. — Poulpe. — Corail.

Autant le sol de Bonifacio est fertile en gibier, autant ses eaux sont poissonneuses; et leurs poissons passent pour les meilleurs de la Corse entière. La preuve c'est que, bien qu'Ajaccio et Bastia soient ports de mer et possèdent des flottilles de pêcheurs, c'est de Bonifacio que ces deux villes font venir le poisson, aux jours de grand festin. Il y aurait là évidemment matière à une fructueuse industrie : mais, sans que l'on comprenne pourquoi, les gens du pays n'en veulent pas, et l'abandonnent à des pêcheurs napolitains, qui s'enrichissent de leur négligence.

Il en est un pourtant qui fait exception à la règle, et opère chaque nuit des pêches miraculeuses, que

ne désavouerait pas saint Pierre. Il pêche sans filet, sans ligne et sans engin quelconque, sans employer la chaux vive et la coque du levant, sans sortir de son lit, sans même ouvrir les yeux. Et comment s'y prend-il, dites-vous? De la façon la plus simple du monde; il récolte dans son jardin les crustacés et les poissons, comme d'autres récoltent dans le leur les petits pois et les fraises. Est-ce à dire qu'il sème en plate-bande le rouget, le merlan et le thon? en bordure, le homard, la crabe et la langouste? Non; voici son procédé.

Le jardin de cet heureux mortel est protégé au nord par la falaise, et situé le long du golfe, dont il n'est séparé que par un simple mur mitoyen. Dans ce mur se trouve une ouverture, qui met en communication les eaux du port et celles d'un réservoir, creusé dans le jardin, qui se ferme et s'ouvre à volonté, au moyen d'une vanne mobile. Le soir, notre homme lève la vanne et va se coucher, avec la certitude que le bien lui viendra en dormant.

Pendant la nuit, en effet, selon leur habitude, les gens de mer sortent de leur retraite, pour se promener le long des rochers, où ils trouvent plus aisément à se nourrir; ceux qui rencontrent l'ouverture en question, s'y engagent sans défiance, et font vingt fois le tour du réservoir, croyant aller sans

cesse en ligne droite. Le lendemain, un peu avant le jour, le maître vient, abaisse la vanne; et les infortunés reconnaissent, mais trop tard, le guet-apens où ils sont tombés.

Poulpe. — En voici un, qui n'est ni crustacé ni poisson; c'est un mollusque sans coquille, dont la tête se cache sous une espèce de capuchon ou manteau, et que l'on nomme poulpe, quelquefois pieuvre. Il est pourvu de huit bras ou tentacules six fois plus longs que son corps. Bien qu'inarticulés et flexibles, ils lui servent à tâter le terrain et les objets environnants, à se mouvoir, à saisir et enlacer sa proie, et se terminent par une petite vessie qui, se vidant d'air par la pression contre un objet résistant, y adhère aussi fortement que les hémisphères de Magdebourg adhèrent l'un à l'autre. Ce monstre est hideux à voir, mais pas trop mauvais à manger. Il atteint quelquefois des dimensions énormes. Il n'est pas d'animaux qui, une fois enlacés dans ses longs bras, puissent s'en défaire; et des hommes parfois y ont trouvé la mort.

Les pêcheurs napolitains, qui ont souvent affaire à lui, en racontent des choses étonnantes. D'après eux, sous une apparence stupide, il cache beaucoup de finesse et de ruse, aime les bons morceaux, sait très bien les choisir, et ferait un dégustateur consommé.

Il affectionne surtout la chair rose du homard et voici comment il se la procure.

Comme les autres crustacés, le homard se tient pendant le jour caché sous les pierres, dans le sable et le creux des rochers : mais aussitôt qu'arrive le crépuscule, il sort de sa retraite, s'en va clopin-clopant, se mouvant de côté, faire sa promenade accoutumée. Le poulpe, qui connaît ses habitudes, est déjà suspendu par un de ses tentacules à l'angle d'une roche, tandis que les sept autres flottent comme des algues; et, se dissimulant de son mieux, il attend et observe... Pour mieux distinguer les objets, toujours au dire des pêcheurs, il arrondit un autre de ses bras et se le place sur l'œil, comme font de leur lorgnon vos dandys; puis, quand le homard est à portée, il le harponne et le dévore.

Un autre morceau dont le poulpe est également très friand, c'est l'huître de l'*avicule* ou *aronde*. L'avicule est un coquillage bivalve, nacré à l'intérieur, qui renferme parfois des perles; et dont les deux écailles, larges et allongées, s'enfoncent verticalement dans le sable, au moyen d'une pointe commune. Elle est habitée par un mollusque, ayant du rapport avec l'huître ordinaire.

Par les temps sombres, les écailles se tiennent fermées; mais, dans les beaux jours, elles s'ouvrent

et l'huître s'épanouit au soleil. Sitôt que le poulpe s'en aperçoit, il descend de son observatoire, se traîne en rampant comme un cul-de-jatte qu'il est, saisit un caillou, le jette dans l'avicule ouverte, se précipite sur sa proie; et, les écailles ne pouvant se refermer, il la gobe à son aise. Quelquefois il arrive que le caillou lancé est trop petit; et, dans ce cas, les écailles se refermant, c'est lui qui se trouve saisi par la tête, et y meurt comme un renard pris au piège. — Par bonheur, il ne connaît pas toute sa force; car s'il savait faire bon usage de ses appareils pneumoniques, aucune écaille ne lui résisterait, et bientôt il n'y aurait plus d'huîtres que pour lui.

Hostile à tout le monde, le poulpe n'a pas que des amis sous les eaux. La murène compte surtout parmi ceux qui lui font la plus rude guerre. L'aperçoit-elle suspendu en embuscade, elle cherche à l'attirer dans les grandes eaux où, n'ayant plus de point d'appui, il cesse d'être redoutable. Dans ce but, elle se livre devant lui à toutes sortes d'évolutions, pour aiguiser sa convoitise et lui faire, comme on dit, venir l'eau à la bouche; puis, le moment venu, elle lui passe sous le nez avec la rapidité d'une flèche. L'autre naturellement lui lance son grappin, la manque, se remet à l'affût, et recommence son mouvement, chaque fois qu'elle recommence sa manœuvre :

mais comme il est irritable et peu ingambe, la colère et la fatigue ne tardent pas à l'envahir. La murène alors se laisse aller entre deux eaux, comme si elle n'en pouvait plus elle-même, et s'arrête à distance assez petite pour lui donner la tentation de quitter son poste afin de la saisir. S'il y succombe, ce qui arrive d'ordinaire, elle se retourne brusquement et, de ses dents terribles, le découpe en menus morceaux; mais il faut qu'elle agisse vite; car si on lui donne le temps de vider certaine poche, contenant un liquide noir, l'eau devient autour de lui comme de l'encre, et il en profite pour s'échapper, chercher un point d'appui et reprendre ses avantages.

On entend quelquefois des âmes sensibles s'apitoyer sur le sort des espèces animales, gémir de ce qu'elles se détruisent mutuellement, et en faire presque un crime à la Providence : mais cette loi n'est pas moins sage que les autres lois de la nature.

Certains poissons, pour ne pas sortir de notre sujet, font leurs œufs par centaines de mille; la morue, par exemple, en produit de huit à neuf millions par an! Admettons que, d'un pôle à l'autre, il n'existe, en ce moment, qu'un milliard de morues, chiffre évidemment inférieur à la vérité, puisque le seul banc de Terre-Neuve a plus de 400 kilomètres de long ; combien seront-elles au bout d'un siècle?

Et, en admettant que les autres espèces se multiplient en même temps que les morues, combien de temps faudra-t-il pour que, le bassin des mers étant encombré, les eaux débordent de toutes parts et produisent un nouveau déluge?

Corail. — Il existe au fond des mers de petits *zoophytes* ou *animaux-plantes*, enveloppés d'une substance solide, cornée ou calcaire, qui vivent le plus souvent réunis, attachés ensemble, et forment des espèces de ruches, appelées *polypiers*. Leurs habitants, nommés *polypes*, sont sédentaires, ne quittent jamais leurs cellules, y ajoutent sans cesse, et finissent par former d'immenses dépôts calcaires, lesquels des profondeurs de l'Océan s'élèvent au-dessus de sa surface, donnent naissance à des écueils, des récifs et des îles nouvelles. Certains archipels de l'Océanie n'ont pas d'autre origine.

Le plus remarquable des polypes est celui qui construit et habite une sorte d'arbrisseau pierreux, dépouillé de feuilles, qui tient aux rochers par un épatement de sa base, et porte le nom de *corail*. Le corail est la plus belle production connue de la mer; la mythologie le faisait naître du sang de la tête de *Méduse*, et les anciens croyaient que, flexible et tendre sous les eaux comme un arbuste ordinaire, il ne se changeait en pierre que par l'action de l'air

atmosphérique. On s'en est de tout temps servi pour les objets de parure. Les Gaulois, nos pères, en décoraient leurs boucliers et leurs casques; aujourd'hui, on en fait des diadèmes, des colliers, des bracelets, etc. Sa valeur est à peu près celle de l'or; mais il est très peu de pierres précieuses qui, malgré leur prix beaucoup plus élevé, ornent aussi bien la beauté. Les femmes de l'Orient surtout en font grand cas et grand usage.

Le corail se trouve principalement dans la mer Rouge et la Méditerranée. Les côtes australes de la Corse surtout en produisent abondamment de la plus belle qualité. Quand se maria la reine actuelle de Portugal, c'est d'une parure en corail de Bonifacio, que lui fit, dit-on, présent le pape Pie IX, son parrain.

Il y aurait encore là pour le pays une précieuse source de richesses : mais les Bonifaciens se désintéressent de la pêche au corail, comme de la pêche au poisson, et en laissent gracieusement le profit à une compagnie napolitaine. Depuis trois quarts de siècle, cette compagnie envoie chaque année à Bonifacio une flottille de 60 à 70 bateaux corailleurs, montés de dix hommes et d'un mousse. Peu élégants, ces bateaux sont pontés, très solides et résistent fort bien au gros temps. Ils arrivent pourvus, non seulement de ce qui est nécessaire à la pêche, mais aussi

de leurs vivres pour toute la saison; de sorte que, sauf quelques petits paquets de ficelle, ils n'achètent rien dans le pays, et tout est bénéfice pour eux.

Pendant six mois que dure la campagne, les corailleurs se tiennent à la mer; mais ils viennent, à tour de rôle, rendre visite à Bonifacio, les jours de dimanche et de fête. En les voyant arriver, tout le monde, petits et grands, se précipite sur le port, comme s'il s'agissait d'une jonque chinoise ou d'une pirogue océanienne. Le fait est que, à force de vivre au milieu des bourrasques, l'œil plongé dans les flots mouvants; à force d'aller du soleil à l'abîme et de l'abîme au soleil, ils contractent une physionomie et des formes qui n'ont plus rien d'humain. Quand vous les voyez apparaître sur le pont, demi-nus avec leur visage farouche et bronzé, leur poitrine, leurs bras et leurs jambes velus, on les prendrait pour des *gorilles* du *Gabon*, plutôt que pour des enfants de la belle *Parthénope;* et le premier mouvement est de se dire : — Dieu me garde de les rencontrer dans un bois!

On évalue à 10,000 francs la valeur du corail récolté par chaque bateau, ce qui donne une somme de 6 à 700,000 francs, qui s'en va chaque année, sans la moindre compensation, de Bonifacio à Naples, c'est-à-dire plus de 50 millions en soixante-

quinze ans ; sans compter ce que le commandant de la flottille soustrait à la douane, et ce que les matelots dérobent au commandant ! — Voici, à propos de cette pêche, un épisode datant d'hier.

Vers 1841, le mousse d'un bateau corailleur aperçoit sous le couvent de la Trinité, où l'on ne pêche jamais, un arbre de corail d'une beauté extraordinaire ; nul autre que lui ne l'a vu, et il ne le montre à personne. Comment faire pour se l'approprier ? Se confier à n'importe qui est peu sûr. Il faut gagner de quoi s'acheter un bateau pour son propre compte. Or, un bateau, muni de tous ses agrès, coûte 6,000 francs !... Il fait un vœu à saint François, pour que dans l'intervalle personne ne déniche son trésor.

De retour à Naples, il donne sa démission de mousse, s'établit commissionnaire sur le port et ne tarde pas à se marier. Par bonheur, il a rencontré une femme honnête et laborieuse, qui apprécie son dessein ; et les voilà tous deux, travaillant du matin au soir pour le réaliser. Six mille francs à économiser par la hotte et l'aiguille, que de maigres repas à faire !

Chaque soir, en versant dans leur trésor le produit de la journée, ils recommencent leurs calculs, s'encouragent pour le lendemain, vont visiter en songe les parages de la Trinité, et s'éveillent parfois, en

criant : Au voleur! Mais où leurs transes deviennent mortelles, c'est au départ et au retour de la flottille; la fièvre ne les quitte que lorsqu'ils ont la certitude que le bienheureux polypier ne fait pas partie du butin.

Ce supplice dura dix-neuf ans; mais enfin il eut un terme; et voilà le bateau acheté, payé comptant, prêt à partir; il n'y manque que l'équipage. Heureusement, la femme y a pourvu; car tout en se livrant à ses travaux, elle a trouvé le temps d'élever une demi-douzaine d'enfants, dont plusieurs sont grands comme père et mère.

Donc, en 1860, ils s'embarquent, nouveaux Argonautes, pour la conquête de la Toison d'or; et arrivent quinze jours avant les bateaux de la compagnie; le temps de se mettre en règle avec le capitaine du port et la douane, et les voilà partis pour la Trinité.

— En approchant, disait cet homme au capitaine des douanes et à moi, de l'endroit qui, depuis tant d'années, était l'objet de mes pensées, de mes rêves et de mes travaux, je n'osais ni avancer ni reculer. Y est-il encore? N'y est-il plus? Un brouillard était sur mes yeux; mes genoux fléchissaient; mon cœur menaçait de se rompre; trente mille forgerons battaient l'enclume dans ma tête... Enfin je me décide, j'arrive, je regarde... O Madona! il est toujours à

sa place et plus beau que jamais ! Quelques heures plus tard, il se trouvait dans ma barque.

Le fait est que cet arbre était magnifique ; le gouvernement napolitain l'a, dit-on, payé 100,000 francs. Et voilà comment, avec de la patience et du courage, on peut mener à bien l'œuvre la plus difficile !

CHAPITRE IV

I

Le détroit et les îles.

Quand on se trouve en barque au milieu du détroit, on le dirait fermé du côté du Levant par une longue muraille, allant de la Corse à la Sardaigne, et couvrant la mer Tyrrhénienne : mais, à mesure que l'on approche, on découvre dans cette prétendue muraille de nombreuses solutions de continuité ; et elle se réduit à une enfilade d'îles, d'îlots, de pyramides, de rochers et d'écueils, restes évidents d'un isthme, qui unissait autrefois les deux grandes îles, et dont les parties molles ont été enlevées par les eaux. Ce sont justement ces obstacles qui ont fait aux Bouches de Bonifacio un si triste renom. Il est impossible, si on n'en a pas été témoin, de se faire une idée de

la violence, avec laquelle s'y précipitent à certains jours les vents et les flots.

De ces îles et îlots, plusieurs appartiennent à la Corse, comme Lavezzi, Cavallo, San-Baïnzo; les autres sont à la Sardaigne. Les Romains, paraît-il, faisaient le plus grand cas du granit de leurs carrières, et en tiraient ces obélisques et ces colonnes, dont ils ornaient les temples des dieux, les palais des empereurs et les places du peuple. Après les avoir dégrossis, les ouvriers les embarquaient sur des chalands ou des radeaux, les conduisaient en haute mer, et les abandonnaient à la garde de Neptune. Sur quelque point du littoral méditerranéen qu'ils fussent poussés par les flots, les habitants étaient tenus de les conduire à leurs propres frais jusqu'à Rome. En certains endroits, à San-Baïnzo notamment, on voit encore des vestiges de ces antiques exploitations; des blocs déjà ébauchés, des colonnes couchées et portant la trace évidente du fer, des restes de charbon, ayant servi à chauffer ces forges primitives...

Pour aller du détroit dans la mer Tyrrhénienne, il n'existe que trois passes suffisantes : La première, entre Cavallo et la Corse, pour les navires de cinq à six cents tonneaux; — la deuxième, entre Lavezzi et Spargi, plus profonde et plus large; mais dange-

reuse, à cause surtout d'un énorme rocher, qui se détache de Lavezzi, pour courir vers le Sud. Par les temps calmes, ce rocher s'élève de dix mètres au-dessus de la mer; par les mauvais temps, il disparaît entièrement sous les eaux. — La troisième, plus longue, mais plus sûre, se trouve entre Spargi et la Sardaigne.

En temps ordinaire, le détroit ressemble à un fleuve large et paisible, qui s'en va d'une mer dans l'autre, sans faire entendre autre chose qu'un léger clapotement, le long des falaises abruptes de la Corse et de la plage basse et unie de sa voisine : mais si le Libeccio vient à entrer en scène, soit en hiver, soit en été, il en résulte des perturbations épouvantables, dont nous allons placer ici deux exemples, que nous avons vus de nos propres yeux.

Tempête d'hiver. La Sémillante. Le naufrage de la *Sémillante* est un des plus horribles sinistres, que mentionnent les annales de la marine; la France, l'Europe et tout l'univers civilisé s'en émurent. Voici sur ce triste événement quelques détails, dont plusieurs peu connus et qui méritent confiance.

Frégate à voiles de premier rang, *la Sémillante* était sous les ordres du capitaine Jugan, de Rochefort, qui ayant longtemps commandé le vapeur stationnaire de la Corse, n'ignorait aucun des dangers

de ces parages. En février 1856, elle reçoit ordre d'appareiller pour Sébastopol, avec quatre ou cinq cents volontaires, destinés au 85e qui avait beaucoup souffert; de sorte que, en y comprenant son équipage, elle portait un millier d'hommes environ. Le départ était fixé à la soirée du 25. Toute la journée, le ciel avait été mauvais, la mer inquiète; et le Nord-Ouest, qui ne cessait de souffler avec une violence croissante, présageait une nuit orageuse. Avec sa connaissance de la route qu'il avait à suivre, le capitaine crut faire acte de sagesse, en demandant que le départ, ordonné pour l'entrée de la nuit, fût renvoyé au point du jour suivant. Le préfet maritime prit télégraphiquement les ordres du ministre; et le ministre répondit comme Pilate : — *Ce qui est écrit, est écrit; partez!*

Beaucoup de gens se moquent des pressentiments; ils ont tort. Les pressentiments ne sont pas toujours des imaginations vaines; et plus d'un a eu à se repentir de n'en pas avoir tenu compte. Du reste, le capitaine n'était pas seul à mal augurer de ce départ; l'aumônier, nommé *Carrière*, n'en pensait pas mieux; et sept militaires, sans s'être concertés, se rencontraient dans une église de Toulon, demandant la confession, une messe des morts et la communion en forme de viatique, parce qu'ils avaient, disaient-

ils, le pressentiment qu'ils périraient en mer.

Donc, ce qui était écrit, étant écrit, le temps étant d'ailleurs calme dans les salons du ministre de la marine, *la Sémillante* obéit, met à la voile à six heures du soir, et disparaît dans une brume épaisse. Que se passa-t-il durant cette nuit affreuse? Quels assauts eut à subir la frégate? A quelles poignantes émotions furent en proie les passagers? Quels trésors de courage et d'énergie eurent à dépenser le capitaine et l'équipage? Dieu seul le sait.

Le jour suivant fut sans aurore, la nuit se prolongeant sous forme d'un brouillard ténébreux. Pour éviter les Bouches de Bonifacio, le capitaine voulait doubler la pointe de la Sardaigne méridionale; mais, arrivé à la hauteur de l'île d'Asinara, il se trouve en présence du Libeccio, qui lui barre le chemin, et le jette dans le détroit, où la mer d'Espagne semble vouloir s'engouffrer tout entière.

Comprenant, au mouvement qui les emporte, où ils sont, où ils vont, et quel sort les attend, il cherche à reconnaître le petit golfe de Roccapina et à s'y introduire : mais il donne sur les écueils qui le précèdent; et y perd son gouvernail, que l'on y retrouva plus tard engagé. Ne pouvant plus dès lors ni se diriger, ni résister, le navire est porté vers les côtes de Sardaigne, et fait incessamment tonner la voix de

son canon d'alarme. On l'entend à Porto-Torrès et à Castel-Sardo ; à ces lugubres accents, tous les cœurs se resserrent, et les marins courent à leurs barques. Le vaisseau en péril est si près, qu'à travers le brouillard, ils peuvent distinguer la lumière des canons et entendre les cris de désespoir : mais à la vue de l'état de la mer, ils ont bientôt compris que leur intervention ne peut qu'augmenter le nombre des victimes, sans le moindre profit pour ceux qui les implorent. Du reste, eussent-ils pu les secourir, qu'ils n'en auraient pas eu le temps ; car, ramenée en plein détroit par un autre coup de vent, la frégate était aussitôt partie avec une effroyable vitesse pour son horrible destinée.

Cependant Bonifacio est en proie à de mortelles alarmes. Prise en écharpe et battue avec fureur, sa presqu'île tremble sur ses bases, les vagues montent à 200 pieds de haut insulter ses maisons ; et franchissent vers Saint-Roch la falaise, pour retomber en avalanches sur la ville basse qu'elles inondent. Déjà une des maisons de la haute ville a été détachée et engloutie, et les riverains du détroit, réfugiés dans les églises, invoquent celui qui commande aux éléments, soulève et apaise à son gré les flots.

En ce moment, retentissent de sourdes détonations, qui provoquent un frisson universel, et sont

comme le glas funèbre d'un navire près de périr. Que faire? sortir du port est impossible... Tout ce que peuvent quelques hommes déterminés, c'est de gagner le bord de la falaise, pour voir ce qui se passe dans le détroit : mais, telle est l'impétuosité du vent que, pour n'être pas emportés à la mer, ils sont forcés de ramper sur le ventre, chacun retenant par les pieds celui qui le précède. Bien qu'il fût onze heures du matin, l'obscurité était telle que leurs yeux ne la purent percer; et déjà la frégate était loin.

Quelques instants plus tard, elle donnait contre le roc de Lavezzi et se coupait littéralement en deux; l'arrière sautait par dessus, et retombait sur des roches inférieures, dans un golfe ou 300 cadavres furent retrouvés. L'avant, chose singulière, continua de flotter, marquant sa route par les canons qu'il laissait échapper; et se perdit au fond du même golfe, où furent recueillis près de 400 cadavres. Le choc avait été si fort, qu'un des mâts ayant rencontré dans le roc une fissure, s'y engagea tout entier, sans qu'il fût possible de l'en retirer. Trois bergers, qui se tenaient à peu de distance blottis dans leurs cabanes, crurent à un tremblement de terre, et n'osèrent sortir. Plusieurs mois après, ce lieu maudit ressemblait encore à un chantier de démolition.

D'un millier d'hommes jeunes, vigoureux, sachant nager, pas un ne put échapper à la mort ; tous périrent sans en excepter un seul. Un d'eux cependant avait été bien près de se sauver. Soit qu'il se fût spontanément jeté à l'eau, soit qu'il eût été enlevé par la lame, il était parvenu à gagner la côte orientale de l'île, et s'était accroché des deux mains à l'arête saillante d'un rocher : mais une seconde vague, succèdant à celle qui l'avait soulevé, lui poussa violemment la tête contre ce roc et le tua. Ce fut le premier cadavre que l'on découvrit ; il était à trois mètres au-dessus de l'eau tranquille ; ses doigts crispés n'avaient pas lâché prise ; et une troupe de goëlands, suspendus après lui, se disputaient à grands cris le reste de ses chairs.

Pour opérer le sauvetage, on dut attendre les pêcheurs napolitains, plongeurs habiles, qui restent impunément quatre et cinq minutes sous l'eau ! Le petit golfe de Lavezzi présentait alors un spectacle affreux. Huit ou neuf cents cadavres étaient là, entassés, dispersés, pris dans les rochers et le sable, émergeant en partie, flottant tout entiers à la surface ; et, la décomposition s'opérant depuis trois mois, sous les feux d'un soleil ardent, il en sortait des émanations meurtrières, comme jamais n'en produisirent les marais du Nil, du Gange et du Missis-

sipi, ces foyers naturels de la peste, du choléra et de la fièvre jaune.

Les bergers s'étaient enfuis avec leurs troupeaux; et, à leur place étaient venus s'y installer des myriades d'oiseaux de proie et de rats énormes qui, sans respect pour la dignité humaine, dévoraient à l'envi les restes de ces braves gens. D'où venaient ces rats? De la frégate probablement.

Les géographes racontent que, dans les déserts de l'Afrique, lorsque, après avoir plusieurs semaines couru pour trouver de l'eau, les voyageurs découvrent enfin une oasis, et s'élancent pour boire et remplir leurs outres, il n'est pas rare qu'ils se rencontrent en présence d'une bande de bêtes féroces, placées en cercle autour de la source, et la gardant d'un soin jaloux. Avant de pouvoir approcher, il faut qu'ils délogent ces redoutables factionnaires, ce qui ne se fait pas toujours sans peine et sans danger. — Pour approcher des cadavres de *la Sémillante*, on dut agir de même. Quelques coups de fusils suffirent à écarter les oiseaux; mais les rats se jetèrent avec fureur sur ceux qui venaient troubler leur festin, et firent à plusieurs des morsures cruelles; si bien qu'on dut, pour en venir à bout, faire venir de Corse une troupe de chiens. Les chiens Corses, dont il serait difficile de déterminer la race, cumulent le

triple avantage d'être chiens de berger, de course et d'arrêt; et de plus ils sont aussi forts qu'intrépides. Aussi abordèrent-ils bravement l'armée des rongeurs : mais, malgré toute leur bravoure, ils furent vaincus et périrent jusqu'au dernier. On ne parvint à déblayer le golfe, qu'en allumant tout autour de grands feux, comme on fait pour écarter le tigre et la panthère.

Tous les cadavres étaient nus, excepté ceux du capitaine et de l'aumônier. On suppose qu'ordre avait été donné à tous de déposer leurs vêtements, dans la pensée qu'il leur serait plus facile de gagner les îlots et les rochers voisins. Le capitaine était en grand costume; l'aumônier tenait à la main droite un crucifix; ce qui permet d'espérer que, pour adoucir à ses compagnons l'horreur d'une si triste mort, il trouva dans sa charité apostolique quelque chose de plus consolant qu'une formule algébrique.

Deux cimetières furent construits au fond du golfe, et entourés d'un mur d'un mètre de hauteur. Chaque cadavre y eut sa fosse particulière, surmontée d'une petite croix, faite du bois de la frégate; et à chaque porte on planta deux croix gigantesques, fabriquées avec les mâts. On y a aussi érigé deux chapelles, ornées à l'intérieur d'inscriptions tirées de l'Écriture sainte. On y voit les tombeaux du capitaine et de l'aumônier, construits par les soins de leurs familles. Sur

le fatal rocher, la Marine a élevé une pyramide quadrangulaire, qui porte à son sommet une bombe énorme, surmontée d'une croix. Sur les quatre faces, des inscriptions rappellent les principales circonstances de cet affreux événement.

Les sépultures terminées, les plongeurs repêchèrent les obusiers et les canons dont pas un ne manqua à l'appel. Quant aux trésors de la frégate et de la troupe de ligne, aux objets précieux, bijoux, montres, argent des particuliers, on ne trouva rien, absolument rien. On a fait à ce propos nombre d'hypothèses, dont il est complètement inutile de s'occuper ici.

Le détroit n'eut pas seul à souffrir de la tempête; la Corse entière s'en ressentit. Bien qu'abrité par une montagne de 970 mètres de hauteur, Bastia eut des toits de maisons emportés; et les carreaux de vitres s'y couvrirent d'un millimètre de sel marin. Sur les sommets les plus élevés, les herbes et les feuilles des arbres étaient salées, comme si elles eussent passé six mois dans la saumure; aux environs de Bonifacio, la campagne resta longtemps couverte d'une couche de sel; ses arbres toujours verts perdirent leurs feuilles, et ne produisirent de deux ans aucuns fruits.

Et voyez comme sont bizarres les destinées hu-

maines ! Le matin même du départ, un lieutenant du détachement de ligne rencontre dans la rue un de ses camarades, qu'il n'a pas vu depuis Saint-Cyr.

— Comment, dit celui-ci, tu pars ce soir?

— A six heures, par *la Sémillante*.

— Et nous ne pourrons passer vingt-quatre heures ensemble? Viens avec moi ; je connais le préfet maritime ; il t'accordera un sursis ; et, en partant par le prochain vapeur, tu arriveras encore avant ta frégate à voiles.

Ils vont, et le sursis est accordé. En voilà un qui devait réglementairement périr, et qu'une circonstance imprévue sauve de la mort !

La veille de l'événement, un employé de la mairie de Bastia reçoit de son fils la lettre suivante : « Ton ami, le capitaine Jugan, qui commande *la Sémillante*, part demain pour la Crimée. Deux fois déjà, j'ai demandé à quitter mon navire pour le sien ; le préfet est resté sourd ; mais je vais tenter une dernière démarche ; peut-être serai-je plus heureux. »

Et le lendemain arrive la catastrophe ! Impossible de voir anxiété pareille à celle de ce malheureux père. Il interroge le télégraphe ; et le télégraphe répond : *Parti par la Sémillante !* En voilà un autre qui ne devait pas périr, et qui s'obstine à chercher la mort et la trouve !

Un mois avant, un vapeur s'était aussi brisé sur le roc de Lavezzi, et dix-sept artilleurs, sauvés du naufrage, avaient été ramenés à Toulon. Embarqués de nouveau sur *la Sémillante*, ils reviennent, par une déplorable fatalité, périr juste à l'endroit où ils avaient une première fois échappé à la mort!

Enfin, nous avons en ce moment pour voisin un ancien sergent au 90e, nommé Blanquet, qui était passager sur *la Sémillante*. Il se dit :

A quoi me servira l'argent que j'ai dans la poche, si je suis mangé par les requins ou tué par les Russes? Ne serait-il pas sage d'en boire quelque peu avant de partir?

Et, en vertu de ce raisonnement, le voilà courant les buvettes et les cafés, cassant des verres et des bouteilles, donnant et recevant des coups, cherchant querelle à la police, et se faisant mettre en prison. Bref, la frégate partit dans l'intervalle, et cette escapade le sauva!

Ainsi finit *la Sémillante*. On ne saurait sans doute attribuer directement son désastre à personne : mais il serait curieux de savoir ce que, à la terrible nouvelle, éprouva celui qui avait répondu : *Ce qui est écrit est écrit, Partez!* Dans tous les cas, nous nous demandons comment il se fait qu'après tant et de si grands malheurs, causés par le rocher de Lavezzi

et ses voisins, *il ne se soit pas trouvé un ministre, pour les faire sauter par la dynamite, et en débarrasser le détroit*. Voilà ce que sont ou peuvent être les tempêtes d'hiver à Bonifacio; voici maintenant, puisque nous y sommes, un orage d'été.

Orage d'été. — On dit en Corse, qu'après Rome et Jérusalem, il n'est pas de pays où les cérémonies religieuses se fassent mieux qu'à Bonifacio : aussi y vient-on des contrées voisines et même de la Sardaigne, surtout aux fêtes de Pâques. Le fait est que leurs processions nocturnes aux flambeaux, avec leurs confréries sans nombre, portant à bras la châsse des saints, au milieu de l'ordre le plus parfait, produisent un effet qui tient de la féerie; et, quand vous assistez à une messe, chantée à plusieurs voix par la population entière, c'est à se demander si l'on est en présence de la maîtrise de Saint-Eustache et des chœurs de l'Opéra. Dans ce pays-là, tout le monde naît musicien; tout le monde a la voix et l'oreille justes. Quand on y chante à l'église un morceau qui prête à l'harmonie, chacun trouve moyen d'y prendre place et de faire sa partie; et jamais vous n'entendez détonner une note, ou s'égarer un son qui a perdu sa voie. Ils ont surtout un *Tantum ergo*, dont ils sont justement fiers, et qui fait l'admiration de tous les étrangers.

C'était donc le 15 août 1861, jour de fête religieuse et politique, à Bonifacio comme à Paris. La matinée avait été splendide; mais le temps était lourd et chaud, comme il arrive d'ordinaire en l'absence du vent. Tout à coup, entre deux et trois heures, la mer se met à frémir; le Libeccio s'éveille; des lambeaux de nuages flottent à l'aventure, des masses grisâtres se montrent au couchant, s'amoncellent et s'étendent; l'éclair en sort, et de sourds roulements l'accompagnent; l'orage est là, qui vient prendre part à la fête.

En un clin d'œil, tout est bouleversé; les vents, les eaux et le tonnerre font un tumulte à donner le frisson, n'importe en quel pays; mais surtout dans une ville, qui chancelle à cheval sur sa maigre presqu'île, avec une chute de 200 pieds, tant à droite qu'à gauche. Les échafaudages et les préparatifs pour la fête du soir sont renversés et mis en pièces. L'électricité s'échappe du sol en telle abondance, que la pointe des paratonnerres ne suffisant pas à lui donner passage, elle sort par leur pied et s'étend en gerbes de flammes; chacun tremble qu'elle ne mette le feu aux poudres et ne fasse sauter la falaise et la ville.

Des trois poudrières, la plus redoutable est le Torrione, qui se trouve dans Bonifacio, tandis que

les deux autres sont à l'extrémité opposée de la presqu'île : mais tout à coup, le fluide agissant vers la droite, il se produit, entre la tour et l'école des Frères, un coup de foudre horizontale, à travers une place de 50 à 60 mètres de large. Le petit globe de feu qui en résulte s'enfuit par un étroit couloir, enfile la rue Saint-Dominique, culbute sans leur faire grand mal une douzaine d'enfants, projette au loin deux hommes, qui sortent d'un café, s'élève, brise l'encadrement en bois d'une porte ouvrant sur une terrasse; fait le tour de la chambre, en laissant sur le mur une large raie noire ineffaçable, écorne un petit meuble, représentant l'étable de Bethléem; pulvérise une grande glace, dont il respecte l'encadrement, coupe en deux, comme avec un rasoir, les canons d'un fusil déposé dans un coin, pénètre dans la pièce voisine, ouvre avec un bruit affreux trois immenses placards, allant du parquet au plafond; prend sur la cheminée, dans une boîte en carton, une grande chaîne en or, ouvre un vieux secrétaire à plan incliné, dépose la chaîne dans le tiroir du milieu, s'en va par un petit trou, pratiqué dans la planche supérieure, gagne l'angle des deux murs, descend à l'étage inférieur, paralyse pour huit jours un brave employé en retraite qui, se croyant en combustion, se fait verser sur le corps de grands seaux pleins

d'eau ; et, après ce dernier exploit, disparaît et s'en va, sans qu'on sache par où il a passé.

Cependant, loin de s'arrêter, l'orage redouble ses fureurs ; et la population se presse dans l'église, quand un homme fend la foule, s'avance vers l'autel et annonce au prêtre qu'une gondole bonifacienne, venant d'Ajaccio, est en péril sous la falaise et appelle au secours.

Il existe, dans ce pays de foi ardente, un usage touchant et sublime. Dès qu'un navire en détresse est signalé dans le détroit, la population se divise en deux groupes. Les hommes jeunes s'élancent dans leurs barques, si la sortie du port est possible ; si elle ne l'est pas, ils se font attacher sous les bras, descendent près de Saint-Roch, nagent ou se glissent sous la falaise, jettent aux naufragés des cordages et des amarres, et parviennent quelquefois jusqu'à eux. Le clergé, les enfants, les vieillards et les femmes, précédés du Saint-Sacrement, vont en procession sur un point de la presqu'île, d'où on peut apercevoir le navire ; leurs chants arrivent jusqu'à lui ; la vue des bannières et de la pompe sacrée leur apprend que le *Sauveur du monde* vient à leur aide ; et souvent il n'en faut pas davantage, pour ranimer en eux la foi et l'espérance, pour leur rendre le courage et l'énergie.

Nous l'avons vu, le 15 août 1861, cet admirable spectacle, et il serait à souhaiter que beaucoup d'autres l'eussent vu comme nous. Les barques ne purent sortir du port; mais, au moyen de cordages, la gondole fut mise à l'abri, et les passagers sauvés.

En voilà une série de vives émotions et de spectacles grandioses, mais ce n'est pas tout; le bouquet final reste encore, bouquet comme n'en composeront jamais tous les artificiers de l'univers, et que la nature elle-même ne reproduira probablement pas une seconde fois.

Vers six heures, l'orage étant encore dans toute sa force; voilà que cessent les éclairs et les crépitations de la foudre; les paratonnerres s'éteignent; mais on entend toujours des roulements sourds et étouffés. C'est une énorme trombe, qui se forme en face de la Trinité, à quelques pas de nous, et accapare toute l'électricité. Sa base est naturellement dans la nue; et sa pointe, descendant vers la mer, en soulève les eaux à certaine hauteur. Ses mugissements sont effroyables; des serpents de feu sortent de ses flancs et y rentrent à chaque instant. Au lieu de courir, elle se tient presque immobile, piétinant sur place, en proie à une agitation extrême, comme si elle se préparait au combat.

Nous la contemplions tous avec terreur, quand

soudain nos regards sont attirés vers les hauteurs de Cagna, qui se trouvent à 5 ou 6 lieues, au nord de Bonifacio. Une seconde trombe s'y est formée, beaucoup plus grande que la première ; elle ne mugit pas, elle rugit ; l'incendie l'enveloppe, on dirait que le ciel se déchire autour d'elle ; elle va, vient et se balance, comme pour prendre son élan... Bientôt en effet, on la voit qui se détache, se précipite avec une rapidité foudroyante, laissant derrière elle une large traînée de feu, renversant, tordant, brisant, arrachant tout sur son passage. Où va-t-elle ? Malheur à Bonifacio, si elle tombe sur nous !

Grâce à Dieu, ce n'est pas à nous qu'elle en veut ; mais à la trombe de mer, qui s'avance vaillamment à sa rencontre, et semble dire : *halte-là !* Et soudain, sans phrases ni préambules, les deux monstres se heurtent et se brisent avec un tel fracas, que chacun cherche avec épouvante quel est le coin du ciel qui vient de s'écrouler. Et puis un silence profond, dont il est impossible de se faire une idée.

Et voilà comment, sans qu'il lui en coûtât un centime, Bonifacio célébra le 15 août avec une magnificence, qui laissa loin derrière elle les ruineuses illuminations de Paris ; voilà comment, les boîtes à surprises de l'industrie humaine n'égaleront jamais les grands spectacles de la nature !

Du reste, les orages sont assez rares en Corse; s'il y tonne, c'est plutôt en hiver qu'en été. Nous sommes une fois, à Bonifacio, restés huit mois sans voir un nuage; d'où auraient pu nous venir le tonnerre et la pluie? Mais, quand il pleut ou qu'il tonne, c'est tout de bon, et non pour rire; ce pays étant, plus que tout autre, le pays des extrêmes.

II

Le Berger devenu roi.

Avant de quitter le détroit, dit le capitaine des douanes, à qui je devais plusieurs renseignements, pleins d'intérêt, laissez-moi vous raconter non pas une légende, mais un fait historique, datant à peine d'hier.

Il se trouvait, voilà vingt-quatre ans, en Sardaigne, un homme qui était marié et sa femme aussi : mais l'union, je ne sais pourquoi, ne régnait pas dans ce ménage. Un voisin s'en aperçut, et se dit : — Epouser cette femme, qui est belle, me faire riche et devenir roi, voilà trois choses que j'accomplirai, ou je mourrai à l'œuvre.

Or, cet homme de si bon appétit n'était autre qu'un simple berger. Il avait, comme vous voyez, du che-

min à faire, plus encore que le mousse de la Trinité. Epouser une femme mariée était chose impossible, soit parce que la polyandrie est légalement inconnue en Sardaigne, soit parce que le divorce n'y est pas permis. La femme ne pouvait donc devenir libre que par la mort de son mari : mais, vigoureux et bien portant comme il l'était, le mari ne semblait pas d'humeur à mourir pour faire plaisir à ces deux honnêtes personnes. En conséquence, il fut décidé qu'on lui forcerait la main, et que, bon gré mal gré, la dame deviendrait veuve. A quelques jours de là, le mari fut trouvé dans les champs, percé de cinq coups de poignard.

Ce genre de divorce étant, encore moins que l'autre, autorisé en Sardaigne, et l'opinion publique désignant nettement l'assassin, celui-ci jugea prudent de se réfugier à Bonifacio ; les traités d'extradition n'existaient pas encore. La belle Hélène l'alla bientôt rejoindre, et le propriétaire de Lavezzi, Cavallo et San-Baïnzo, lui confia l'administration de ces trois îles et des nombreux troupeaux qu'elles nourrissaient. Il fut en outre mis à sa disposition un grand chaland, pour transporter ses sujets d'une île à l'autre ; plus une barque légère pour communiquer avec la Corse, et se livrer au plaisir de la promenade ou de la pêche. C'était une véritable sinécure.

Protégé par la mer contre les loups, les maraudeurs et les procès-verbaux; dispensé de l'appel du soir et du matin, et de toute surveillance de jour et de nuit, ce nouveau Robinson n'a qu'à flâner, fumer, manger, dormir; à tendre des embûches aux oiseaux et aux poissons; à faire sauter ses petits robinsonnets, et à répéter aux vagues le nom de la belle Amaryllis. O vénérable écuyer du chevalier de la triste figure, pourquoi faut-il que, au lieu de vous pousser vers l'île de Barataria, ces maudits enchanteurs ne vous aient pas conduit à Lavezzi! Quels beaux jours vous y eussiez coulés, entre Thérèse, votre cher âne et vos enfants; tout en débitant librement vos merveilleux proverbes!

Le premier point du programme de Robinson étant réalisé, il fallait passer au second et faire fortune. Le métier de berger n'est pas mauvais, dit-on, dans le sud de la Corse; les gardeurs de troupeaux partagent par moitié tous les produits avec les propriétaires; et même, d'après les mauvaises langues, ils ne se gênent pas pour prélever avant partage une ou deux fois la dîme. De sorte que si, dans ce pays, vous avez besoin de quelques milliers de francs, le maître vous répond :

— Adressez-vous à mon berger; il a de l'argent, moi, je n'en ai pas.

Comment aurait-il pu en être autrement lorsque, casernés dans les bourgs et les villes, sans oser s'aventurer dans la campagne, les bourgeois ne savaient ni le nombre de leurs bestiaux, ni les limites de leurs terres, et devaient se tenir contents de ce qu'il plaisait aux colons et aux bergers de leur donner? Les bouchers, s'il leur plaisait de parler, pourraient donner à cet égard de singuliers renseignements.

Malgré cela, trouvant que la fortune ne venait pas assez vite par cette voie, Robinson se décide à fonder à Lavezzi une maison de commerce... de contrebande, entre la Corse et la Sardaigne. — Un tel commerce n'est pas toujours sans péril; mais il avait si bien organisé son affaire; ses correspondants étaient si sûrs des deux côtés, et ses espions si bien payés, que la douane avait beau multiplier et transposer ses postes, il restait insaisissable, et son coffre se remplissait à vue d'œil.

Outre ce commerce, il en faisait, dit-on, un autre, encore moins honorable; mais qui ne laissait pas de produire de gros bénéfices, si bénéfices est le nom qui convient à de pareils profits. A cette époque, beaucoup de bandits avaient à passer de Corse en Sardaigne, et réciproquement; mais, comme il était dangereux de s'embarquer à Bonifacio, la plupart venaient sur la plage déserte de la Piantarella, où le

gouverneur des trois îles ne tardait pas à les prendre et à les transporter. Le prix du passage était fort élevé et se payait d'avance.

Jusque-là, le crime n'était pas bien grand et indigne d'absolution : mais où il devenait monstrueux et inexcusable, c'est lorsque, après avoir reçu dans sa barque de malheureux fugitifs, il les déposait dans la grotte aux goëlands, sous prétexte que la nuit était noire et la mer mauvaise, et s'en retournait sans bruit à Bonifacio, chercher la gendarmerie pour les lui livrer, moyennant bonne récompense. Ce n'est pas toi, brave Sancho, qui, pour quelques pièces d'or, aurais vendu d'autres hommes, quels qu'ils fussent, qui auraient mis en toi leur confiance!

Pendant que se passaient ces choses, le temps fuyait avec sa rapidité ordinaire; le jugement qui avait frappé Robinson devenait nul, pour cause de péremption, et l'heure de la liberté arrivait pour lui. Qu'en va-t-il faire de cette liberté? Rentrer dans ses foyers? Pas du tout : sa fortune est faite; mais il lui reste encore à ceindre la couronne.

Et où ira-t-il la chercher cette couronne? Au pays de Runjet-Sing, de la princesse Sombre, de la reine Ranavalo?.. En vue et à quelques coups de rame de Lavezzi, se trouve l'île Sarde de Spargi, d'étendue assez considérable, montueuse, fertile et produisant,

dit-on, les meilleures figues de la Méditerranée; c'est là qu'il ira se fixer; là, qu'il établira son trône. Elle n'est pas, il est vrai, abandonnée et sans maître; car elle appartient à sept ou huit habitants de la Madeleine, ou de la province de Gallura, qui, s'ils n'y résident pas en personne, l'occupent par des bergers, préposés aux soins de leurs nombreux troupeaux. Il ne suffit donc pas qu'il y plante son pavillon, et dise comme tant d'autres : — *Cette terre est à moi; j'en ai pris possession tel jour*, mais il sait que, s'il y peut avoir un pouce de terrain, il l'aura bientôt tout entière.

A force de s'enquérir, il apprend qu'un des huit propriétaires se trouve dans un pressant besoin d'argent; et aussitôt il lui fait offrir un bon prix de ce qu'il possède à Spargi, convaincu que, s'il perd sur celui-là, il se rattrapera sur les autres. Le marché conclu, il s'installe solennellement dans son domaine; et, dès le lendemain, en homme bien appris, il rend visite à ses voisins, dans tout l'éclat de sa toilette officielle, c'est-à-dire avec une barbe et des cheveux incultes, le fusil sur l'épaule, la cartouchière au ventre, le poignard et deux pistolets à la ceintnre. Puis il les convoque en assemblée générale, et leur tient à peu près ce langage :

— Quand on est berger mercenaire, pour le

compte d'autrui, pourvu que les troupeaux donnent le plus de lait possible, c'est tout ce qu'on demande. Quant à la culture des champs et à la conservation des arbres, on s'en préoccupe fort peu; et c'est justement ici votre position. Pour moi, j'y suis comme propriétaire et pour mon propre compte; voilà mes titres de propriété. J'y prétends donc planter des vergers et des vignes, faire de l'agriculture et du jardinage, choses complètement incompatibles avec le droit de parcours et de vaine pâture, que l'on pratique ici sur la plus vaste échelle. Il faut donc nous entendre.

Ma basse-cour et mon troupeau seront si bien surveillés, que jamais, je l'espère, mes animaux ne se permettront d'entrer sur votre territoire : mais si, malgré tous mes efforts, ils venaient à le faire, ne les épargnez pas; tirez sur eux, c'est votre droit, je ne vous en ferai aucuns reproches. De votre côté, bien entendu, il sera bon que vous usiez des mêmes précautions; car, pour peu que votre brebis et votre chèvre, votre poule et votre bœuf, votre cheval et votre âne entrent chez moi, ils sont sûrs de recevoir une balle. Que si, car il faut tout prévoir, le délit était commis par vous ou par un des vôtres, je me contenterais d'abord d'une réprimande, et nous verrions plus tard, en cas de récidive.

Étant donnés les antécédents et le caractère de l'orateur, les bergers n'en demandent pas davantage, donnent congé à leurs patrons, et décampent sans regarder derrière eux. Les patrons, d'autre part, ne trouvant personne qui veuille prendre la succession, sont réduits à mettre en vente leurs propriétés : mais ils ne trouvent pas plus d'acheteurs que de fermiers; et c'est là justement qu'ils sont attendus par le malin, qui, pour quelques pièces d'argent, achète tout et devient possesseur d'un fort joli petit royaume.

Du reste, la fortune et les grandeurs ne lui ont pas tourné la tête. Son palais est une cabane en pierres sèches; sa couronne, un bonnet de laine grise; son trône, un siège de bois; son sceptre, une carabine. Il sourit peu; mais il se pique d'hospitalité, surtout si elle lui est demandée en français; car Sa Majesté se plaît à parler notre langue.

Nous l'avons vu, cet étrange personnage, qui peut bien, à certains points de vue, n'être pas aussi blanc que la neige, mais qui n'est pas non plus un homme sans quelque valeur. Comme l'araignée accourt, dès qu'elle sent frémir sa toile, de même, en sentant notre barque atterrir sur son rivage, il accourut, monté sur un superbe cheval, et portant en croupe un de ses innombrables petits-fils. Il nous céda pour 6 francs un excellent mouton, dont il daigna manger sa part; et,

malgré ses quatre-vingt-huit ans, il aurait pu, pour l'appétit, rendre des points au mari de la reine Pomaré.

Nous l'avons vu, mais vous ne le verrez pas; car il est allé d'où l'on ne revient plus. Plus habile que la police, la mort a fini par mettre la main sur lui; heureux, s'il a pu échapper là-haut à la douane du Souverain Seigneur, comme il échappait ici-bas à celle des hommes!

III

Excursion en Sardaigne.

Trois jours nous séparant encore de l'arrivée de Scipion, et la fête patronale de Longosarde étant là, il fut décidé que nous pousserions jusqu'aux côtes de Sardaigne.

La partie de la Sardaigne en regard de Bonifacio est ce qu'on nomme district ou province de *Gallura*. Les habitants prétendent que le mot *Gallura* vient de *Gallus;* et que, si le pays est ainsi nommé, c'est parce qu'il fut peuplé par une colonie de *Gaulois*. Le chef-lieu de ce district est Tempio, petite ville de huit ou neuf mille âmes, siège d'une intendance et d'un évêché. Situé dans la montagne, à

quelques lieues de la mer, Tempio se trouve dans une position aussi salubre qu'agréable. On y récolte d'excellents vins; et les eaux y sont si légères, que l'on dirait *boire de l'air*.

Longosarde ou Sainte-Thérèse est au bord de la mer, juste en face de Bonifacio; mais la rade qui lui sert de port, se trouve à une demi-lieue vers l'Orient. On attribue sa fondation aux bandits corses réfugiés; mais, bien que tracée pour recevoir vingt mille habitants, elle n'en a pas plus de mille; ses environs sont nus et couverts de bruyères. Entre Longosarde et Bonifacio, il se fait un assez grand commerce, qui deviendra considérable, quand ces deux villes seront têtes de chemins de fer, et reliées par un service de bateaux à vapeur, qui feront le trajet en moins d'une heure.

Notre première visite fut naturellement pour le consul de France; car la France a un consul à Longosarde. Bien que fils de bandit, ce consul, M. Vincentelli, est un très galant homme, qui nous fit le meilleur accueil; parmi nous se trouvait le commissaire de la marine, son ami. Soit en notre honneur, soit à cause de la fête, sa maison était appropriée du haut en bas; et il y régnait un mouvement comparable à celui d'une ruche. Casseroles et vaisselle brillaient comme l'or et l'argent; cheminée et

fourneaux flambaient à qui mieux mieux ; les tables se chargeaient de gâteaux et de fruits, de vins et de liqueurs, destinés à amuser l'estomac, en attendant le dîner; tandis que, dans un coin de la salle, un groupe de musiciens accordait ses instruments ; car, dans cet heureux pays, tout commence et finit par la danse.

Déjà même la jeunesse avait pris feu; la bataille était engagée; les entrechats et les pirouettes voltigeaient, quand arrive comme une trombe une bonne grosse maman, qui bouscule danseurs et musiciens, et s'écrie :

— Où sont-ils? Où sont-ils?

— Qui demandez-vous, Madame Ferrari, dit le consul.

— Et per Baccho! Je demande les miens, M. et Mme Philippe et leur cousin, que mon parent S. de Bonifacio m'a recommandés par télégraphe. Voilà ma dépêche.

— J'en suis bien fâché; mais ils sont chez moi, et e les garde.

— Oh! mais non, per la Madona! ils sont à moi; je les veux et je les emmène.

Le consul a beau protester; après nous avoir embrassés comme de vieilles connaissances, l'excellente femme nous entraîne et nous conduit triomphalement

dans son logis, où nous attendent plusieurs invités, parmi lesquels le commandant de place. Rien d'affectueux et d'expansif, comme l'accueil qui nous fut fait par cette bonne famille et ses convives. S'ils sont vraiment gaulois d'origine, je n'en sais rien; mais le fait est qu'ils ne nous traitèrent pas en étrangers.

— Vous êtes nos hôtes, dirent les hommes; nous sommes vos anges gardiens et répondons de vous; c'est à nous de veiller à ce que rien ne vous manque, à ce qu'il ne vous arrive rien de mal.

Parmi nos convives, se trouvait un jeune officier de gendarmerie, né dans un village de l'intérieur, où l'on ne parle que latin; et il en est d'autres, nous dit-il, où l'on ne parle que le grec ou l'arabe. Il nous chanta plusieurs chansons latines, s'éloignant très peu de notre latin classique; et, comme le commandant de place et lui n'étaient pas plus forts sur le français, que moi sur l'italien, c'est en latin que nous nous entretenions, et même que nous correspondîmes longtemps. Aussi, ne comprend-on pas pourquoi, au lieu d'universaliser l'étude d'une langue, qui sert déjà de lien commun entre les hommes instruits de tous les pays, d'absurdes réformateurs lui enlèvent tantôt une chose, tantôt une autre, et l'amoindrissent petit à petit, en attendant qu'ils la

suppriment tout à fait. Ne serait-ce point par hasard, parce que le latin est la langue de l'Église catholique, qu'ils lui ont déclaré la guerre?

Boncamino. — Le lendemain, double fète à la ville et à la campagne; la première, célébrée par les citadins, ressemble aux nôtres, et il n'y a rien à en dire; la seconde, fort originale, est celle des bergers.

Au sud et à trois quarts d'heure de Longosarde, se trouve, entourée de quelques bouquets d'oliviers sauvages, une antique chapelle, appelée *Boncamino.* Pauvre, délabrée, sans décors, elle est si étroite que deux cents personnes, bien serrées, y tiendraient à peine debout. Au milieu, s'ouvre de bas en haut une trappe, par où l'on descend dans un caveau, servant de sépulcre provisoire aux bergers des environs qui se laissent mourir. On les y laisse quinze jours; après quoi ils en sont retirés, non pour être rendus à la terre; mais pour être exposés en plein air, sur la plate-forme d'une large tour carrée, adossée à la chapelle, et élevée de 5 à 6 mètres. Là, sous l'action d'un soleil ardent, ils subissent une sorte de crémation lente; les corbeaux et les oiseaux de proie font le reste. On nous y a montré un bandit corse, nommé Tramoni, qui, par un singulier phénomène, a conservé sa chair, ses cheveux et sa barbe du côté gauche de la tête, tandis que le côté droit est com-

plètement dépouillé. Ce spectacle fait peine à voir; et l'on ne comprend pas qu'une population religieuse et si hospitalière aux vivants laisse dans cet état un sanctuaire vénéré, et ne traite pas mieux ses morts.

Ce qui augmente encore la désolation de Boncamino, c'est la solitude et le silence qui règnent constamment parmi les landes, les makis et les rares oliviers qui l'environnent. Cela vous fait malgré vous songer à ces antiques sanctuaires, cachés dans le fond des forêts, sur lesquels planait une religieuse terreur, et où, pour rendre leurs oracles, les Sibylles et les Pythies montaient sur un trépied, placé au-dessus d'une ouverture, d'où s'échappaient des vapeurs méphitiques.

C'est à Boncamino justement que les bergers célèbrent *leur* fête. Je dis *leur*, parce que ce sont eux qui en font les frais, et donnent gratuitement à manger ce jour-là à tous les étrangers, quelque nombreux qu'ils puissent être.

Rien de curieux, comme de voir arriver, par tous les sentiers, sortir de tous les makis, une foule de cavaliers, montés sur de magnifiques chevaux, et portant en croupe une femme ou un enfant, et quelquefois les deux ensemble. Ces hommes sont grands et robustes; mais leurs voisins, à tort ou à raison, leur contestent le courage et l'énergie, et ont coutume

de dire que, *pour quatre Sardes, il suffit d'un seul Corse;* et ils ajoutent que pour la vigueur et la solidité il y a entre les chevaux des deux pays la même différence qu'entre les hommes. Quant aux femmes de la Gallura, elles sont d'une rare beauté, sveltes et bien faites; et elles s'habillent fort agréablement de couleurs voyantes, constellées de bijoux. Cependant elles aiment les modes françaises; car, pendant les trois nuits que nous passâmes à Longosarde, les vêtements d'une de nos dames ne firent que courir de maison en maison, parce que tout le monde en voulait lever des patrons.

Le clergé du pays étant retenu à Longosarde, les bergers avaient fait venir de Tempio trois prêtres pour les cérémonies religieuses. Ces prêtres portaient, comme les nôtres, le tricorne, la culotte courte et les souliers à boucles; mais, en place de soutane, ils avaient un paletot bleu foncé, qui produisait un singulier effet. Du reste, dans leur maintien et toute leur personne, rien qui n'inspirât la sympathie et le respect.

Sous prétexte des émanations qui s'exhalent du caveau, nos anges gardiens ne voulurent pas nous laisser entendre la messe dans la chapelle; nous la suivîmes de dehors avec la foule, dont le recueillement ne se démentit pas un instant.

L'office terminé, la question du manger se posait d'elle-même, et réclamait une prompte solution. Dans nos contrées, quand il y a une fête en plein champ, il s'y installe des marchands de comestibles, ou bien chacun y porte ses provisions. A Boncamino, rien de pareil; pas de boutiques, de paniers, de cabas; à peine sur la place deux ou trois vendeurs de sucre d'orge et de coco; et nous sommes 4000 au moins! Où diable vont-ils prendre de quoi rassasier tant de monde? Ils n'ont pas même les deux poissons et les cinq pains de l'Evangile, pour opérer la multiplication!

Un des anges gardiens m'apprit alors qu'il existait au milieu du makis trois grandes cuisines, contenant chacune quatre immenses chaudières pouvant loger sans peine chacune quinze moutons, découpés en morceaux, total 180 moutons, cuisant sur ce vieil air, toujours le même, qui remonte jusqu'à Noé. A 25 livres l'un, cela faisait 4,500 livres de viande; d'où il suit que, à une livre par tête, c'est sur 4,500 convives que les bergers avaient compté.

En attendant le festin homérique, dont nous voulions être témoins, nous venions de nous réfugier à l'ombre sous une touffe de chênes verts, lorsque se dirigent vers nous deux improvisateurs renommés, suivis d'une foule nombreuse; car aujourd'hui,

comme au temps de *Théocrite* et de *Virgile*, les populations de ces îles, où se sont mieux conservées les anciennes mœurs, se plaisent encore aux joutes poétiques. Parmi nos dames, se trouvait une jeune fille, assez remarquable par sa beauté; ce fut à elle qu'ils s'adressèrent particulièrement; et voici le sens exact, sinon le texte littéral de cette improvisation rimée et chantée.

THYRSIS

D'où viennent ces belles fleurs, qui embellissent aujourd'hui le jardin de sainte Thérèse, et l'embaument de leurs parfums?

LYCIDAS

Elles viennent de l'heureux pays de France, où croissent sans culture la grâce et la beauté, le courage et l'esprit.

THYRSIS

Celle-ci est élancée et souple, comme le roseau de nos vallées; elle a les couleurs de la rose, et l'éclat du lis de nos champs.

LYCIDAS

L'azur de ses yeux est plus doux que celui des cieux; la blancheur de son teint efface celle de la cire de nos abeilles.

THYRSIS

Ce qui me plaît surtout, c'est la noblesse de son maintien et la dignité de ce front sur lequel, si j'étais roi, je poserais un diadème.

LYCIDAS

Et moi, ce qui me plaît surtout, c'est cet air bienveillant et modeste, image des vertus qui se cachent dans son cœur. Heureux, trois fois heureux, celui qui pourra la conduire à l'autel! Etc...

Cette charmante scène ne dura pas moins d'une demi-heure, sans que nos poètes éprouvassent ni embarras ni fatigue. Chaque fois que l'un d'eux avait fini sa strophe, l'avocat du diable, pour exciter sa verve, répondait sur un ton caverneux : *No e, ce n'est pas vrai!* — On reproche à Théocrite et à Virgile d'avoir prêté leur esprit à leurs bergers; venez donc écouter ceux de Sardaigne et de Corse, et vous verrez qu'ils sont sur ce point assez riches, pour n'avoir besoin d'emprunter à personne. Nous ne nous croyons pas, en France, et l'on ne nous croit guère ailleurs le peuple le plus disgracié de la nature ; et cependant y connaissez-vous beaucoup de villages et d'ateliers, où l'on serait capable d'en faire autant !

Rien n'annonçant encore le dîner, voilà que, pour tromper la faim, un bal s'ouvre sans violon, ni musette au seul son de la voix humaine, comme en Limousin exactement. Deux hommes se tiennent accrochés par le bout des doigts, et tournent rapidement sur eux-mêmes, en faisant régulièrement deux pas à gauche et un à droite. En un clin d'œil, ils sont dix, vingt, cinquante, cent ; non pas tous Auvergnats, mais hommes et femmes artistement entremêlés. Et cette danse ne ressemble pas aux rondes insensées que l'on exécute ailleurs, en frappant des pieds et des mains, et criant à tue-tête : *La boulangère a des écus!* Danseuses et danseurs gardent le silence, et la chaîne qu'ils forment, exécute aisément et sans confusion les mouvements les plus gracieux et les plus variés, s'arrondissant en cercle, s'allongeant en ellipse, s'aiguisant en triangle, se pliant en carré, se tordant en spirale, comme si elle voulait reproduire toutes les figures de la géométrie; et cela, sans jamais offenser la mesure. Et pourtant, elle est difficile à tenir, cette mesure, au point que, nos marins ayant voulu se mettre de la partie, il leur fut impossible de la saisir; bien qu'ils fussent tous de vieux loups de mer, ayant fait le tour du monde et vu danser toutes les peuplades de l'univers.

La danse durait encore, lorsque retentit un de ces

coups de sifflet, qui vous traversent de part en part la tête, et n'admettent pas de réplique :

C'est le major domûs, qui marche à pas comptés,
Comme un recteur, suivi des quatre facultés.

Les quatre facultés se composent d'officiers culinaires et de servants de tout grade, dont les uns fléchissent sous le poids de besaces remplies de viande, et les autres, de corbeilles pleines de pains fumants ; car là se bornait le menu du repas : *Du pain et de la viande, de la viande et du pain*, en quantité, à volonté. Quant à la nappe, à la vaisselle et aux fourchettes, le gazon, des feuilles de figuier, l'index et le pouce y suppléèrent heureusement. Du reste le festin fut bruyant, mais paisible ; pas la moindre querelle ; pas le plus petit coup de poing ou de bâton ; parce que, mieux avisés que Thétis, les ordonnateurs avaient mis à la porte Bacchus, le père de la discorde et des disputes ; la naïade voisine était seule chargée de verser à boire.

A Longosarde, on ne buvait pas que de l'eau ; car de toutes les maisons, par toutes les portes et les fenêtres, on entendait des chants, des éclats de rire, et de ces bruits incohérents, qui annoncent d'ordinaire une température élevée. Cependant il n'y avait pas eu d'orage ; nous étions déjà assis pour le repas

du soir, et le brave commandant s'applaudissait de cet heureux résultat, quand arrive un procès-verbal, annonçant que la garnison tout entière s'est révoltée contre la gendarmerie, et a grossièrement insulté son chef.

— Pas possible. Elle avait donc bu?

— Elle en avait jusque-là, mon commandant.

— Et que fait-elle maintenant?

— Elle est en prison pour huit jours.

— En prison? Eh bien! qu'elle y reste.

Il est bon de savoir que cette garnison récalcitrante se composait, y compris les non-valeurs, de... un seul et unique vétéran, lequel était précisément le brosseur du commandant. Quant à celui-ci, ingénieur civil dans sa jeunesse, on l'avait fait, du premier coup et sans qu'il eût jamais servi, officier supérieur. Après tout, pour commander une ville, ayant un seul homme de garnison, et borner là sa carrière militaire, il n'était pas besoin d'en savoir long sur les choses de la guerre; et puis, si cet avancement extra-légal était une faute, ce n'est pas à lui qu'il faut l'imputer.

Les trois jours, que nous passâmes à Longosarde, furent une fête continuelle et s'enfuirent comme l'éclair. Nos hôtes ne voulaient pas nous laisser partir; et, si nous eussions voulu les écouter, nous

y serions peut-être encore. La nuit qui précéda le départ, la musique nous tint en éveil, tandis que le commandant de place et quelques autres se promenaient sous nos fenêtres, de peur de se laisser surprendre par le sommeil, et de ne pouvoir nous accompagner jusqu'au port. Quand vint le moment de la séparation, vous eussiez dit, à voir les larmes qui coulaient, une grande famille dont une partie restait sur place, tandis que l'autre partait pour des régions inconnues.

Les hommes, chargés de provisions de toutes sortes, voulurent nous conduire jusqu'au détroit ; et, pendant ce temps-là, debout sur les rochers de la plage, les dames agitaient, en signe d'adieux, leurs mouchoirs et leurs écharpes.

Ces petits détails intéresseront-ils le lecteur? Je l'ignore. Pour moi, j'ai plaisir à me les rappeler ; et je serais heureux qu'ils tombassent sous les yeux de nos amis de Longosarde, pour leur montrer combien est vif en nous le souvenir de l'excellent accueil que nous avons trouvé parmi eux.

Enfin, pour terminer par un trait caractéristique, qui peut servir de couronnement à cet épisode, un de nos anges gardiens remit en mes mains une sorte de billet à ordre, conçu en ces termes, et que je conserve précieusement :

« Je soussigné, Stanislao S., receveur des contributions royales, offre de bon cœur à la gentillissime famille de M. X., ses services et l'hospitalité en quelques circonstances que ce puisse être; je m'engage à lui rendre tous les services possibles, et à lui faire visiter pendant un mois la Sardaigne, sans qu'il lui en coûte rien.

« *Signé* : S. SECCHI. »

CHAPITRE V

SCIPION CARIATELLO

I

Arrivée de Scipion. Singulière rencontre.

Au jour et à l'heure par lui fixés, le commandant Scipion arrivait avec une exactitude toute militaire. On ne m'avait rien dit de trop sur son compte; l'impression que me fit sa présence fut encore supérieure à l'idée que j'en avais conçue. Evidemment il n'était plus jeune; mais sa haute taille n'avait pas fléchi sous le poids des ans; pas la moindre ride sur son mâle visage; à peine quelques fils d'argent, mêlés à sa barbe et à ses cheveux noirs. Son front était haut et large, son œil intelligent et vif; sa voix ferme et sonore; et l'air de dignité, répandu sur toute sa personne, prédisposait en sa faveur. Il était aisé de voir qu'il avait l'habitude du commandement

commandement; et sa boutonnière portait avec aisance le ruban d'officier de la Légion d'honneur.

Philippe avait retenu à dîner deux officiers de la garnison, qui ayant entendu parler du commandant, désiraient vivement le connaître.

— Monsieur Philippe, dit-il, il a fallu un cas de force majeure pour m'empêcher de venir, le jour où j'ai reçu votre lettre et celle de mon ami le capitaine Pozzo di Borgo. Je l'ai d'autant plus regretté, qu'il s'agit d'être agréable à un de vos parents, qui porte le nom de l'homme que j'ai le plus aimé au monde.

— Vraiment?

— Il était de la Rochefoucauld, et portait le prénom de François, qu'il avait reçu du fils aîné de cette illustre famille, dont il était le filleul.

Vers la fin du quinzième siècle, le comte François de la Rochefoucauld, ayant tenu sur les fonts baptismaux le fils du comte d'Angoulême, lui donna naturellement son prénom; et celui-ci, ayant été appelé au trône sous le nom de *François Ier*, il est depuis lors d'usage que, en mémoire de cet événement, *l'aîné* des la Rochefoucauld porte toujours le prénom de François. Or, mon ami, ayant pour parrain, un de ces aînés, s'appelait lui-même François, en l'honneur du *Père des lettres*, voilà ce qu'il m'a raconté.

Nous nous connûmes au siège de Toulon; nous fîmes de concert la campagne d'Italie, où il sauva la vie à un de mes frères et à moi; et de là, nous passâmes en Egypte. Après avoir assisté ensemble à presque toutes les grandes affaires de cette merveilleuse expédition, nous fûmes séparés par les circonstances; et depuis lors je n'ai pas eu de ses nouvelles. Il périt sans doute dans une des trois dernières batailles d'Aboukir, d'Héliopolis ou de Canope; sans quoi on eût parlé de lui.

— Il ne périt pas, mais perdit une jambe à Héliopolis.

— Vous l'avez donc connu?

— Je suis son fils et je me nomme aussi François.

— J'aurais dû m'en douter aux élans de mon cœur et à votre ressemblance avec lui.

Et se jetant à mon cou, il m'arrose de ses larmes, et m'adresse sur mon père une foule de questions, auxquelles je réponds de mon mieux. Dès que son émotion est calmée :

— A mon âge, dit-il, on n'est pas capable de grands services; mais rien n'est encore perdu, tant que le cœur n'a pas vieilli. Si, donc, je puis, en quoi que ce soit, vous être agréable ou utile, dites un mot; et je ferai pour vous ce que j'aurais fait pour votre père.

— En France, mon commandant, nous connaissons très peu et très mal la Corse; et comme vous la savez sur le bout du doigt, je serais très heureux si vous vouliez bien me la faire connaître, ainsi que cette vendetta et ce banditisme dont on nous fait de si étranges portraits. Je pourrais de la sorte en parler avec assurance à mon retour, et même défendre au besoin votre pays : mais, avant d'entamer cette question, il est une chose, qui aurait pour ces Messieurs et pour moi plus d'intérêt encore que tout le reste, c'est le récit de vos propres aventures.

— Les aventures d'un homme tel que moi n'ont rien qui mérite d'être raconté ou écouté. Toutefois, si cela vous peut être agréable, je ne refuse pas, et vais faire en peu de mots pour vous ce que je n'ai jamais fait pour personne.

II

Naissance, éducation, méthode de lecture.

Je naquis en 1772, la Corse étant déjà française. C'est vous dire que j'ai depuis longtemps fait ma dernière dent : mais, bien que quatre-vingt-deux hivers aient passé sur mon front, je ne connais encore

aucune des infirmités de la vieillesse; ce qu'après Dieu, je dois au pays qui m'a vu naître. C'est un village, nommé Bilcèse, situé en tête de la vallée d'Ortolo. La salubrité de son climat est telle, que tout enfant y vient au monde avec un brevet de centenaire; on ne s'y éteint, sauf les cas accidentels, que quand la lampe n'a plus une goutte d'huile.

Mes parents étaient de pauvres bergers, semant juste ce qu'il fallait pour le pain de la famille, et abandonnant le reste de leur bien aux plantes sauvages, dont se nourrissaient leurs troupeaux. A cette époque, on ne connaissait en Corse d'autre profession que la vie pastorale. Mon père et mes grands frères conduisaient au makis les moutons et les chèvres; car chez nous on n'expose pas la femme à l'isolement et aux dangers de ces courses vagabondes. Ma mère restait au logis, s'occupant des soins du ménage, de la confection des vêtements et de l'éducation de ses plus petits enfants.

Le mot *makis* revenant souvent, on appelle ainsi des terrains, couverts d'arbousiers, de lentisques, de buis, d'alaternes, de bruyères, de pruniers sauvages, de myrtes et d'une foule d'autres arbrisseaux et arbustes. Généralement très fourré, le makis servait de refuge à quiconque avait besoin de se cacher. *Prendre le makis* se dit d'un homme qui se sauve

après avoir commis un crime ; ou d'une femme qui abandonne le domicile paternel ou conjugal.

Nous étions dix enfants, quatre filles et six garçons, dont j'étais le plus jeune. Selon le vœu de la nature et les usages du pays, ma mère nous avait tous nourris de son lait ; et, de plus, elle était notre institutrice commune ; car nous n'avions pas d'écoles publiques. Le programme de nos études n'était ni très varié, ni très vaste ; il comprenait la lecture, l'écriture, les quatre règles, le catéchisme, c'est-à-dire juste assez pour nos petites affaires temporelles et le règlement de notre vie morale.

Autour de la maison, se trouvait un bosquet d'arbres fruitiers, qui répandaient une ombre agréable, mais dont, par notre faute, les fruits mûrissaient rarement. C'est là que notre mère tenait académie, et faisait la classe aux grands. Etant le plus petit, je ne me trouvais pas des plus grands, ce qui me contrariait beaucoup, attendu que j'avais une grande envie d'apprendre. J'essayais bien de me faufiler entre les autres, leur grimpant sur le dos, passant entre leurs jambes ; mais chacun me repoussait en disant : « Ote-toi de là, marmot ! Ton tour viendra plus tard. »

Plus tard ! Toujours plus tard !... Ce fut alors que me vint l'idée d'apprendre à lire tout seul, et le

moyen dont je me servis est assez original pour vous être conté.

Ma mère avait une voix superbe et se plaisait beaucoup à chanter des cantiques, qu'elle prenait dans un vieux recueil italien. J'avais moi-même la mémoire facile, et, depuis longtemps, paroles et musique, je savais par cœur tout son répertoire. Je lui dis un jour : « Prêtez-moi votre livre et montrez-moi tel cantique. »

Elle me le donne; je l'emporte en triomphe, et vais me cacher à l'écart dans le makis. Là, prenant le premier vers du premier couplet, je le chante plusieurs fois en cherchant à reconnaître le mot écrit, répondant à chaque mot chanté. J'en viens bientôt à bout; et même je parviens à le lire sans chanter. Le second vers me donna moins de peine que le premier; le troisième que le second; et ainsi de suite jusqu'au dernier; si bien que, à la fin de la première leçon, je savais sur le bout du doigt le premier couplet; et avant la fin de la semaine, j'étais capable de chanter et de lire tout le premier cantique, sans faire la moindre faute. Bref, en continuant cet exercice, je fus un beau jour tout surpris de me trouver en état de lire non seulement le livre des cantiques, mais un livre quelconque; quand mes frères et mes sœurs en étaient encore à épeler. Je ressemblais, il est

vrai, à ces ménétriers, qui jouent de la flûte ou du violon sans connaître les notes : mais quelques leçons de ma mère eurent bientôt comblé cette lacune.

III

Le monastère de Saint-Jean. Expulsion.

Dans mon enfance, la vallée de l'Ortolo n'était qu'une forêt de chênes-lièges, au milieu de laquelle se trouvait un couvent de Bénédictins, appelé monastère de Saint-Jean. Il n'en reste que quelques ruines, perdues dans le makis, et une jolie petite église du douzième siècle, dans le style pisan, et qu'il serait aisé de rétablir.

Un frère de ma mère habitait le couvent, en qualité de coadjuteur, et venait quelquefois nous voir. Quand on lui raconta comment j'avais appris à lire, il n'en voulut d'abord rien croire : mais, après m'avoir mis à l'épreuve, il m'embrassa en disant : « Tu deviendras un homme ; je parlerai pour toi. » Il parla en effet, et je fus admis au monastère pour y faire gratuitement mes études.

Les Bénédictins, comme vous le savez, mêlaient aux exercices de piété la culture des champs, les tra-

vaux littéraires et l'éducation de la jeunesse. Cette variété d'occupations avait pour avantages de répondre à la diversité des goûts et des aptitudes, de propager la pratique de l'agriculture et l'étude des sciences; c'est par là qu'ils devinrent un des ordres religieux les plus savants, les plus utiles et les plus riches.

En arrivant, je fus mis dans une classe où se trouvaient déjà quinze élèves, tous plus âgés et plus savants que moi : mais je me livrai avec une telle ardeur au travail, que je ne tardai pas à devenir, sinon le plus vieux, du moins le plus fort de ma division ; et jusqu'à la fin de mes études, je gardai cette position.

Nos maîtres entendaient merveilleusement l'éducation. « L'homme, disaient-ils, se compose de quatre parties distinctes qui, bien qu'unies entre elles par des liens intimes et une dépendance réciproque, n'en forment pas moins quatre *êtres* différents : un être *physique*, un être *intelligent*, un être *moral*, un être *sociable*. De ces quatre êtres, un seul est visible, au moment de la naissance, c'est l'être physique, qui sera le sanctuaire, le laboratoire, l'instrument de travail des trois autres, et leur moyen de communication avec le monde extérieur. »

Ils concluaient de là que l'homme, pour atteindre

sa perfection, a besoin de quatre sortes d'éducation : l'éducation *physique*, qui le rende sain et robuste; l'éducation *intellectuelle*, qui le fasse instruit et savant; l'éducation *morale*, qui éclaire sa conscience, trempe son caractère, dirige sa volonté vers le bien et la détourne du mal; l'éducation *sociale*, qui lui enseigne le patriotisme, la soumission aux lois, le respect de l'autorité.

Et, pour nous conduire à ce quadruple but, vous ne sauriez croire à quel point ils étaient ingénieux à imaginer les méthodes les plus faciles, les procédés les plus sûrs, les exercices les plus attrayants; combien ils étaient prodigues de leur temps, de leur travail et de leur santé. Quelle différence entre le professeur mercenaire, et celui qui se dévoue à l'enseignement comme à un apostolat véritable!

J'avais pris goût à cette existence laborieuse et paisible; et je songeais depuis longtemps à embrasser la vie religieuse, pour me vouer aussi à l'éducation des enfants. Le supérieur, à qui je m'en ouvris, approuva mon dessein, et promit de m'envoyer au noviciat l'année suivante : mais hélas! mes beaux projets devaient être anéantis par un de ces événements irrésistibles, qui se jouent des hommes et des choses.

Depuis quelque temps, des bruits sinistres nous arrivaient du côté de la France. Nous savions la con-

vocation de l'Assemblée des notables et celle des États généraux, la rivalité des trois ordres, la lutte du tiers-état et de la royauté, et les premiers décrets de la Constituante : mais nous pensions que de là sortirait la réforme des abus, et non une révolution, qui renverserait de fond en comble l'édifice social. Notre erreur ne fut pas de longue durée ; car, un jour, se présente, escorté d'une troupe de soldats, un commissaire du gouvernement, venu de Sartène, lequel déclare au supérieur et à ses religieux que les ordres monastiques venant d'être abolis, et leurs biens confisqués au profit de l'Etat, huit jours leur sont donnés pour déguerpir sans bruit, s'ils n'y veulent être contraints par la force.

Faisant du bien à tout le monde et du mal à personne, les Bénédictins étaient aimés dans toute la contrée ; aussi, dès que la fatale nouvelle est connue, ce n'est partout qu'un cri d'indignation et de colère. Les bergers se concertent, prennent leurs armes et se trouvent, au jour fixé, cinq ou six cents à la porte du monastère, décidés à défendre leurs bienfaiteurs, et à repousser la force par la force. Massés en avant de la principale entrée, ils attendent le commissaire, qui ne tarde pas à paraître.

— Retirez-vous, leur dit-il, et laissez-moi accomplir en paix mon mandat.

Pour toute réponse, les bergers tracent devant lui une ligne, qu'ils lui défendent de franchir. La lutte est donc imminente, et des flots de sang vont couler, lorsque la grande porte s'ouvre et donne passage au supérieur, qui vient se placer entre les deux partis. Je l'aperçois encore d'ici; avec sa haute stature et sa barbe blanche comme la neige, vous eussiez dit Abraham ou Moïse; jamais je ne vis rien d'aussi vénérable.

— Mes enfants, dit-il aux bergers, les temps sont mauvais, et la loi qui nous frappe est dure : mais elle est la loi, et moins qu'à personne, il nous est permis de nous insurger contre elle. D'autre part, les braves gens que voilà maudissent peut-être en secret la triste besogne qu'on leur impose. Ne leur faites pas la moindre injure, d'autant plus que vous pourriez ainsi aggraver inutilement notre position, et vous attirer à vous-mêmes de sérieux désagréments. Soumettons-nous donc à la nécessité, laissons passer l'orage, et attendons qu'il plaise à Dieu de ramener les beaux jours.

Et, sans proférer contre leurs persécuteurs un mot de reproche et de haine, il nous rend à nos familles, prend son bâton de pèlerin, et s'embarque avec ses compagnons pour la Sardaigne. J'ai eu de mauvais jours dans ma longue carrière, mais nul ne m'a laissé de plus cruels souvenirs que celui-là.

IV

Levée en masse. Toulon. Italie. Egypte. Jaffa.

De retour chez mes parents, je n'y pouvais mener la vie oisive du rentier; et, si je l'eusse pu, je ne l'aurais pas voulu, l'oisiveté répugnant à mon tempérament et à mes goûts, comme à mes principes et à mes habitudes : mais que faire dans un pays sans ressources, sans débouchés, où toutes les professions se réduisent à celle de berger? je ne pouvais songer à l'état ecclésiastique, les prêtres étant dispersés, déportés, et le sanctuaire fermé par la *Constitution civile.* Après mûre réflexion, je me décidai à continuer tant bien que mal l'œuvre de mes maîtres, en élevant les enfants des environs, et répandant autour de moi la connaissance et la pratique de l'agriculture.

Je ne me dissimulais pas que la conduite d'une école est autrement pénible et difficile que celle d'un troupeau. Tous les moutons ont les mêmes instincts, les mêmes caractères, les mêmes goûts, les mêmes habitudes; ils aiment et détestent, fuient et recherchent les mêmes choses; de sorte qu'en faisant pour

un, le berger fait pour tous. Tout ce qu'il leur demande, c'est de ne pas vagabonder, de respecter le bien d'autrui ; et, si quelques-uns manquent à leur devoir, le chien est là, qui les y ramène précipitamment.

Dans une classe, il n'en est pas de même ; là, autant d'enfants, autant de caractères ; autant de têtes, autant de bonnets ; autant d'humeurs, autant de mœurs. Les uns sont paresseux, gourmands, voleurs ; les autres, indisciplinés, menteurs, désobéissants, etc... Et pour tant de maladies intellectuelles et morales, il n'y a pas qu'un seul remède ; il faut pour chacune d'elles un traitement particulier. Ce ne serait rien encore, s'ils voulaient boire et se laisser traiter ; mais les trois quarts du temps, ils opposent au médecin une résistance passive et une force d'inertie invincible ; ou bien ils se révoltent ouvertement. Et non seulement le Maître n'a pas un chien, qui tourne autour d'eux et les maintienne dans les rangs ; mais parfois des parents qui ne comprennent ni les intérêts de leur progéniture, ni leurs propres devoirs, ni ceux du maître, prennent parti contre lui ; et augmentent par leur intervention ses difficultés et ses ennuis.

Je savais tout cela : mais je savais aussi que les enfants sont les créatures de Dieu ; que Jésus-Christ

a déclaré qu'il regarderait comme fait à lui-même tout ce que l'on ferait au plus petit d'entre eux; que l'on ne saurait dès lors payer trop cher l'honneur de lui être agréable. Je savais qu'élever sagement la jeunesse, c'était rendre service à la société tout entière; et en conséquence, j'avais averti le voisinage ; et de tous côtés les élèves se faisaient inscrire.

Nous en étions là, quand parut le décret de la Législative (11 juillet 1792), déclarant la patrie en danger, ordonnant la permanence des conseils de la commune, du district et du département, ainsi que la mobilisation immédiate de toutes les gardes nationales. Ce décret produisit dans nos montagnes un immense mouvement patriotique. Ma famille l'éprouva comme les autres, et, faisant passer avant tout l'intérêt de la patrie, elle décréta à son tour que les deux aînés, étant mariés, resteraient à la maison, tandis que les quatre autres iraient à la défense du pays.

Ce n'est pas sans regret que l'on quitte à vingt ans le lieu de sa naissance, ses parents et ses amis, pour s'en aller chercher au milieu des combats une mort prématurée et probable : mais nous avions généreusement fait notre sacrifice; et, après avoir payé tribut à la nature, nous partîmes gaiement pour Ajaccio, et de là pour Marseille. Nous avions espéré être placés

tous quatre dans le même régiment; cet espoir ne se réalisa qu'à moitié; deux furent mis dans la cavalerie; le troisième et moi, dans un régiment d'infanterie.

Des deux cavaliers, l'un fut tué à Mondovi; l'autre revint au pays avec une grave blessure à laquelle il finit par succomber. Quant aux deux fantassins, versés dans la brigade Carteaux, nous prîmes part au siège de Toulon, où nous eûmes le double plaisir de contribuer à l'expulsion des Anglais, et de voir commencer la réputation du plus illustre de nos compatriotes. Notre compagnie avait pour sergent-major un jeune homme, presque un enfant, que tout le monde aimait pour son intelligence, son entrain et son excellent cœur : c'était votre père.

De Toulon, nous passâmes en Italie où, pendant près de quatre ans, nous assistâmes à une infinité de batailles, cent fois décrites, et qu'il est inutile de vous décrire encore. Mon frère et moi combattions toujours côte à côte, soit pour nous encourager, soit pour nous soutenir au besoin. Jusque-là il ne nous était rien arrivé de fâcheux; et quoique toujours dans la mêlée, nous nous en étions toujours tirés sains et saufs : mais à Rivoli, entraînés par l'ardeur du combat, nous nous trouvons tout à coup séparés de nos camarades et entourés d'une vingtaine d'ennemis, d'autant plus acharnés que plusieurs des leurs ont

déjà mordu la poussière. Nous tenons bon cependant, et nul ne nous approche impunément ; mais, mon frère ayant été blessé au bras droit, la lutte devient trop inégale, et nous ne combattons plus que pour l'honneur ; lorsqu'un grand cri se fait entendre ! C'est votre père qui, suivi de quelques hommes, arrive comme la foudre, nous dégage et nous sauve ; car, sans lui, nous étions infailliblement perdus. Nous l'aimions déjà, mais, depuis cette époque, nous nous attachâmes à lui avec cette sorte de fanatisme que l'on met chez nous dans l'amour comme dans la haine.

Après la glorieuse campagne d'Italie, la merveilleuse expédition d'Egypte ; nous étions ensemble à Alexandrie, aux Pyramides, au Mont-Thabor. Nous eûmes ensemble la peste sous les murs de Jaffa ; mon pauvre frère en mourut ; votre père et moi, nous nous en tirâmes heureusement. C'est là, que pour ranimer le courage des soldats démoralisés, le général Bonaparte osa braver la contagion, et toucher de ses mains les tumeurs pestilentielles. Je fus par hasard un de ceux qui servirent à son expérience.

Située à 14 lieues de Jérusalem, Jaffa fut de tout temps le rendez-vous des pèlerins qui vont visiter la Terre-Sainte. Bâtie en amphithéâtre, elle a des rues étroites et malpropres : mais les jardins et les délicieux

vergers qui l'environnent lui donnent un aspect charmant. Les Juifs la nommaient Joppé, c'est-à-dire l'agréable et la belle. C'est là que s'était enfui le prophète Jonas, de peur d'être mis en pièces par les Ninivites, s'il allait leur signifier la terrible menace dont Dieu l'avait chargé. C'est là que plusieurs auteurs païens placent la fameuse aventure de Persée et d'Andromède; saint Pierre y ressuscita un mort; et, au temps des Croisades, elle fut érigée en comté, au profit de Gautier de Brienne. Prise, reprise, renversée, relevée, vingt fois le long des siècles, cette ville serait la plus ancienne du monde, s'il était vrai, comme plusieurs l'affirment, qu'elle existait déjà au temps de Noé.

Lorsque nous y entrâmes, après un siège long et meurtrier, il se trouvait dans le port un certain nombre de navires étrangers. Le général Bonaparte me fit venir dans son cabinet, et me dit : — Tu es Corse, discret par conséquent; tu es sous-lieutenant, je te fais lieutenant. Demain, au point du jour, tu pars sur un vaisseau grec, qui te dépose à Marseille; de là, tu cours à Paris et remets à mon frère Lucien ce pli cacheté. En cas de mauvaise rencontre, tu détruis ma dépêche et, si tu peux gagner la France, tu dis tout bas à mon frère. — *Il arrive.*

Il fallait obéir; nous mîmes à la voile le 12 juin 1799.

V

Les Syrtes. Corsaires. Alger. Marché aux esclaves.

Nous devions toucher à la Canée ; et notre vaisseau se dirigeait en conséquence entre la Morée et Candie, lorsque, à la hauteur de l'île de Scarpanto, l'ancienne Carpathos de Neptune, nous sommes pris en flanc par un vent N.-E. si violent et si continu, que, malgré tous les efforts de l'équipage, nous sommes emportés au milieu de ces Syrtes d'Afrique, moins redoutables par les bas-fonds dont elles sont remplies, que par les pirates qui en écument nuit et jour la surface.

Notre brave capitaine était dans des transes mortelles ; sa lunette faisait vingt fois par heure le tour de l'horizon ; et, à la moindre volée d'hirondelles qui venait à passer, il lui semblait voir arriver sur nous toute une flotte de corsaires.

Deux jours passés dans cette situation furent longs comme deux années ; mais enfin nous sortîmes sans encombre de cette impasse, et pûmes reprendre notre route vers Marseille. Déjà même nous voguions entre Lampedouse et Malte, et pensions être à l'abri de tout péril, quand deux corsaires, cachés par un îlot,

se démasquent et se dirigent sur nous. Equipage et passagers, nous sommes près de quarante, les armes et les munitions ne manquent pas; c'est assez pour vendre chèrement sa vie, vaincre même et échapper à l'esclavage; chacun est appelé à donner son avis : mais, à toutes mes objurgations, le suffrage universel répond que la vie, même avec les souffrances de l'esclavage, vaut mieux que la mort la plus glorieuse. Que faire? En conséqnence de ce superbe raisonnement, on se livre sans résistance.

Aussitôt, nous sommes envahis, chargés de fers, dévalisés de la tête aux pieds, distribués sur les trois navires. J'en fus quitte pour ma bourse, ma dépêche étant déjà à la mer, découpée en petits morceaux. On nous conduisit à *Alger*, le marché le plus important de la côte, où l'on espérait tirer meilleur parti des esclaves, du chargement et du navire.

A dix heures du matin, nous entrions dans le port; une multitude innombrable se pressait pour nous voir, et des barques se détachaient de tous côtés, pour venir vers nous; les unes portaient les employés du port et les agents du fisc; les autres, des acheteurs et des curieux. Les marchandises consistaient surtout en coton et en huile; on les vendit à bord. On aurait pu nous y vendre aussi nous-mêmes : mais on crut bien faire d'exhiber au public

nos qualités, afin de stimuler la concurrence et d'élever ainsi les prix.

Nous sommes donc, deux à deux, attachés par le poignet, descendus à terre, placés sur deux rangs, comme des écoliers allant à la promenade; et l'on nous fait ainsi lentement parcourir les rues sales, les places et les carrefours de la ville. Devant nous marche une espèce de crieur public ou de commissaire aux ventes, agitant un reste de drapeau, surmonté d'un croissant écorné; et qui nous fait faire des haltes continuelles, pour crier d'une voix nasillarde : *Chrétiens à vendre! Qui veut acheter des chrétiens?*

La foule qui nous fait cortège est énorme; mais, au lieu de nous témoigner de la pitié, elle n'a pour nous que des insultes et des outrages, et crie avec fureur : *Mort à ces chiens de chrétiens!*

Le capitaine était mon compagnon de chaîne, et nous marchions au premier rang. Marié et père de famille, l'infortuné répétait sans cesse en pleurant le nom de sa femme et de ses enfants. Un de ces animaux féroces, qui semblait l'avoir pris en grippe, ne cessait de se moquer de lui, de l'insulter et de le contrefaire. Je le suivais de l'œil; mais il avait la précaution de se tenir à distance, quand tout à coup il trouve sous son pied un chiffon, le ramasse, et vient, d'un air railleur, se placer devant le capitaine,

pour lui essuyer les yeux. Mauvaise inspiration! car de ma main libre, qui était justement la droite, je lui applique sur la figure un tel coup qu'il en jaillit deux sources de sang; et lui-même, les dents brisées, n'y voyant plus, s'en va en tournoyant tomber dans les jambes du porte-drapeau, l'entraîne dans sa chute; et tous deux roulent sur la poussière, aux grands éclats de rire des prisonniers. Les infidèles ne riaient pas; mais ils se mirent à l'écart.

Cette promenade forcée, au milieu des imprécations et des huées contre les chrétiens, n'avait rien de particulièrement agréable; mais, à certain point de vue, elle était loin de me déplaire; attendu qu'elle me rappelait celle, autrement douloureuse, que fit autrefois Notre-Seigneur Jésus-Christ dans les rues de Jérusalem, à travers une populace, ivre de vin, de fureur et de sang; et si l'on fût venu me dire : — *C'est au Calvaire que vous allez aussi*; rien, je vous le déclare, n'aurait pu m'être plus agréable. Malheureusement, nous aboutîmes à un vaste hangard, où se tenait le marché aux esclaves. Là, on nous attacha, comme des bêtes de somme, à de gros anneaux de fer, solidement fixés dans la muraille, en nous laissant toutefois un peu de corde, pour la commodité des acheteurs.

Ceux-ci ne tardèrent pas à arriver en grand

nombre. Les uns Turcs, Maures ou Kabiles; les autres Juifs, Arabes ou Marocains; plusieurs achetant pour leur propre compte, plusieurs, pour le compte d'autrui; la plupart, pour revendre à gros bénéfices sur les marchés de l'intérieur. A côté des acheteurs, se tenaient des *interprètes* et des *experts*, chargés de nous faire subir des interrogatoires et des épreuves, propres à déterminer notre valeur respective.

Les premiers, le crayon à la main, demandaient notre pays, notre âge, notre profession, notre religion; les autres vérifiaient si nous avions bon poumon, bonne dent et bon œil; si nous savions lire, écrire, jouer de quelque instrument de musique; et, pour s'assurer à quel point étaient solides nos reins, nos épaules et nos jambes, ils nous imposaient des hottes, contenant des briques en nombre variable, et nous faisaient aller au pas, au trot, au galop, comme des chevaux tournant autour d'un manège. Enfin, ils ordonnaient de déposer nos vêtements, pour voir si nous n'avions pas des infirmités cachées.

L'expert était un petit homme pétulant, rechigné, que j'avais reconnu pour un renégat napolitain. Il se grandissait sur la pointe du pied, se donnant le plus de mouvement et d'importance possible; le

fait est que chacun s'inclinait devant lui. Je ne l'aimais pas, d'abord parce qu'il était renégat; ensuite parce qu'il avait chargé outre mesure quelques-uns de mes compagnons, et s'était permis de les frapper du fouet. Quand il en fut à moi, comme il savait l'aventure du crieur public, il crut pouvoir m'adresser des reproches, auxquels je ne répondis rien; puis il remplit ma hotte jusqu'en haut, et m'appliqua un assez fort coup de fouet dans les jambes. Il n'était pas mieux inspiré que l'autre; car, le saisissant d'un bras vigoureux, je l'enlève et le couche plus ou moins mollement sur les briques de ma hotte; après quoi je l'emporte au triple galop, le secouant, le faisant sauter à rendre son déjeuner du lendemain. Avez-vous vu les contorsions et entendu les cris de ces pauvres petits enfants que Croquemitaine emporte dans son sac? Ainsi faisait mon homme; mais, plus il criait, plus je courais; et ce ne fut qu'après avoir ainsi fait trois fois le tour de la piste, que je le déposai plus mort que vif à l'endroit où je l'avais pris. Les enfants de Mahomet ne rient pas souvent; mais, ce jour-là, ils s'en donnèrent pour six mois.

Vint enfin la dernière épreuve, qui consiste à se montrer tout nu, et qui, bien qu'usitée dans notre armée, n'en est pas moins inconvenante et hon-

teuse; je déclarai que je ne m'y soumettrais pas; et nous en fûmes dispensés. Quel inconvénient pourrait-il y avoir à ce que, devant nos conseils de révision, cette humiliation cessât d'être obligatoire et universelle, pour n'être infligée qu'à ceux qui auraient intérêt à la réclamer comme une faveur?

Ces préliminaires terminés, la vente commença; nous fûmes, l'un après l'autre, mis aux enchères, et adjugés au plus fort et dernier enchérisseur; j'échus en partage à un marchand de Bone, qui se trouvait momentanément à Alger; et par le plus heureux hasard, ce marchand était juif.

VI

Voyage. Comparaison. Bone. Straponti. La famille Mendelson.

D'Alger à Bone, la voie de terre est longue, pénible et dangereuse; nous prîmes passage sur un vaisseau tunisien, qui devait toucher à divers points de la côte et nous rendre à destination. Je profitai de ce repos forcé pour réfléchir aux choses du passé, aux tristesses du présent et aux nécessités de l'avenir.

Dans le passé, me disais-je, ce n'est pas moi qui

ai demandé à partir pour la France; je ne suis pour rien dans le choix du navire et de son itinéraire; ce n'est pas moi qui ai déchaîné la tempête, poussé vers les Syrtes, appelé les pirates, qui nous ont capturés et vendus. Je me trouve donc en présence d'un fait providentiel et d'un cas de force majeure, qu'il ne dépendait pas de moi d'empêcher ou de modifier; et dont par conséquent je ne saurais être responsable; c'est à Dieu seul qu'en revient et qu'il en faut laisser avec confiance la responsabilité.

Le présent n'est pas gai; me voilà esclave d'un homme qui, d'après les mœurs et les lois du pays, a droit de vie et de mort sur moi. Toutefois, ici déjà se manifeste à mon égard la miséricorde divine.

J'aurais pu, comme mes compagnons, être acheté par des Musulmans, être conduit dans l'Algérie intérieure ou au Maroc, en Tunisie ou dans le Sahara. Les Musulmans abhorrent les chrétiens par principe religieux; leur faire du mal est pour eux œuvre pie; les tuer est le plus sûr moyen d'aller en paradis. Avec de telles idées, il est facile de comprendre comment étaient traités chez eux les esclaves chrétiens. Le sort des bêtes de somme n'était pas pire que le leur. On ne leur parlait que la menace à la bouche, et le bâton levé; on leur donnait le moins possible à manger; on les faisait travailler le plus

possible; n'eût été la crainte de les perdre, on ne leur aurait jamais donné ni nourriture ni repos. Plusieurs les attelaient à la charrue par un soleil torride, les frappant du fouet, les piquant de l'aiguillon, comme on fait aux bœufs et aux chevaux de labour. Les moindres fautes étaient brutalement punies; le signe de la croix valait, à qui s'en rendait coupable, des insultes et des traitements cruels, et il ne fallait pas avoir commis un crime pour être décapité ou pendu.

Chez les Juifs, il en était tout autrement. Moïse, il est vrai, n'abolit pas l'esclavage, cet honneur étant réservé à Jésus-Christ; mais il lui enleva le caractère d'atroce barbarie qu'il avait déjà chez plusieurs peuples, et qu'il eut plus tard chez les Grecs et les Romains. Ses lois, sur ce point comme sur tous les autres, laissent bien loin derrière elles celles de Minos, Lycurgue, Solon et autres législateurs fameux.

Ainsi le maître qui a crevé un œil ou cassé une dent à son esclave, est obligé de lui rendre la liberté; s'il lui a rompu une jambe ou un bras, il subit la peine du talion; s'il lui a donné la mort, il doit lui-même être puni de mort (*morte moriatur*).

La loi mosaïque veut que l'esclave ait des jours de délassement et de plaisir; qu'il profite, comme son maître, du repos du sabbat; qu'il ait part non seu-

lement aux fruits spontanés de l'année sabbatique, mais aux festins religieux des grandes solennités, ainsi qu'aux repas sacrificateurs; — elle veut que la joie de ces fêtes rapproche l'esclave et le maître, et leur soit commune; — elle veut enfin que, tous les sept ans, à l'année *sabbatique*, la liberté soit rendue aux esclaves, Hébreux d'origine; et, à ceux qui ne sont pas Hébreux d'origine, tous les cinquante ans, à l'époque de l'année *jubilaire*. — Maître pour maître, il me semblait donc qu'il valait mieux, en attendant la délivrance, être l'esclave d'un disciple de Moïse, que d'un disciple de Mahomet; et, dans mon malheur, je me trouvais heureux, en comparaison de mes camarades.

Quant à l'avenir, je me représentais d'abord que l'Évangile recommande la soumission aux ordres de Dieu, et que la philosophie ancienne a dit par la bouche d'Horace :

Fit levius patientiâ
Quidquid corrigere est nefas.

Je me disais d'autre part que mon patron n'était pas la cause de mes malheurs : qu'en m'achetant à la criée, il n'avait fait qu'user d'un droit que garantissaient à tout le monde les lois et les mœurs du pays; que dès lors il serait peu juste de lui en faire

un crime; qu'avant d'adopter à son égard une opinion et une ligne de conduite, il convenait de savoir à qui j'avais affaire, et comment je serais traité.

Le voyage me fut une excellente occasion, pour commencer à ce sujet mes études. Mon maître, qui se nommait Mendelson, me témoignait beaucoup de sympathie et de confiance; il ne tarissait pas de questions sur mon pays et mon passé; et, quand nous passions devant une localité de quelque importance, il se croyait obligé de m'en raconter l'histoire, se montrant heureux et fier de voir que je l'écoutais avec attention. C'est ainsi qu'il me dit qu'à Dellys, il n'y a que des teinturiers et des pirates, parmi lesquels ceux qui nous avaient pris et vendus.

En somme, je restai convaincu que c'était un homme simple et débonnaire, avec lequel il serait aisé de faire bon ménage. Bref, notre voyage fut heureux; et j'arrivai à Bone, bien décidé à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

Très ouverte et peu profonde, la rade de Bone se divise en deux ports, dont l'un reçoit la Seybouse, l'autre la Mafrag, et qui sont très fréquentés pour la pêche au corail.

Cette ville se nommait autrefois Hippone ou *Hippo regius*, parce qu'elle était une des résidences des rois Numides. Les Arabes l'appellent Beleb-el-Aneb

(ville des Jujubes), à cause des magnifiques jujubiers dont ses environs sont couverts. Elle se glorifie d'avoir eu pour évêque saint Augustin, le premier des Pères de l'Église Latine, et l'un des plus grands génies que l'espèce humaine ait produits.

Sous Louis XIV, il s'était fondé une Compagnie française d'Afrique, qui possédait à Bone un établissement très florissant, pour le commerce et pour la pêche du corail. Elle avait d'autres établissements à Bastion de France, La Calle, Tabarca, etc., mais, pendant la révolution, cette Compagnie a disparu, ses établissements ont été abandonnés, et cette source de richesses a tari pour nous.

La population de Bone est de sept à huit mille âmes, appartenant généralement à la race maure, tandis que les Berbers ou Kabyles occupent les montagnes, et que les Arabes promènent leurs tentes dans les plaines. Son commerce consistait alors en étoffes de laine, burnous, selles, tapis, cire, blé, etc... Mon patron était un de ses principaux négociants.

Ses magasins se trouvaient sur le grand port, juste en face de l'endroit où nous avions débarqué; son premier soin fut naturellement de me les montrer. C'était un vaste local, où venaient s'entasser les marchandises, apportées par les vaisseaux de Marseille et de Livourne, et celles qui venaient des tribus

de l'intérieur. Bien que faisant au besoin la commission et le courtage, Mendelson opérait généralement pour son propre compte. Ce qu'il achetait des navires, il le revendait, à ses risques et périls, aux tribus et réciproquement; et, gagnant ainsi des deux mains, il réalisait de beaux bénéfices.

Le magasin était sous la direction d'un vieux commis, Maltais d'origine, depuis très longtemps au service de la maison, légèrement sourd et peu ingambe; mais d'une fidélité et d'un dévouement à toute épreuve. Ses fonctions du reste n'avaient rien de fort difficile. Ouvrir de temps à autre les portes et les fenêtres pour renouveler l'air; entretenir et visiter les souricières; se promener le jour devant la porte, comme pour dire aux voleurs : *On vous regarde!* Coucher la nuit au milieu d'un véritable arsenal d'armes de toute espèce, chargées depuis dix ans, c'est à peu près à quoi elles se réduisaient. Est-ce à dire que sa présence fût de nature à écarter les voleurs? Je n'en sais rien; mais il n'est pas téméraire de croire que, si une douzaine de rats bien déterminés se fussent entendus à lui chercher querelle, ils l'auraient fait sauter par la fenêtre, et crier : *A la garde!*

Ce brave homme, appelé Straponti, était tout fier de la confiance qu'on lui témoignait, et n'aurait pas

changé de condition avec le bey de Constantine; la maison était à lui; le magasin et les marchandises étaient à lui; c'est à peine s'il en laissait à Mendelson le titre de propriétaire honoraire : mais celui-ci avait beau me dire : — Regardez donc par ici! regardez donc par là! comment trouvez-vous ceci? comment trouvez-vous cela? Je ne voyais que des ballots et des caisses traînant pêle-mêle de tous côtés; des toiles d'araignées tapissant les angles des murs ou descendant des plafonds, sous forme de fils à la Vierge; la poussière illustrant les comptoirs, les sièges et les marchandises; et rien de tout cela ne me paraissait merveilleux. Toutefois, me disais-je tout bas, qui sait si, après tout, comme semble le croire son maître, ce brave commis n'est pas un artiste de premier ordre? Boileau n'a-t-il pas dit :

Souvent un beau désordre est un effet de l'art?

Cette inspection terminée, Mendelson me conduit à l'habitation de sa famille, qui se trouve à 2 kilomètres de la ville, du côté du lac Fetzara. Elle est située sur une éminence, au milieu d'un bassin où l'eau abonde, et qu'entourent des collines boisées; c'est un des sites les plus riants, les plus pittoresques et les plus fertiles que j'aie jamais vus. La propriété immédiate contient 10 hectares environ : mais

elle a le double inconvénient d'être ouverte de tous côtés et cultivée à peu près comme le magasin est tenu. Quant à la maison proprement dite, elle se compose d'un bâtiment principal et de deux pavillons, qui n'ont pas du tout mauvaise apparence. J'ai su plus tard qu'elle a été construite par une famille française, à l'époque où nous avions à Bone l'établissement dont il vient d'être parlé.

Mme Mendelson et ses enfants nous accueillirent avec des transports de joie, bien que ma présence les intriguât visiblement; mais alors, prenant une attitude solennelle, Mendelson leur raconte comment, pendant qu'il était à Alger, un navire chrétien ayant été mis en vente, l'inspiration lui était soudainement venue de se rendre acquéreur de ma personne. Les concurrents étaient nombreux; aussi lui ai-je coûté cher : mais eussé-je coûté dix fois plus, il ne regretterait pas son argent. Et, partant de là, il se met à faire de moi les louanges les plus extravagantes, me prêtant toutes les perfections physiques, intellectuelles et morales; racontant avec de grands éclats de rire les aventures de l'homme au chiffon et de l'expert vérificateur; ajoutant que je suis Corse, capitaine dans l'armée française et porte le nom de Scipion. Il entend que je sois considéré non comme un serviteur ou un esclave, mais comme un membre de

lafamille ; que je puisse aller et venir à mon gré et librement pratiquer ma religion.

La famille se composait du père, de la mère, d'une fille de treize ans et de trois garçons de cinq à onze.

Le père avait franchi la quarantaine; mais il ne semblait pas près de descendre la pente fatale. Sans être physiquement un Apollon du Belvédère, il était de bonne taille, bien pris et vigoureux, de traits assez réguliers et de figure agréable, bien que légèrement marqué de petite vérole. Son intelligence était de moyen calibre, son instruction peu étendue; mais il possédait à un degré remarquable l'aptitude commerciale qui distingue sa race. Au moral, sans craindre les gros profits, il ne se montrait pas trop âpre au gain; et j'ai souvent remarqué en lui un esprit de modération et de justice qu'on n'accorde pas toujours aux Juifs. Il aimait ses enfants comme la prunelle de ses yeux; mais il idolâtrait surtout sa femme. Tout ce qu'elle faisait était merveille; tout ce qu'elle disait, article de foi; tout ce qu'elle voulait, arrêt immuable du destin.

Mme Mendelson, qui se nommait Rachel, avait trente-deux ou trente-trois ans, et l'emportait sur son mari par l'intelligence et l'instruction. Grande, maigre, pâle, avec de beaux cheveux noirs, c'était le type juif dans toute sa pureté. Ses yeux, profonds

comme un abîme, étaient pleins d'assurance et lançaient des éclairs; et s'il est vrai que les yeux soient le miroir de l'âme, on sentait à première vue que ceux-là servaient d'interprètes à une nature ardente, et n'étaient autre chose que deux cratères de volcan.

Quoique très jeune encore, Sarah, leur fille, était déjà une belle personne, et ressemblait à son père plus qu'à sa mère; les trois garçons ne songeaient qu'à jouer.

VII

Transformations. Education des enfants.

L'affection que me témoignaient Mendelson et les siens, me touchait profondément, et les égards dont ils ne cessaient de me combler, comme à l'envi, me créaient envers eux des devoirs de reconnaissance; aussi, au lieu de rêver nuit et jour aux moyens de m'échapper de leurs mains, je ne songeais qu'à leur rendre le plus de services possible.

Je me tournai d'abord vers le magasin, convaincu que, si la propreté et l'ordre sont nécessaires quelque part, c'est surtout chez un négociant :

mais comme, pour le mettre en état, il fallait d'abord bouleverser de fond en comble ce qui existait, au risque d'humilier et de mécontenter Straponti, je feignis, pour ménager ce brave homme, d'avoir besoin de ses conseils, et je lui disais : — Si nous faisions ceci? Si nous faisions cela?... — Et il prenait si bien la plaisanterie, qu'il finit par se convaincre que toutes ces idées lui appartenaient en effet, et il se mit clopin-clopant à l'ouvrage.

En peu de jours, tout fut balayé, nettoyé, lavé, frotté, épousseté, ciré. Les toiles d'araignée disparurent; les souris et les rats décampèrent; les marchandises, selon leur provenance et leur nature, apprirent à se loger dans des quartiers séparés, étiquetés, numérotés; les comptoirs devinrent brillants comme la glace, et la poussière s'envola; une comptabilité simple mais rigoureuse remplaça le grimoire et les hiéroglyphes de Straponti; bref, tout fut mis en état, à l'instar des grands magasins de l'Europe. Mendelson était en extase, montrant à tout le monde sa boutique et ses livres qu'il prétendait les mieux tenus des Etats Barbaresques, et Straponti répétait à tout venant : — Comment trouvez-vous que j'ai arrangé tout cela?

Le magasin mis en ordre, je portai sur la propriété mon attention et mes soins. La besogne était rude :

mais Mendelson, qui était riche, me fournit à volonté de l'argent et des bras. Or, avec de l'argent et des bras, on a bientôt fait, même en Afrique, d'opérer des merveilles. Ma première pensée fut de l'entourer d'une clôture, pour la mettre à l'abri des insultes des hommes et des animaux. J'avais à choisir entre un fossé, une palissade, un mur et une haie. A moins d'être aussi profond, aussi large que celui qui entourait Babylone, et toujours rempli d'eau, un fossé est une pauvre défense contre les hommes, les troupeaux vagabonds et les bêtes sauvages ; sans compter les réparations incessantes, dont il a besoin. La palissade se pourrit vite, est peu solide et facile à renverser. Le mur, pour atteindre son but, doit être haut et large : mais alors, outre qu'il coûte fort cher à construire et à entretenir, il intercepte l'air et la lumière, et nuit considérablement aux végétaux voisins ; je me décidai donc pour la haie.

Sur les coteaux voisins se trouvait en abondance une espèce d'acacia, de 10 ou 12 pieds de haut, qui croît avec une grande rapidité et est garni d'épines très aiguës, très dures et longues comme le doigt. J'en fis planter tout autour une double rangée, en les inclinant alternativement à droite et à gauche, de manière à les faire se croiser comme les lattes d'un treillage ; et j'obtins ainsi une clôture, joignant à

l'impénétrabilité les avantages des autres systèmes, sans en avoir les inconvénients.

Ce premier travail fini, je distribuai l'intérieur de la façon la plus agréable et la plus utile. Vigne, verger, potager, parterre, allées couvertes, berceaux, tonnelles, bosquets, massifs, grottes, ruisseau, pièce d'eau, salle de bains, etc... rien ne fut oublié pour transformer ce petit bassin en un véritable paradis terrestre. Et, lorsque tout fut terminé, je couronnai mon ouvrage, en en dressant un plan parcellaire colorié, avec le plan d'élévation de la maison et je l'offris à Mendelson, dans un beau cadre en bois d'ébène. Père, mère, enfants, tout pensa perdre la tête à la vue de tant de merveilles; la ville entière voulut les contempler de ses yeux, et mon nom devint célèbre dans toute la contrée.

A cette époque, Bone n'offrait aux familles aucune ressource pour l'éducation des enfants; pas de collèges, d'institutions, d'écoles primaires; tout cela avait disparu avec nos missionnaires et la Compagnie française. Nos enfants en étaient donc réduits aux leçons de leur père et de leur mère, lesquels n'étant ni philosophes ni docteurs, ne pouvaient, en vertu du proverbe *Nemo dat quod non habet*, leur enseigner ce qu'ils ne savaient pas eux-mêmes. En conséquence, j'offris de me faire leur précepteur, et

de les instruire selon les programmes et les méthodes suivis en France.

Cette proposition fut accueillie avec enthousiasme, et les parents voulurent aussi devenir mes élèves, pour apprendre la langue française. Chez les Bénédictins, on étudiait les langues, même les langues anciennes, par la méthode naturelle, c'est-à-dire en les parlant. Quant au petit nombre de règles fondamentales, auxquelles se réduit toute syntaxe, quelques heures de leçon au tableau noir suffisaient pour les savoir à fond, beaucoup mieux qu'en les récitant mécaniquement par cœur. Nous procédâmes de même; et, au bout de six mois, toute la maison se trouvait en état de s'exprimer passablement en français.

Les enfants étudiaient en outre l'histoire et la géographie, l'arithmétique et la géométrie, et même le latin. Au lieu de surcharger leur mémoire, je m'adressais surtout à leurs yeux, au moyen du dessin qui m'était familier; aussi faisaient-ils de rapides et solides progrès. — J'utilisais leurs récréations et leurs vacances, en leur montrant à connaître et à collectionner les plantes, les insectes, les minéraux. — Enfin, comme on peut se trouver dépourvu de toute espèce de livres, ainsi que cela m'arrivait à Bone, je leur enseignais avec un soin extrême à lire couramment dans ce grand livre, qui se trouve partout,

qui contient tout, qui ne peut ni se détériorer ni se perdre, où les meilleurs écrivains ont puisé ce qu'ils ont dit de beau et de bon, dans le *Livre de la nature*, en un mot; et je pensais leur rendre de la sorte le plus grand de tous les services.

VIII

Voyage aux tribus.

Cependant un vaisseau marseillais était venu vider nos magasins des produits indigènes, et les remplir des produits de l'Europe. Nous apprîmes par lui le retour de Bonaparte, la chute du Directoire, l'établissement du Consulat et la victoire de Marengo. Vous ne sauriez croire, et Dieu vous garde d'en faire jamais l'expérience personnelle, l'effet que produisent sur l'exilé les nouvelles de la patrie et la vue de ses compatriotes. Du capitaine au petit mousse, il me semblait que l'équipage n'était composé que de mes frères ou de mes cousins germains.

Peu de jours après le départ du navire, il fallut songer à un voyage dans l'intérieur, afin de remplacer les marchandises parties pour la France, et

de distribuer celles qui en venaient. Mendelson ne m'avait, jusque-là, emmené dans aucune de ses courses; il me déclara, cette fois, qu'étant assez acclimaté et au courant des usages du pays, je l'accompagnerais désormais, et aurais même le commandement en chef de la caravane.

Tant qu'elles se tenaient aux environs de Bone, ces expéditions ne présentaient ni grandes difficultés ni grands périls : mais, dès qu'elles avaient franchi certaines limites, alors commençaient de graves dangers à courir, tant de la part des bêtes féroces que des nomades déprédateurs; d'où, nécessité d'une escorte suffisante. Les douze ou quinze hommes dont elle se composait, ne pouvaient être pris que parmi les désœuvrés du port, gens appartenant à toutes les nations du monde; n'ayant pas tous ensemble de quoi mériter un certificat de bonne vie et mœurs; et pouvant devenir, dans un moment donné, non moins redoutables que les Arabes eux-mêmes.

Dans cette fourmilière, je choisis les quinze hommes qui me parurent les plus intelligents, les plus braves, sur lesquels je n'avais pas recueilli de trop mauvais renseignements, et je les enrégimentai. Je crus bien faire, et par le fait je fis bien de leur donner un costume distinctif, dont ils pussent être fiers, et qui leur inspirât le respect d'eux-mêmes;

j'établis parmi eux différents grades; je les formai tant bien que mal à la manœuvre et à la discipline, et les soumis fortement à mon autorité. Je ne crus pas devoir leur promettre des rubans et des croix, afin de stimuler leur zèle; mais j'atteignis le même but, au moyen de promesses de gratifications, en sus de leurs appointements. Je fus singulièrement aidé dans cette œuvre par mon titre d'officier français, et ce qu'on leur avait dit de ma force physique et de mon caractère.

Quant à Mendelson, en le voyant, à la tête de cette brillante armée, se diriger vers les tribus, vous eussiez dit Alexandre le Grand s'en allant envahir le royaume des Perses, ou le général Bonaparte s'embarquant pour son expédition d'Egypte.

Nous étions en tout dix-sept hommes : huit chameaux et douze mulets portaient les marchandises; l'ami de Sancho, les provisions de bouche, mes deux chiens servaient d'éclaireurs; nos armes étaient toujours chargées. Pendant la marche, deux hommes allaient en avant; deux autres se tenaient en arrière; plusieurs voltigeaient sur les flancs. Le reste, sous la direction de Mendelson, veillait aux bagages et aux bêtes de somme. Pour moi, suivi d'un de mes chiens fidèles, je battais de tout côté la campagne, soit pour éventer les pièges qui pourraient nous être ten-

dus, soit pour chercher l'appoint du prochain repas.

Le long du jour, les choses se passaient d'ordinaire assez paisiblement; parce que les fauves se tiennent cachées dans leurs retraites; et que les malfaiteurs craignent d'attaquer ceux qu'ils voient en nombre et sur leurs gardes. Avec la nuit, commençaient les tribulations et les dangers. Chaque soir, au coucher du soleil, nous faisions halte pour camper, sur le bord d'une rivière ou d'un lac, afin que, protégés d'un côté par les eaux, nous n'eussions plus à veiller et à nous défendre que de l'autre. Nous allumions à distance convenable une et quelquefois deux lignes de grands feux; le bois mort et les broussailles sèches abondant partout, il n'y avait qu'à se baisser et à prendre : mais si les feux ont la propriété d'écarter le tigre et la panthère, ils ont l'inconvénient d'appeler les malfaiteurs.

Pour protéger nos sentinelles et les tentes où reposaient nos gens, j'entassais caisses sur caisses, ballots sur ballots, et, tandis que les hommes veillaient ou sommeillaient à l'avant-garde, nos animaux, attachés derrière nous par de longues courroies, mangeaient, buvaient, dormaient, philosophiaient au bord de l'eau. Mais si, pour être informé de l'approche de l'ennemi, j'avais foi dans la vigilance de mes sentinelles, je comptais bien plus encore sur

l'instinct de nos quadrupèdes, et particulièrement sur celui de mes chiens.

Quel est le chasseur tant soit peu habile qui, à l'attitude et aux mouvements de son chien, ne distingue pas l'espèce de gibier qu'il a devant lui, lièvre, lapin, perdrix, bécasse? Quel est le berger qui, à l'inquiétude de ses moutons et de ses chèvres, ne reconnaît pas l'approche du loup? Eh bien! ce qui se passe dans les champs à l'égard du gibier, se voit dans le désert à l'égard des bêtes féroces; nous l'avons maintes fois constaté.

Était-ce le chacal ou l'hyène, qui se glissaient vers nous à pas furtifs? tandis que les sentinelles ne s'en apercevaient pas, les chiens aboyaient avec fureur, cherchaient à rompre leur chaîne, pour leur donner la chasse; chameaux et mulets continuaient paisiblement à brouter; Martin lui-même se montrait à peine ému.

Était-ce la panthère ou le tigre? Les chiens cherchaient encore à s'élancer; mais avec moins d'ardeur; et, dans leurs aboiements, il y avait autant de crainte que de colère; les bêtes de somme cessaient de manger, s'agitaient avec inquiétude et se rapprochaient les unes des autres; Martin se cachait au milieu d'elles.

Était-ce sa majesté lionne? Les chiens poussaient

alors des hurlements plaintifs et se réfugiaient entre nos jambes en donnant des signes de la plus vive terreur. Les autres reniflaient bruyamment, se rapprochaient aussi de nous en tremblant, et tous semblaient nous dire : — Contre celui-ci nous ne pouvons rien. A vous, hommes de nous défendre! — Seul, soit esprit de contradiction, soit tactique des faux braves, le commis aux vivres affectait de folichonner, d'éternuer et de fredonner plus encore que de coutume.

Enfin, si c'étaient des hommes qui s'avançaient vers nous, nos chiens faisaient entendre des grognements sourds, qui devenaient de plus en plus éclatants; mulets et chameaux ne bougeaient pas, l'âne avait l'air de rire et de murmurer comme son compère de la fable :

... Quid refert meâ
Cui serviam, clitellas dum portem meas?

IX

Mauvaises rencontres.

En voyageant dans de telles conditions, il nous était difficile d'échapper à toutes les mauvaises ren-

contres; aussi trois mois suffiraient à peine pour vous raconter tous nos démêlés avec les animaux féroces et les pirates du désert. Un ou deux exemples suffiront à vous en donner une idée.

Mendelson avait un correspondant et faisait d'importantes affaires à El-Kêf, petite ville de la Tunisie, à 25 ou 30 lieues de Bone. Cette ville, autrefois appelée Sicca Venerea, était célèbre par le culte de Vénus et la beauté de ses monuments, sous les ruines desquels on a découvert naguère de superbes statues. Elle est située sur la rive droite et à peu de distance du fleuve Bagradas (aujourd'hui Mezdjerda), sur les bords duquel l'armée de Régulus tua un énorme serpent, dont la dépouille fut envoyée à Rome, 225 ans avant Jésus-Christ; entre la plaine de Madaure, où Marius vainquit Jugurtha, et celle de Zama, où Annibal fut battu par Scipion, à deux pas de notre province de Constantine.

Un jour donc que nous allions à El-Kêf, la nuit nous surprit entre une chaîne de montagnes et un des affluents du Bagradas. Nos tentes plantées, les feux allumés, les redoutes établies, les sentinelles placées, chacun s'arrange de son mieux pour passer commodément la nuit. Les chiens eux-mêmes font silence; on n'entend que le murmure d'une cascade voisine, le bruit des broussailles craquant sous la

dent de nos quadrupèdes, et le roulement sourd d'un tonnerre lointain. Jusqu'à minuit, tout dort et se tait dans le camp : mais alors nos chiens s'éveillent brusquement, s'agitent et aboient d'une façon toute différente, selon qu'ils regardent la montagne ou le fleuve; nous sommes entre une panthère et un lion.

En un instant, tout le monde est sous les armes, la baïonnette au bout du fusil, et nous attendons immobiles; quand soudain un grand bruit se produit vers la montagne; et nous en voyons descendre à fond de train un magnifique cerf, qui se dirige vers nos feux. D'où vient-il? Où va-t-il? Que cherche-t-il? C'est ce qu'il ne songe pas à dire : mais bientôt nous sommes fixés; car une énorme panthère, qui le poursuit, s'élance sur son dos et s'y cramponne, comme jamais sangsue ne s'attacha sur une poitrine humaine. Il nous était aisé de les arrêter, l'un et l'autre, par quelques balles bien dirigées; mais le voisinage du lion nous retint. Ils filent donc et, par un raisonnement instinctif, le pauvre cerf se précipite dans la rivière, espérant sans doute y noyer son terrible cavalier. Il y serait parvenu peut-être, quand la chute d'un second corps nous apprend que le lion s'est mis de la partie. Bientôt en effet nous le voyons apparaître sur notre rive, à reculons, et tirant après lui le cerf, sans plus s'inquiéter de nous

que si nous étions à 10 lieues; la panthère avait disparu.

Assuré de sa vie pour le lendemain, il est probable que le monstre n'a aucune envie de nous chercher querelle, et peut-être serait-il sage de ne pas le troubler dans son opération : mais il est à si bonne portée et se présente si bien que je cède à la tentation, et huit balles vont à la fois se loger dans son corps. Il y répond par un rugissement terrible, et vient d'un bond prodigieux tomber à deux pas de nous; mais par bonheur il ne peut plus se relever, ses deux jambes du côté gauche ayant été complètement brisées; et une seconde décharge à bout portant met fin à son existence.

Dès que nos gens ont acquis la certitude qu'il est mort, bien mort et n'en reviendra pas, il s'ensuit une scène impossible à décrire; ils se mettent tous à gambader et à danser autour de son cadavre; lui faisant des grimaces et lui crachant au visage; lui tirant la moustache, la crinière et la queue; le frappant du pied et du poing; lui prodiguant les railleries et les injures; lui reprochant ses délits et ses crimes, les bœufs et les hommes par lui dévorés. Il eût été plaisant de voir ce que serait devenu tant de jactance et de bravoure, s'il eût poussé le plus petit soupir.

Je m'attendais à voir maître Martin lui donner le dernier coup de pied, mais le Gascon s'était enfui de frayeur; et ce ne fut pas sans peine que l'on parvint à le trouver.

Ce n'est pas tout. Dès que le bal et la farandolle sont terminés, nos braves mettent le couteau à la main et se jettent tous à la fois sur sa défunte Majesté, choisissant chacun le morceau qui lui convient; détachant les épaules et les cuisses; se taillant des biftecks, des côtelettes et autres morceaux choisis; les faisant cuire sur les charbons ou à la broche; et les dévorant avec autant de facilité, que s'ils avaient à faire à un veau de trois mois! Je leur donnai deux litres de rhum pour aider à la digestion.

Une autre fois, nous allions du côté de Bizerte livrer à une tribu tunisienne diverses marchandises, en échange de quelques chevaux barbes, que l'on nous avait demandés de Marseille. Engagés dans un étroit et long espace, entre l'El-Kébir et une suite de collines boisées, nous cheminions avec précaution, mais le plus vite possible, afin d'atteindre avant la nuit le gué qui mène à l'autre rive, où le terrain étant uni, nous avions moins de risques à courir. Tout allait bien jusque-là, et rien de suspect n'était apparu, quand tout à coup, sur un plateau isolé, nous apercevons cinq ou six de ces grandes char-

rettes couvertes, qui servent d'habitation aux bohémiens.

Une fourmilière de femmes et d'enfants déguenillés s'agitent tout autour et se pressent pour nous voir passer. Des bœufs paissent çà et là sur les flancs de la colline; une multitude de chiens nous acclament et nous saluent à leur manière, mais nous n'apercevons pas un seul homme. Où sont-ils ces hommes, qui doivent être assez nombreux? Ce n'est pas l'heure de la sieste; et s'ils étaient allés à la chasse, leurs chiens seraient avec eux! J'en conclus qu'ils nous ont vus venir de loin et sont allés s'embusquer en avant, pour se jeter sur nous à l'endroit le plus favorable.

En conséquence, au lieu de précipiter notre marche, nous la ralentissons pour la rendre plus sûre nous sommes encore à plus d'une heure du gué, mais cependant nous avançons; la distance diminue à vue d'œil et nous touchons bientôt au terme, sans que les chiens aient poussé le cri d'alarme, sans que nos éclaireurs aient rien signalé. La nuit arrivant, nous nous hâtons d'opérer le passage de la rivière; déjà même plusieurs de nos bêtes sont dans l'eau, quand un feu de peloton nous tue un homme et un mulet, blesse un chameau et fait voler en éclats une caisse.

Au nuage de fumée qui s'élève, je reconnais que les coups sont partis d'un épais fourré, placé à mi-côte. Laissant donc aux bagages Mendelson et quelques hommes, je cours avec les autres m'embusquer derrière de gros rochers, à la hauteur du fourré, sur lequel nous dirigeons un feu d'enfer. Des hurlements de douleur annoncent à chaque instant que nos balles ne sont pas perdues; déjà même les bohémiens ne répondent plus qu'avec mollesse, lorsque de grands cris attirent mes regards vers la rivière; Mendelson et les siens sont aux prises avec une autre bande de coquins.

Ordonner à la moitié de mes gens de continuer le feu, et me précipiter comme une trombe, avec les autres et mes chiens, est l'affaire d'une seconde. Il était temps; deux de ces misérables avaient renversé Mendelson et levaient sur lui le poignard... A ma voix mes chiens abordent le premier et le mettent en pièces. Le second, je le frappe avec tant de violence que, s'ils eussent été dix de file et mon couteau de chasse assez long, je les aurais tous embrochés jusqu'au dernier. Celui-là devait être le chef de la bande, car, en le voyant tomber, tous les autres prirent la fuite, laissant sur le terrain trois hommes, sans compter ceux du fourré. Nous eûmes de notre part un mort et deux blessés.

Nous ensevelîmes profondément notre pauvre camarade, et roulâmes sur sa fosse d'énormes pierres, pour le préserver de l'hyène et du chacal. Nos gens voulaient abandonner sans sépulture les cadavres des bohémiens. Mendelson et moi, nous y opposâmes, par respect pour la nature humaine et pour Dieu, leur créateur ; ils furent donc placés dans une fosse commune.

Et voilà, par ces exemples que je pourrais multiplier à l'infini, quelques-uns des agréments du commerce dans l'intérieur de l'Afrique.

X

Bohémiens.

— Mon commandant, dit alors le capitaine X..., le voisinage de la panthère et du lion n'est pas fort agréable ; mais encore je le préférerais à celui des bohémiens et autres braves gens de cette sorte. Et à ce propos, si ce n'était pas abuser de votre complaisance, je serais bien aise de savoir ce que vous pensez de cette race étrange dont tout le monde parle, et que très peu semblent connaître.

— Il y a là en effet un des problèmes historiques

les plus curieux et les plus graves ; d'autant plus que les documents font défaut pour le résoudre ; et que l'on en est réduit aux conjectures et aux hypothèses.

Il existe sur terre deux peuples qui exécutent depuis des siècles une pérégrination semblable, les Juifs et les Bohémiens. A côté de quelques points communs, il y a entre eux de grandes différences, qui ne permettent pas de les confondre, ainsi que l'ont fait quelques uns.

Juifs. — Les Juifs descendent d'Abraham et sont de la tribu de Juda. Tout le monde sait comment, au vingt et unième siècle avant Jésus-Christ, ils furent appelés en Egypte par Joseph ; comment, pendant quatre cent vingt-neuf ans, ils s'y multiplièrent prodigieusement, et en furent tirés par Moïse au dix-septième siècle. On sait comment, après leur délivrance, Dieu réalisa la promesse faite à Abraham, par un acte de donation formel, absolu, sans réserve, signé de sa main, et enregistré dans la Bible ; acte par lequel il leur céda ses droits sur la Palestine et la Syrie ; de sorte que jusqu'à la consommation des siècles, ils en seront *de droit divin* propriétaires, sans en pouvoir être dépouillés par personne. On sait pourquoi ils en ont été temporairement chassés ; et à quel es conditions ils y rentreront un jour.

Rien donc d'inconnu dans le passé, le présent,

l'avenir même des Juifs; tout en conservant leurs caractères distinctifs, ils ne se sont nulle part montrés réfractaires à la civilisation; jamais ils n'ont prétendu au titre de Pharaons; et ils n'ont avec les Bohémiens aucune de ces ressemblances physiologiques, qui indiquent une communauté d'origine.

Les Bohémiens sont presque aussi nombreux que les Juifs; on en porte le chiffre à près de 4 millions, dont 700,000 en Europe. Les contrées de l'Europe qui en ont le plus sont la Hongrie, la Turquie, la Russie méridionale; l'Angleterre en compte encore 20,000. La France aussi en avait beaucoup autrefois : mais sous Charles IX, les Etats-Généraux de 1560 ayant porté contre eux un édit de bannissement perpétuel, ils ont presque entièrement disparu.

Datant de loin, ils auraient pu, au temps où il se trouvait sur terre tant de pays inhabités et sans maître, se choisir une patrie, à titre de premier occupant; ils ne l'ont pas voulu; ils ont préféré à la vie sédentaire l'existence vagabonde des nomades; et aux charmes de la civilisation, la liberté personnelle absolue. Au lieu d'avoir un champ et une maison, dant ils puissent dire : Ils sont à moi, *j'y suis chez moi!* Ils aiment mieux être étrangers partout; naître, vivre et mourir à la belle étoile, habiter dans une

charrette roulante, se faire enterrer au pied d'un arbre ou dans un terrain vague.

On affirme pourtant que, au nord du Danube, il s'en trouve de sédentaires qui travaillent, vivent dans l'aisance, et obéissent à des chefs électifs. On dit même qu'ils reconnaissent une sorte de chef commun, qui s'intitule *roi des Bohémiens;* et ce singulier roi, paraît-il, serait mort naguère en Espagne. Ce qui est certain, c'est qu'une de leurs filles est devenue par mariage une des plus grandes dames de la Russie.

Généralement laids de visage, ces aventuriers sont de haute taille, et supportent aisément les froids les plus rigoureux; leurs yeux ont un éclat extraordinaire et leurs dents sont d'une éclatante blancheur. On les croit idolâtres; mais on ne sait trop ce qu'ils adorent; ils parlent un jargon auquel on ne comprend rien; et leur morale semble fort relâchée. Au désert, ils sont pasteurs, détroussent les voyageurs isolés et les caravanes. En pays civilisés, ils courent les villages et les villes, les foires et les marchés; s'occupant de maquignonnage et de contrebande; jonglant, faisant des tours d'adresse et de force; tirant les cartes, disant la bonne aventure. Presque nulle part, ils ne demandent à la terre ou à métier sérieux le pain de leurs familles; ce qui a fait croire que le vol est une de leurs principales ressources.

En France, on les nomme *Bohémiens*, parce que leurs premières tribus nous vinrent de la Bohême. Ils sont appelés *Egyptiens* en Angleterre, *Gitanos* en Espagne, *Ciganos* en Portugal, *Tartares* en Danemarck et en Suède, *Zingaris* en Italie et en Turquie, *Zigeunes* en Allemagne, *Tchinganes* en Russie, etc...

Entre tant de noms différents, s'il est malaisé de découvrir le véritable, il ne l'est pas moins de distinguer qu'elle est la bonne, entre toutes les hypothèses que l'on a faites sur leur origine. Les uns les font descendre d'une troupe de pèlerins qui, vers le douzième siècle, s'étant égarés en revenant de la Terre-Sainte, embrassèrent cette vie errante, qu'ils transmirent à leurs descendants. D'autres leur donnent pour auteurs des pénitents que, vers la même époque, le pape aurait, en expiation de leurs péchés, condamnés à errer pendant sept ans, sans se reposer jamais. Ceux-ci voient en eux la postérité des *Tchinganes*, peuple des rives de l'Indus, qui fut chassé de son pays au quatorzième siècle, par la grande invasion de Tamerlan; ceux-là, les restes d'une caste de *Parias*, expulsés ou sortis de l'Inde, à une époque et pour une cause inconnues. Plusieurs les font originaires de la Perse, etc... Mais de tant d'hypothèses, il n'en est pas une seule qui résolve, même approximativement, la question; elles prouvent tout

au plus que les Bohémiens sont venus de l'Orient. La mienne sera-t-elle plus heureuse ? A vous d'en juger.

Tout problème historique a pour objet d'établir avec certitude l'existence d'un fait. Or, les faits s'établissent de trois manières : par les monuments, l'histoire écrite et la tradition.

Comme tous les peuples vagabonds, qui changent à chaque instant de place, et n'ont ni domiciles fixes ni écoles, les Bohémiens ne possèdent ni monuments proprement dits, ni documents historiques : mais ils ont, comme tous les autres, des traditions orales, qui se conservent et se transmettent de génération en génération. A défaut d'autres documents qu'ils ne sauraient fournir, il est donc naturel et logique de s'adresser d'abord à leurs traditions; attendu que, mieux que personne, ils doivent savoir ce qui concerne leurs ancêtres.

Or, si vous leur demandez : — Que dites-vous de vous-mêmes? Qui êtes-vous? D'où venez-vous? — Il vous répondent d'une voix unanime : — Nous sommes les *Pharaons*, nos pères vivaient en *Egypte*, et nous en sommes sortis à une époque *excessivement reculée*, dont nous ne saurions préciser la date.

Contre une telle tradition, on ne voit pas trop ce que valent des hypothèses. Quant à moi, c'est

assez pour me convaincre que les Bohémiens sont sortis de l'Egypte, où ils se nommaient Pharaons. Ce qui confirme encore cette opinion, c'est une chanson, populaire parmi les gitanos d'Espagne, et dont je suis heureux de vous citer un fragment :

« La contrée de l'Egypte est notre chère patrie; où nous vivions dans la plénitude des jouissances, sans travailler; jusqu'à ce que notre sort ait été d'être dispersés dans tous les pays. Maintenant nos coursiers sont forcés de boire tes eaux, ô Guadiana!

« Nos chevaux, qui n'auraient dû s'abreuver que dans un seul fleuve, celui qui brille à travers l'Egypte, sous le doux regard du soleil, sont maintenant forcés de boire dans toutes les rivières, excepté dans celle-là! etc. »

Autre fait qui, sans avoir grande importance, n'est pas moins digne d'intérêt. Les Bohémiens élèvent jusqu'aux nues la science astrologique des anciens Egyptiens et prétendent avoir appris d'eux l'art de la divination. Le rôle que jouaient en Egypte les devins, les sorciers, les magiciens, les astrologues, est connu de tout le monde; et si les Bohémient ont, depuis tant de siècles, conservé la même passion pour les sciences ocultes et se livrent aux mêmes pratiques, serait-il donc illogique de voir là un argument de plus en faveur de la tradition, un

nouveau trait de ressemblance et de parenté entre les deux peuples?

Etant admis que les Bohémiens viennent de l'Egypte, reste à déterminer à quelle époque et dans quelles circonstances ils en sont sortis.

L'histoire ne parle que de deux grandes migrations, sorties d'Egypte; et encore faut-il, pour les trouver, remonter au dix-huitième et au dix-septième siècle avant Jésus-Christ; ce sont celle des *Hycsos* ou *Pharaons Pasteurs* et celles des Hébreux; d'où il suit que les Bohémiens sont ou des Hébreux ou des Hycsos.

Fondés en 2450 par Ménès, les Egyptiens furent envahis, cent trente et un ans plus tard, par d'innombrables hordes de pasteurs nomades, venus de l'Arabie, de la Phénicie et de la Scythie, qui refoulèrent les indigènes dans la *haute* Egypte ou Thébaïde et s'emparèrent de la *moyenne* et de la *basse* Egypte (*Heptamonide* et *Delta*). Ces peuples vagabonds se nommaient Hycsos.

Vêtus d'une peau de bœuf, affreusement tatoués sur le corps et le visage, coiffés de cheveux roux et inextricables, ils ressemblaient à des bêtes sauvages plutôt qu'à des hommes : mais, au lieu de détruire les monuments des sciences et des arts, dont le pays était déjà couvert, ils eurent le bon esprit de les

respecter, et même de se civiliser à l'exemple des vaincus. Leurs chefs, appelés *rois* ou *Pharaons Pasteurs*, résidaient à Memphis. Ils y régnèrent deux siècles et demi seulement; mais ils se maintinrent plus de cinq cents ans sur diverses parties du pays. Deux cent quarante-trois ans après les Hycsos, les Hébreux arrivèrent à leur tour en Egypte, ne formant encore qu'une seule famille; mais destinés à devenir un grand peuple qui serait le *peuple de Dieu;* et, pour atteindre son complet développement, il lui fallait deux choses, une période de *paix et bonheur*, qui leur permît de se multiplier librement; une période de *guerre et de persécution*, qui, le moment venu, leur fît quitter avec plaisir l'Egypte, pour entrer dans la terre promise. Les Hycsos avaient pour mission de leur procurer la première; et les Pharaons Thébains la seconde.

Tout le monde sait le fameux songe des sept vaches grasses et des sept vaches maigres, la merveilleuse explication qu'en donna Joseph, les services sans nombre que ce patriarche rendit à Pharaon et à son peuple et l'installation de sa famille dans la terre de Gessen où, grâce à la reconnaissance des Hycsos, les Hébreux jouirent d'un parfait bonheur, et se multiplièrent comme les feuilles des forêts.

Saint Augustin a dit : *Ubi bene, ibi patria.* Bien

que soumis à certaines restrictions logiques, cet axiome n'est pas moins une vérité, par laquelle s'expliquent toutes les émigrations passées, présentes et futures, émigrations qui sont dans l'ordre de la Providence et les besoins de l'humanité. Quoi qu'il en soit, tandis que les Hébreux étaient si heureux sous le sceptre des Pharaons Pasteurs, si quelqu'un fût venu leur dire : Sortez d'ici, où vous êtes si bien, pour aller conquérir la Terre-Promise sur les peuples barbares qui la détiennent ; il est probable qu'ils auraient refusé de partir.

Que fallait-il pour les y décider? faire descendre de la scène les Pharaons Pasteurs, pour y faire monter les Pharaons Thébains; rendre les Hébreux aussi malheureux sous les seconds qu'ils avaient été heureux sous les premiers.

Depuis l'invasion, les indigènes avaient sur le cœur leur défaite, préparaient silencieusement leur revanche; et il était évident qu'entre les deux races ennemies ne tarderait pas à se rallumer une guerre d'extermination.

Près d'un siècle avant Moïse, les Thébains entrent en campagne, avec une armée de quatre cent mille hommes. Les Hycsos soutiennent la lutte avec un admirable courage; mais leur rôle en Egypte est fini et les vents ont changé. Ils y étaient venus en

vainqueurs pour y introduire et protéger les Hébreux; il faut qu'ils s'en retournent vaincus, pour que ceux-ci, accablés de mauvais traitement, en sortent aussi pour aller dans la Terre-Promise. Et voilà comment les hommes s'agitent et Dieu les mène!

Battus dans toutes les rencontres, dépouillés une à une de toutes leurs conquêtes, les Pharaons Pasteurs furent contraints de capituler et s'engagèrent, en 1750, par le traité de Peluse, à quitter l'Egypte, avec leurs familles et leurs troupeaux. Que devinrent-ils après leur départ?

En arrivant, ils s'étaient divisés en deux groupes. Les uns, occupant les villes et les bourgades, se firent aux pratiques de la vie sédentaire et aux habitudes de la civilisation; les autres continuèrent à vivre en plein air sous la tente, sans s'écarter des habitudes nomades de leurs pères, et restèrent presque à l'état sauvage.

Après la sortie d'Égypte, ceux-ci se mirent à promener leurs troupeaux dans les vastes solitudes de l'Afrique et de l'Asie, et plus tard passèrent en Europe. Ceux-là, faits aux douceurs de la vie sociale et de la civilisation, se répandirent sur les côtes de l'Asie, de la Grèce, et dans les îles de l'Archipel, fondant de tous côtés des colonies et des villes; propageant chez leurs voisins les lumières, les arts

et les sciences, qu'ils avaient reçus de l'Égypte.

Le fait est que, à cette époque, l'histoire fait mention d'une multitude de colonies égyptiennes, qui fondèrent Tyr, Argos, Athènes, Sparte et autres. Dans Phoronée, fils d'Inachus, fondateur d'Argos, on retrouve même le nom des Pharaons.

Or, qui étaient ces Égyptiens colonisateurs? Ce ne pouvait évidemment être que des indigènes ou des Hycsos. Pour admettre que c'étaient des indigènes, il faudrait que, après avoir mis quatre cents ans à préparer leur revanche, et cent ans à l'exécuter, ils eussent aussitôt abandonné cette patrie, pour laquelle ils avaient tant combattu et tant souffert; avant même d'en avoir achevé la conquête, pour s'en aller, pêle-mêle, avec leurs mortels ennemis, défricher au loin des terrains perdus, se bâtir des villes, et se faire une patrie commune. Une telle hypothèse peut-elle être faite? Non; elle est absurde, inadmissible, impossible!

Donc les Égyptiens colonisateurs dont parle l'histoire, n'étaient pas des indigènes; donc, ne pouvant être autre chose, ils étaient des Hycsos ou des Pharaons pasteurs, auxquels la Grèce et l'Europe ont dû en partie leur civilisation.

Quant aux Hycsos nomades, s'il n'est pas, comme nous l'avons dit, aisé de les reconnaître sous la va-

riété des noms qu'on leur a donnés, ni de les suivre dans les déserts sans fin et les pays sans nombre où ils sont dispersés, il est du moins certain que, avec leurs traditions, leur titre de Pharaons, leur séjour en Égypte, et leur expulsion datant de trois mille six cents ans, si les Bohémiens ne descendent pas d'eux, il ne s'en faut pas de beaucoup; et, hypothèse pour hypothèse, celle-ci ne vaut pas moins que les autres, ayant ce que les autres n'ont pas, l'avantage d'être d'accord avec la tradition, l'histoire et la chronologie.

Je cherchais dans l'histoire les arguments les plus simples et les plus solides pour convertir mes amis... Mais laissons là une question qui ne saurait avoir pour vous le moindre intérêt.

— Pardon, dit alors le capitaine X..., elle en a un très grand pour moi; car je suis Juif aussi; et plus d'une fois je me suis demandé si par hasard nos pères ne se seraient pas trompés à l'égard de Jésus de Nazareth. Daignez donc, mon commandant, éclaircir mes doutes, ce qui vous sera facile, attendu que que je suis de bonne foi.

— Il est fâcheux que je ne sois pas théologien plus habile; mais enfin je vais vous parler comme aux Mendelson.

C'est de vous, leur disais-je, que nous tenons la Bible ou *livre par excellence*. Ce livre, pour vous

comme pour nous, est inspiré de Dieu, infaillible comme Dieu même; et toutes les prophéties qu'il contient doivent nécessairement s'accomplir; Juifs et chrétiens sont d'accord sur ce point. Or, la Bible nous a promis un Rédempteur ou Messie, qui nous retirera de l'abîme où nous a jetés la faute de nos premiers parents. Donc, ce Messie viendra infailliblement *dans l'avenir*, comme l'espèrent les Juifs; ou bien il est déjà venu, *dans le passé*, comme le pensent les chrétiens.

De ces deux opinions quelle est la plus plausible? C'est celle des chrétiens, et en voici les preuves.

1. Au vingt et unième siècle avant Jésus-Christ, Jacob mourant annonce à chacun de ses enfants ce qui lui arrivera dans la terre promise. A Juda, le quatrième, il prédit trois choses : qu'il *régnera* sur ses frères; que le Messie sera de *sa famille*, et y naîtra, quand la couronne en *sortira*.

Or, Juda *régna* sur ses frères au onzième siècle, dans la personne de David et de ses successeurs; et la couronne *sortit* de sa famille au premier siècle, quarante ans avant la naissance de Jésus-Christ, lorsque l'Asmonéen Antigone fut détrôné par Antoine, au profit d'Hérode l'Iduméen. Il aurait donc, pour que la troisième portion de la prophétie s'accomplît, fallu que le Messie naquît à cette époque. Et comme,

d'après les Juifs, il est encore à venir, il s'ensuit qu'il n'a pas pu naître, il y a dix-huit cents ans; et qu'il ne naîtra jamais, attendu qu'un événement futur ne saurait coïncider avec un événement passé depuis des siècles. Donc, dans le système juif, la prophétie de Jacob est matériellement irréalisable, et la Bible est en défaut sur ce point.

2. Au sixième siècle avant Jésus-Christ, Daniel prophétise que le *Christ sera mis à mort* par les Juifs, quatre cent quatre-vingt-dix ans après le décret d'Artaxercès Longue-Main, autorisant la reconstruction du temple. Or, la dernière de ces quatre cent quatre-vingt-dix années étant écoulée depuis plus de dix-huit siècles, comment pourrait coïncider avec elle la mort d'un Messie qui n'est pas encore né?

3. Quand on rebâtissait le second temple, les vieillards se désolaient en contemplant combien il était inférieur à celui de Salomon. Le prophète Aggée les consola, en leur annonçant qu'il serait plus glorieux que le premier, attendu qu'il aurait l'honneur d'être visité par le Messie.

Or, ce temple a été anéanti par Titus, l'an 70 après Jésus-Christ; il y a dix-huit cent dix ans par conséquent. Comment donc un Messie à venir pourrait-il entrer dans un édifice démoli depuis tant d'années?

Voilà donc, si les Juifs sont dans le vrai et que le Messie soit encore à venir, voilà quatre des plus célèbres prophéties, qui sont matériellement irréalisables et ne se réaliseront jamais; d'où il suit que, en défaut sur ces quatre points essentiels, la Bible ne mérite aucune confiance sur tous les autres, et n'est plus qu'un tissu de fables.

Et ce ne sont pas seulement les prophéties, mais les traditions juives, que ce système renverse de fond en comble. D'après le Talmud, il existait déjà, chez les Juifs, au deuxième siècle, une antique tradition, d'après laquelle le monde devait durer *six mille ans*; deux mille ans sous la loi patriarchale; deux mille sous la loi mosaïque; deux mille sous la loi du Messie. Ils plaçaient la création à l'an 4000 avant Jésus-Christ.

Sans rechercher ici quelle peut être la valeur de cette tradition, elle prouve que, dans l'opinion des anciens Juifs, le Messie a dû naître quatre mille ans après la création, c'est-à-dire il y a près de dix-neuf siècles. Or, s'il est né, il y a près de dix-neuf siècles, comment pourrait-il n'être pas encore né?

Par ces raisonnements et d'autres semblables, mes amis comprenaient que s'il n'était pas venu, il ne viendrait point; que les prophéties ne s'accompliraient pas et que, au lieu d'être un livre divin, la Bible n'était qu'un misérable roman.

Mais il ne suffisait pas de prouver qu'il était venu ; il fallait encore le leur montrer du doigt, avec tous ses caractères distinctifs, de manière à ne leur laisser aucun doute sur sa personnalité. Voici ce que je leur disais :

Après avoir annoncé lui-même que le Messie naîtra de la *femme* et sera de la *race d'Abraham*, Dieu passe la parole aux prophètes.

Jacob prédit qu'il sera de la tribu de Juda ; et viendra quand la couronne sortira de cette tribu. — David, qu'il sera fils de Dieu et de sa propre famille, à lui, David ; — Isaïe, qu'il naîtra d'une vierge-mère, guérira les malades, ressuscitera les morts, subira toutes sortes de tourments et mourra pour le salut du genre humain ; — Michée, qu'il naîtra à Bethléem ; — Daniel, qu'il sera mis à mort par les Juifs, quatre cent quatre-vingt-dix ans après le décret d'Artaxercès ; — Aggée et Malachie, qu'il viendra avant la destruction du temple ; — Zacharie, qu'il sera trahi, vendu 30 pièces d'argent, abandonné des siens, etc...

Or, la douzième année du règne d'Auguste, quarante ans avant que la couronne sortît de Juda, il naquit à Bethléem, de la Vierge Marie, de la famille de David, de la tribu de Juda et de la race d'Abraham, un personnage qui se donna pour le Messie, Fils de Dieu, Dieu lui-même ; qui étonna le monde par la

sublimité de sa doctrine et la pureté de sa morale; chassa les démons, commanda aux tempêtes, guérit les malades, ressuscita les morts; fut trahi et vendu par un de ses apôtres, abandonné de tous les autres; accablé d'horribles traitements, foulé comme le raisin dans la cuve; cloué sur un gibet infâme, entre deux scélérats.

Ce personnage n'était autre que Jésus de Nazareth, en qui s'est accompli jusque dans les moindres détails tout ce qui a été prédit du Messie; et comme, d'un bout à l'autre de l'histoire, il ne se trouve pas un autre personnage duquel on en puisse dire autant, il s'ensuit que Jésus de Nazareth est le Messie promis aux patriarches, annoncé par les prophètes et attendu par la nation.

Si les Juifs avaient de bonne foi consulté leurs livres saints, nul doute qu'ils ne l'eussent reconnu pour le Messie; et adoré comme Dieu, au lieu de le mettre à mort. Cela est d'autant plus certain qu'ils l'attendaient précisément en ce temps-là.

La preuve, c'est que lorsque Jean-Baptiste commence sa prédication, ils lui envoient demander : — *N'est-ce pas vous, qui êtes le Christ?* Et lorsque, pendant plus d'un siècle, des imposteurs viennent leur dire : *C'est moi qui suis le Christ!* ils se révoltent à leur voix, jusqu'à ce que le dernier d'entre

eux les ait précipités dans une ruine irréparable.

Ce qui le prouve encore, c'est que ne trouvant point parmi eux le messie guerrier qu'ils ont rêvé, ils vont le chercher partout, au prix des plus extravagantes hypothèses. Les uns le voient dans le *peuple romain* lui-même ; les autres, dans *Hérode*, le meurtrier des petits Innocents ; ceux-ci, dans *Vespasien*, le dévastateur de la Judée ; ceux-là, dans *Titus*, le destructeur de Jérusalem et du temple ! Plusieurs affirment qu'il est réellement venu à l'époque fixée ; mais qu'il ne s'est pas encore manifesté, parce qu'il attend qu'*Élie vienne le sacrer !* Plusieurs, qu'il se tient caché parmi les pauvres de Rome, jusqu'à ce qu'*arrive l'heure* de se produire ! D'autres prétendent qu'il n'est pas venu au temps marqué, parce qu'il en a *été empêché* par les crimes de la nation !

Enfin, de peur que, à force de rechercher, la vérité ne finît par se faire jour, le Talmud érigea en article de foi que *tous les temps pour la venue du Messie étant passés, quiconque les supputerait désormais, serait en conséquence frappé d'anathème !* Et ce n'étaient pas seulement les Juifs qui l'attendaient alors.

D'après les historiens païens, Suétone et Tacite, il s'était répandu dans tout l'Orient une opinion ancienne et constante, d'après laquelle il devait,

en ce temps-là, sortir de la Judée un homme *qui ferait la conquête du monde.*

Voilà quelques-unes des démonstrations que j'employais ; et elles n'en produisaient pas moins leur effet.

— Moi aussi, mon commandant, j'ai été touché de vos arguments historiques, qui me paraissent sans réplique. Si je ne suis pas encore chrétien, je ne suis plus juif ; et je ne quitterai cette question que quand elle sera complètement vidée.

Si nous eussions eu sous la main un prêtre catholique, l'abjuration de mes amis ne se fût pas fait attendre.

— Baptise-nous, baptise-nous, disaient les enfants, afin que si nous venons à mourir, nous puissions aller avec toi dans le Paradis.

Malheureusement il n'y en avait pas à Bone ; et pour en trouver un, il fallait aller jusqu'à Tabarca, petite ville aux frontières de la Tunisie, qui seule, après la perte de nos autres établissements, nous est restée jusqu'en 1814. De Bone à Tabarca, il n'y a pas moins de 30 lieues.

Ma guérison fut lente, mais elle vint enfin, grâce aux bons soins de mère et à l'excellence du climat. Toutefois aimant passionnément le travail, et ne pouvant rien faire ; me traînant avec peine d'un arbre à l'autre, et d'une chaise à l'autre, je me serais cruel-

lement ennuyé, si je n'eusse dès mon enfance appris à lire dans le livre de la nature, et à chercher dans l'histoire non seulement le *souvenir du passé*, mais encore, comme l'enseigne Cicéron, la *leçon de l'avenir*.

J'employais donc mes tristes loisirs à suivre de l'œil sur la carte, et de la pensée sur le terrain, les merveilleux événements qui se succédaient en Europe avec tant de rapidité. J'étais fier de voir la France victorieuse élargir sans cesse ses frontières ; et un de mes concitoyens servir d'instrument à tant de choses prodigieuses ; mais je ne me faisais aucune illusion sur le résultat final de ces luttes gigantesques. A quel feuillet que j'ouvrisse l'histoire, je ne voyais que des États s'écroulant les uns sur les autres, sans que pas un, petit ou grand, pût, par sa faiblesse ou par sa force, échapper au sort commun.

Je tremblais que, à force de s'élever et de s'étendre, le colossal empire de Napoléon ne finît comme ceux de Sémiramis et de Sésostris, de Cyrus et d'Alexandre, d'Auguste et d'Attila, de Mahomet et de Charlemagne, de Gengiskhan et de Tamerlan. Ce qui m'épouvantait surtout, c'était la rigueur avec laquelle les choses humaines tournent comme dans un cercle ; et l'effrayante analogie que je remarquais entre l'histoire romaine et l'histoire de France.

Rome, me disais-je, débuta par la royauté, et fut successivement gouvernée par sept hommes fort remarquables. Après deux siècles et demi, la royauté fut renversée par une insurrection populaire, provoquée par l'orgueil des princes et le crime de Sextus Tarquin.

A la royauté succéda la république, qui dura cinq cents ans, fit la conquête du monde, excita dans son sein toutes les ambitions et tous les appétits, tomba dans l'anarchie, et périt par la guerre civile.

L'Empire remplaça la République, dont il était l'enfant naturel, rétablit l'ordre matériel, dura aussi cinq cents ans; et, après cette longue et triste existence, entra en dissolution, fut anéanti et mis en lambeaux par l'invasion des Barbares.

La France, ajoutais-je, a aussi commencé par la royauté, qui, après quatorze cents ans de durée, a été, comme à Rome, renversée, en 1792, par une insurrection populaire, et pareillement remplacée par la république; la république à son tour a été tuée par les dissensions intestines, qui ont naturellement ramené l'Empire.

La similitude était jusque-là parfaite, et je me demandais avec terreur si elle ne se poursuivrait pas jusqu'au bout; et si l'empire français n'aurait pas aussi son invasion des barbares. Il l'eut aussi en 1814

et 1815, et y périt. Si la France n'y périt pas en même temps, ce ne fut pas la faute de la Prusse et de l'Angleterre.

— On le dit en effet : mais je n'ai jamais pu mettre la main sur ce fameux projet de partage.

— Je suis heureux, capitaine, de vous le faire connaître. Vous le trouverez dans l'histoire de France de Germain Sarrut, qui affirme le tenir du duc de Vicence, qui l'avait reçu de Napoléon Ier, lequel en avait été avisé par l'empereur d'Autriche, son beau-père. Il diffère peu de celui de Brunswick. En voici du reste le texte à peu près exact.

Projet de partage. — « L'Angleterre s'appropriait toutes vos possessions d'outre-mer; plus la Corse, Calais, Ostende, Boulogne et Dunkerque.

« L'Autriche recevait la Flandre, l'Artois et la Franche-Comté.

« L'Espagne, le Roussillon, la Navarre française, les Pays basques, les pays de Foix, de Bigorre et leurs enclaves.

« Un royaume d'Aquitaine, comprenant la Guienne, le Poitou, le Languedoc, le Périgord, la Saintonge, la Bretagne et la Normandie, était créé en faveur du grand-duc Constantin de Russie.

« On abandonnait à la Prusse la Lorraine, l'Alsace et la Bourgogne.

« Et à la Sardaigne, la Provence, le Dauphiné, le Lyonnais et leurs enclaves.

« Enfin, on rendait à la maison de Bourbon : Paris, l'Orléanais, le Berry, le Blaisois, partie de la Touraine, le Bourbonnais, le Limousin, l'Auvergne et leurs enclaves. »

Voilà ce qu'on eût fait de nous, à l'instigation de la Prusse et de l'Angleterre, sans l'énergique opposition d'Alexandre de Russie. Aussi je ne puis entendre le nom de ce prince et celui de son pays, sans éprouver pour eux un sentiment de reconnaissance et de sympathie.

Pour en revenir à notre analogie, à peine échappée au démembrement, la France se remet à tourner dans le même cercle, comme en vertu d'une loi fatale ; seulement le mouvement devient accéléré ; les étapes sont plus courtes. De 1815 à 1848, royauté ; insurrection populaire ; république ; 1852, empire. — De sorte qu'il ne manque au second Empire qu'une nouvelle invasion des barbares, pour que trois fois de suite, à l'exemple des phénomènes du cycle solaire et lunaire, les mêmes faits dans l'ordre politique se reproduisent invariablement à Rome et chez nous.

XI

L'île de Tabarca. — Le Père Lacroix.

Si j'avais à cœur les intérêts temporels de la famille Mendelson, je ne me préoccupais pas moins de ses intérêts éternels; mon plus grand bonheur eût été de la voir se convertir, c'est-à-dire passer des ténèbres à la lumière, de l'erreur à la vérité, de la synagogue dans l'Eglise : mais je voulais que leur conversion fût un acte de raison, et non un acte de complaisance et de faiblesse. C'est vous dire que je cherchais pour eux les arguments les plus simples et les plus solides en même temps, non dans la haute philosophie, mais dans l'histoire... s'il se fût trouvé à Bone un prêtre catholique, leur abjuration ne se fût pas fait attendre. Malheureusement, je le répète, il n'y en avait pas; et, pour en trouver un, il fallait pousser jusqu'à Tabarca, petite île aux frontières de la Tunisie, qui seule, après la perte de nos établissements, nous est restée jusqu'en 1814. De Bone à Tabarca, il n'y a pas moins de 30 lieues en ligne droite.

Très rapprochée du littoral africain, Tabarca n'est pas grande; mais l'aspect en est agréable et le sol

ertile ; on y trouve quelques bons mouillages, et ses eaux abondent en corail.

Au temps dont nous parlons, il s'y trouvait un certain nombre de familles françaises, mêlées de Maltais. C'était le reste de nos anciennes possessions ; et, si celle-là n'avait pas eu le sort des autres, on le devait à un brave missionnaire, qui s'y trouvait en résidence. Le P. Lacroix, tel était son nom, y avait été depuis longtemps envoyé, pour les besoins spirituels de cette population de deux ou trois cents âmes. Homme simple et modeste, quoique d'un grand savoir, il s'était attaché à ce petit coin de terre, n'avait jamais voulu le quitter pour des postes plus importants, et mettait tout son bonheur à être utile à ses paroissiens. Prêtre et médecin tour à tour, instituteur et juge de paix, chef d'industrie et de culture, il s'occupait de tout, suffisait à tout, et rendait à tous des services sans nombre.

Du reste, l'affection qu'il avait pour les autres, lui était largement rendue. Petits et grands, tout le monde l'écoutait avec respect comme un oracle, et se serait fait un crime de lui désobéir ; d'autant plus que, tout en s'occupant du soin de leur salut, il voulait qu'ils fussent ici-bas le plus heureux ou le moins malheureux possible. Chaque famille avait son habitation séparée, propre, commode, pourvue d'un jar-

din et d'une basse-cour. Pendant que les hommes étaient à la pêche, les femmes et les enfants s'occupaient des troupeaux et des terres; les champs étaient bordés d'arbres fruitiers, et partout, même dans les endroits les plus rocailleux, on voyait des figuiers et des vignes. Bref, l'ordre, la paix, l'aisance et le bonheur régnaient dans ce petit coin du monde, grâce à l'influence d'un seul homme. Il n'y faut pas, bien entendu, chercher des monuments, mais j'y vis une chose dont je fus vivement frappé.

En certains pays, en France, par exemple, on évalue à près du quart des récoltes ce qui se perd par les rats, les charançons et l'humidité. Pour préserver Tabarca de cet inconvénient, le P. Lacroix avait fait construire des greniers, dont le sol, les parois et la voûte étaient recouverts d'une épaisse couche de bitume. Habile naturaliste, il savait que le bitume a la propriété d'intercepter l'humidité, d'éloigner les rats et les insectes; il n'ignorait pas l'application qu'en fit Noé par ordre de Dieu, et les usages auxquels l'employaient les Babyloniens, les Egyptiens et les Juifs.

Comme je témoignais mon étonnement de voir ce petit peuple administré comme un ordre religieux, il me dit :

— Tout le monde, il est vrai, est ici à peu près

également heureux, mais non en vertu de la communauté. Pour satisfaire un des penchants les plus vifs du cœur humain, j'ai voulu que chacun soit ici propriétaire de sa maison, de son champ et de sa barque ; il n'y a parmi nous de commun que la charité. Si quelqu'un est malade, les autres se partagent son travail ; s'il n'a pas été heureux dans sa pêche ou sa récolte, ils lui font une part sur les leurs ; de cette façon, il n'y a pas de pauvres parmi nous ; tout le monde est heureux, parce que tout le monde observe exactement la loi, qui n'est autre que le Décalogue.

Je ne pouvais aller à Tabarca que deux ou trois fois l'an, parce que chaque voyage me prenait trois jours ; mais j'y étais accueilli comme un frère ; et j'en revenais à chaque fois réconforté et meilleur.

Emerveillé de tout ce que je lui racontais, Mendelson me déclara un jour qu'il voulait m'accompagner à Tabarca ; c'était aux fêtes de Noël. Il voulait voir de ses propres yeux tous ces prodiges, et faire connaissance avec le P. Lacroix, auquel il avait d'ailleurs à communiquer une affaire importante. Nous emmenâmes avec nous l'aîné des enfants, nommé Joseph.

Après avoir tout examiné en détail, Mendelson dit au P. Lacroix :

— Je suis juif, et ma famille est juive ; mais,

grâce à notre ami Scipion que voilà, nos yeux ont commencé à s'ouvrir à la lumière; et nous désirons devenir chrétiens, parce que nous reconnaissons que nos pères se sont trompés; et que ce Jésus de Nazareth, qu'ils ont crucifié sur le Calvaire, était réellement le Rédempteur promis à nos Patriarches, annoncé par nos Prophètes, attendu par toute la nation. Par malheur, nous n'avons à Bone aucun prêtre catholique, qui puisse nous admettre dans l'Eglise.

Que faites-vous ici, père Lacroix, sur cet îlot, large à peine comme la main, au milieu de misérables pêcheurs, qui n'ont à vous offrir rien de ce que réclament votre éducation, votre qualité et votre âge; qui, en retour de tant de services rendus, vous laissent presque mourir de misère et de faim? Est-ce là d'ailleurs un théâtre digne de vous? Quel bien pouvez-vous faire, entre des gens incapables de vous comprendre? Pourquoi ne viendriez-vous pas résider à Bone, où vous trouverez un vaste champ pour votre zèle apostolique, une population agglomérée de huit mille âmes, le souvenir du grand saint Augustin, et des ressources de tout genre? Pour ma part, je vous offre le logement, la table, et tout ce qui est nécessaire à la vie...

Si Mendelson avait voulu me faire une agréable

surprise, il y avait pleinement réussi ; mais, s'il avait compté séduire le P. Lacroix par ses propositions dorées, il fut promptement détrompé.

— Il y a cinquante ans, répondit celui-ci, que je suis venu à Tabarca, non de ma propre volonté, mais par ordre de mes supérieurs. Depuis ce temps-là, de graves événements se sont accomplis, et la congrégation à laquelle j'appartenais a cessé d'exister : mais notre station de Tabarca s'étant maintenue comme par miracle, je n'ai pas cru avoir le droit d'abandonner mon poste, avant que la mort ne m'ait donné le signal du départ.

Il est bien tard, d'ailleurs, pour courir à mon âge les aventures ; mes cheveux ont blanchi ; mes forces sont usées ; quelque petit qu'il soit, je ne suffis plus qu'à peine aux besoins de mon troupeau ; une charge plus lourde m'écraserait. Quant aux nécessités de la vie matérielle, si vous saviez combien peu me suffit ? Un morceau de pain ou de biscuit, un coquillage, un fruit, un poisson, c'est tout ce qu'il me faut, et ne m'a jamais manqué, grâce au ciel.

Enfin, depuis un demi-siècle, c'est moi qui ai baptisé la plupart des braves gens qui m'environnent ; c'est moi qui les ai élevés, qui les ai mariés. Ils me regardent tous comme leur père ; et moi, je les aime comme mes enfants. Si donc je les abandon-

nais, ce serait pour eux un deuil universel, une calamité publique et, pour moi, une source intarissable de regrets et de remords.

Que si vous désirez avoir à Bone un missionnaire, veuillez mettre par écrit la demande et les offres que vous venez de me faire ; j'écrirai par le prochain navire ; et bientôt, je l'espère, on vous en enverra un, autrement capable que moi de ce poste important.

J'écrivis ; Mendelson signa, et nous repartîmes, enchantés de l'issue de notre voyage.

XII

Monsieur Jéricho.

Les trois garçons avaient grandi, et commençaient à suffire à la tenue des livres, du magasin et de l'enclos. Les deux aînés étaient même assez forts pour nous accompagner parfois dans nos expéditions. J'en profitais pour les endurcir à la fatigue, les accoutumer au danger, leur tremper fortement le caractère, ce qui est aussi une partie importante, quoique trop négligée, de l'éducation.

Quant à Sarah, leur sœur, elle avait dix-neuf ans ;

et sa beauté physique, non moins que les qualités de son esprit et de son cœur, en faisaient une personne accomplie. Cependant, bien qu'elle fût envers ses parents un modèle parfait d'obéissance et de respect, il me semblait que sa mère, si affectueuse autrefois et si bonne pour elle, n'était plus la même à son égard ; qu'elle était devenue froide et réservée, ne lui parlant plus que d'un ton brusque et dur ; la regardant presque de travers ; trouvant mauvais tout ce qu'elle pouvait dire ou faire ; ne manquant aucune occasion de la reprendre et de la mortifier.

Mendelson ne remarquait pas ou feignait de ne pas remarquer ce changement. Pour moi, j'en étais profondément attristé, et ne cessais nuit et jour d'en rechercher la cause, dans l'espoir d'en trouver aussi le remède. Il n'est pas, dit-on, sans exemple que des femmes coquettes voient avec déplaisir s'épanouir les charmes de leurs filles, tandis que les leurs vont chaque jour en diminuant ; qu'elles en conçoivent de la jalousie et de la haine, et leur fassent un crime de l'emporter sur elles par la jeunesse et la beauté. Était-ce le cas de Mme Mendelson ? Je ne le savais pas au juste ; mais il me semblait évident que Sarah lui était devenue à charge, et qu'elle s'estimerait heureuse d'en être débarrassée.

Si tel était le fond de sa pensée, elle ne tarda pas

à être servie à souhait, car voilà que, sur ces entrefaites, Sarah est demandée en mariage par un riche Maltais, négociant et juif, qui trafiquait avec Mendelson, et venait parfois dîner chez lui. Ce personnage, nommé *Jéricho*, avait franchi la quarantaine et n'était pas mal de sa personne, quoique petit et un peu gros. Comme madame commandait au logis, c'est à elle d'abord que fut naturellement adressée la demande. Au point de vue de la position et de l'argent, ce parti était excellent: c'est pourquoi elle donna sans difficulté son consentement, et se chargea d'obtenir celui de son mari et de sa fille; mais, à sa grande surprise comme à la mienne, je l'avoue, le roseau, nommé Mendelson, refuse cette fois de plier et se redresse comme un chêne séculaire.

— Ma chère Rachel, dit-il avec une philosophie et un aplomb dont je fus stupéfait, le mariage est sans contredit l'acte le plus important de la vie: car de là, pour les deux époux, dépend le bonheur en ce monde, et probablemant en l'autre. Voilà pourquoi ce n'est pas à la légère que l'on doit procéder à un acte semblable. En conséquence, je demande un mois de réflexion pour répondre à M. Jéricho; et de plus, comme Scipion est le meilleur de nos amis, j'entends qu'il assiste à toutes nos délibérations à ce sujet.

J'eus beau lui objecter que c'était là une de ces questious intimes qui se résolvent en famille, et dans lesquelles les étrangers n'ont point à intervenir.

— Tu n'es pas étranger, reprit-il; et puis, je le veux!

Je compris que, dans cette question délicate, il redoutait de se trouver seul face à face avec son impérieuse moitié, et n'était pas fâché d'avoir en moi un témoin, sinon un défenseur; il fallut se soumettre.

Étourdie par cette résistance à laquelle on ne l'a pas accoutumée, madame passe du blanc au rouge, du rouge au violet; mais bientôt, reprenant son sang-froid et son sourire:

— Mon cher ami, dit-elle, autant que toi j'ai à cœur le bonheur de notre fille; et c'est justement pour cela que j'apprécie, comme il le mérite, le bon parti qui se présente. M. Jéricho est un des plus riches négociants de la côte d'Afrique; il a maison à Bone et à Tunis; il en aura bientôt une à Marseille; et ses navires sillonnent la mer. Sa demande donc, outre qu'elle nous honore, est la fortune et le bonheur pour notre chère enfant. La repousser serait folie et manquement à nos premiers devoirs.

— Je ne conteste ni la position ni la fortune de M. Jéricho, bien que les établissements les plus

solides ne soient pas toujours ceux qui occupent le plus de terrain : mais voici ce que j'ai à dire :

D'abord, il a quarante-cinq ans, et Sarah, dix-neuf! Différence vingt-six ans. Dans vingt ans, elle en aura trente-neuf, et lui soixante-cinq! Elle sera en pleine jeunesse, et lui entrera en décrépitude; elle ne songera qu'à jouer et à rire, quand il ne pensera qu'à geindre et à se purger; elle ne pensera qu'à vivre, quand il ne songera qu'à mourir. On dit en France que

Il faut des époux assortis
Dans les liens du mariage,

ce qui veut dire qu'il ne faut pas plus marier une enfant avec un vieillard, que Jean-le-Blanc avec la fauvette, la langouste avec le hérisson. N'est-il pas évident, certain, que, neuf fois sur dix, ces unions-là sont malheureuses.

En outre, Jéricho a trois enfants d'un premier lit; de sorte que, le jour de son entrée en ménage, ta pauvre fille sera déjà trois fois belle-mère! Et sa lune de miel pourra bien se changer en un vase de fiel!... Elle a, j'en suis certain, assez de cœur et de bon sens, pour dignement s'acquitter des devoirs et des charges de cette situation pénible : mais, si elle vient à avoir des enfants pour son compte, qui sait

s'il n'arrivera pas comme entre Isaac et Ismaël. L'expérience ne prouve-t-elle pas que la paix règne rarement dans ces mariages à trois têtes. Quant à moi, si j'étais roi de Babylone, je voudrais que sur toute l'étendue de mes États, aucun veuf avec enfants ne pût se remarier avec une femme âgée de moins de soixante ans.

De plus, il est juif. Je ne lui en fais pas un crime, puisque je le suis encore, ainsi que tous les miens : mais demain, nous serons tous catholiques; et rien ne prouve qu'il en soit ainsi de Jéricho. Or, je n'aime pas ces mariages mixtes où, plus ou moins désunis sur terre, les époux n'ont d'autre perspective que de s'en aller chacun de son côté dans l'autre monde, pour ne plus se revoir.

Enfin, votre principal argument en faveur de Jéricho, est sa grande fortune. Sans doute la richesse est une chose bonne et belle; Dieu n'en condamne que l'abus; mais elle est de celles dont Salomon a dit : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas*... Et il a pleinement raison; car les femmes les plus riches ne sont pas toujours les plus heureuses; les fortunes, construites de millions superposés, s'écroulent aussi parfois, comme des châteaux de cartes; et, quand enfin la mort arrive, la fortune eût-elle tenu bon jusqu'au bout, le riche s'en va comme il était venu,

c'est-à-dire tout nu, n'emportant pas même une obole, qui puisse lui servir dans l'autre monde.

— Peste! mon cher ami, comme vous devenez philosophe!

— On se marie pour être heureux. Or, le bonheur résulte de la convenance réciproque et permanente des époux. Sarah, paraît-il, convient à M. Jéricho; mais s'ensuit-il que M. Jéricho convienne à Sarah.

— Et pourquoi, s'il vous plaît, ne lui conviendrait-il pas?

— Pourquoi? Ce n'est pas à moi qu'il faut poser cette question, l'amour étant affaire d'appréciation personnelle et souvent de caprice; car ce qui convient à l'un, ne convient pas toujours à l'autre, et réciproquement.

— Est-ce que les enfants sont en état de discerner ce qui leur convient ou ne leur convient pas? N'est-ce pas aux parents de penser et de vouloir pour eux?

— Quand il s'agit de marier Rébecca avec Isaac, est-ce que les parents de la jeune fille ne commencèrent pas par lui demander son avis? Sommes-nous plus sages que les patriarches? Pour moi, j'entends qu'il en soit ici de même; et qu'aucun engagement ne soit pris, sans que Sarah en soit instruite.

— J'y consens; et, dès ce soir même, je vais la pressentir à cet égard.

M[me] Mendelson se mit, en effet, à l'œuvre avec un zèle et une ardeur infatigables. Matin et soir, à toute heure du jour, elle ne cessait d'étourdir la pauvre Sarah des louanges de M. Jéricho, et du bonheur réservé à son épouse; mais Sarah était sourde, et répondait invariablement non; bref, la candidature Jéricho s'écroula sans tambour ni trompette.

Ce résultat produisit sur les deux époux un effet bien différent. L'un en éprouva une vive satisfaction, et l'autre une contrariété profonde. Pour moi, tout en reconnaissant que Mendelson était dans le vrai, je faisais tout bas des vœux pour qu'il se présentât bientôt pour Sarah un parti digne d'elle.

XII

Le problème de Mendelson.

Depuis cet événement, Mendelson, malgré son triomphe, était en proie à une mélancolie continuelle; il recherchait la solitude, se promenait lentement sous les voûtes de feuillage que j'avais établies dans le jardin, ou bien, assis sur un banc, il agitait les bras et la tête, comme un homme qui chasse une idée importune ou qui discute tout seul;

quelquefois encore, il se tenait debout, immobile comme une statue, et les yeux fixés au même point.

Ce changement d'humeur me causait une vague inquiétude. Ne lui connaissant ni cause ni prétexte dans la situation de ses affaires, qui prospéraient de plus en plus, je me figurais que l'aventure Jéricho avait mis la brouille dans le ménage et qu'on lui faisait expier en secret l'éclatante victoire qu'il avait remportée. Du reste, madame était toujours envers moi la même, c'est-à-dire remplie d'égards et d'affectueuses prévenances; mais elle devenait chaque jour plus aigre envers sa fille, dont la position commençait à être fort peu agréable. Je n'y comprenais rien et brûlais d'en avoir le cœur net.

Un jour que, assis sous un oranger, Mendelson traçait sur le sable des arcs parallèles, je m'approche sans bruit et vais m'asseoir à ses côtés.

— Pourquoi, lui dis-je, mon cher maître, avez-vous depuis quelque temps changé d'humeur, au point d'en être méconnaissable? Vous, qui étiez d'un caractère égal et d'une gaieté si douce, vous voilà devenu triste, sombre, inquiet? D'où vient cette métamorphose? Seriez-vous par hasard malade? Vous serait-il arrivé quelque malheur?

— Ni maladie, ni malheur, rien de fâcheux ne

m'est arrivé; mais je suis préoccupé d'une affaire de la plus haute importance.

— Vraiment!... Et de quelle nature est cette affaire?

— C'est un grave problème à résoudre, dont je ne puis trouver la solution.

— Un problème?

— Oui, un problème dans lequel, par parenthèse, tu as un certain rôle.

— Moi!

— Toi-même en personne. Je cherche comment et par quels moyens il me sera possible de m'acquitter envers toi, pour tous les services que tu nous as rendus.

— Vous voulez rire assurément; car, que sont les petits services que j'ai pu vous rendre auprès de ceux que j'ai reçus de vous? N'est-ce pas vous qui m'avez traité en ami et en frère, au lieu de me traiter en esclave et en bête de somme, ainsi que vous y autorisaient les usages du pays! Si donc l'un de nous est redevable à l'autre, ce n'est pas vous, c'est moi. Vous ne me devez rien.

— Comment, je ne te dois rien! Est-ce que ce n'est pas toi qui as fait de ma maison de commerce et de ma propriété deux des merveilles du pays? Qui donc, si ce n'est toi, as donné à mes enfants cette

brillante éducation que tout le monde admire et leur envie? N'est-ce pas toi qui nous as enseigné cette belle langue française que nous sommes si heureux de comprendre et de parler, et cette religion chrétienne que nous embrasserons bientôt?... N'est-ce pas toi qui m'as sauvé la vie en plusieurs circonstances, notamment dans la rencontre avec les bohémiens? Et tu comptes tout cela pour rien! Moi, je le compte pour beaucoup; et je cherche ce que je pourrai t'offrir en retour. Veux-tu le quart de ma fortune? moitié part dans mes bénéfices? Mais qu'est-ce que l'or et l'argent pour un homme tel que toi!... Il faut mieux que cela!... Allons, aide-moi donc à chercher...

— Si vous pensez me devoir quelque chose, il vous est bien facile de vous libérer envers moi. Vous n'avez qu'à me laisser retourner dans ma patrie.

— Comment, malheureux, tu aurais le courage de nous abandonner, nous qui ne pouvons plus vivre sans toi ! Nous qui trouvons longs, comme trois années, les trois jours qu'il te faut pour le voyage de Tabarca! Nous qui donnerions tout ce que nous possédons pour ne pas te perdre! Nous quitter! Mais alors il fallait me laisser égorger par les bohémiens et dévorer par la panthère! Nous quitter! mais, avant six mois, nous serions tous morts de chagrin... Non,

non, tu ne partiras pas ; tout au contraire, tu resteras avec nous le reste de ta vie ; je veux même que Bone te devienne une seconde patrie, qui te fasse oublier le reste de l'univers ; voici mon plan ; écoute bien :

Tu as vingt-neuf ans, et Sarah, dix-neuf ; il y a donc entre vous convenance parfaite et proportion pour l'âge ; et la convenance, si je ne me trompe, n'est pas moins grande sous les autres rapports. Si donc tu le veux, je te la donnerai pour épouse ; et, comme je suis certain qu'elle te rendra heureux, alors, mais seulement alors, je me croirai quitte envers toi... Réponds, s'il te plaît.

Cette proposition inattendue me causa autant d'émotion que de surprise, et produisit en moi l'effet d'un rayon de soleil pénétrant brusquement dans un lieu obscur. Mendelson voulait une réponse immédiate, ajoutant que j'étais aimé de sa fille ; que je l'aimais moi-même sans m'en apercevoir ; que nous irions tous recevoir le baptême des mains du P. Lacroix, et célébrer le mariage à Tabarca. J'eus beaucoup de peine à obtenir huit jours de réflexion ; et je lui fis promettre que, dans l'intervalle, il ne dirait à Sarah rien de ce qui se passait.

XIII

Le problème résolu par Mme Mendelson.

J'avais en effet remarqué que Sarah semblait se plaire en ma compagnie et la rechercher. Quand je parlais, elle était comme suspendue à mes lèvres, et ne perdait pas une de mes paroles ; si je sortais, elle me suivait des yeux ; si je rentrais elle se montrait émue. Lorsque nous allions en expédition, elle ne tarissait pas de recommandations et de conseils ; au retour, elle me faisait vingt fois raconter nos aventures et nos dangers. Un jour, pour un bouquet offert à une dame, qui était venue visiter l'enclos, elle fut triste du matin au soir, et même elle versa des larmes ; une autre fois, elle tomba évanouie, à la vue d'une blessure que m'avait faite une panthère. Je remarquais tout cela, et m'efforçais, sans trop y parvenir, de l'attribuer à la sensibilité naturelle à son âge et à son sexe.

D'autre part, lorsque je descendais en moi-même, je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que son image y occupait plus de place que nulle autre ; et que l'affection que j'éprouvais pour elle n'avait qu'un

pas à faire pour devenir le plus ardent amour. En d'autres circonstances, je ne me serais pas fait un crime de m'y abandonner : mais, comme il n'y avait pas de chance pour que cet amour eût une bonne fin, et que je n'aurais, pour rien au monde, voulu troubler la paix de cette pauvre enfant, j'évitais, autant que possible, de me rencontrer avec elle.

Après la proposition que Mendelson m'avait faite, la situation était changée; le résultat qui m'avait paru impossible, devenait facile; et dès lors aimer Sarah et aspirer au bonheur d'être son époux me devenait permis et légitime. Je me disais : Deux fois j'ai fait choix du célibat; la première, quand j'ai voulu me vouer à l'état religieux; la seconde, lorsque j'ai embrassé l'état militaire; deux fois, Dieu m'a fermé la carrière par d'insurmontables obstacles. Ne dirait-on pas que c'est lui qui a tout conduit; et que ce qui se passe en ce moment est l'œuvre de sa volonté providentielle ?

Ma réponse était donc arrêtée, et je me disposais à en faire part à Mendelson, quand un coup de tonnerre vint de nouveau mettre à néant mes projets et mes espérances.

Le cinquième de mes huit jours, j'étais au jardin, occupé à tailler des rosiers, lorsque arrive Mme Mendelson, en toilette simple mais recherchée ; jamais je

ne l'avais vue aussi belle et aussi redoutable ; ses yeux lancent des éclairs et sa voix est si caressante, qu'elle fait songer à celle qu'entendit notre première mère dans le Paradis terrestre.

— Mon mari, dit-elle, est avec un de ses correspondants de Constantine, les enfants sont au magasin, et Sarah, chez sa tante. Nous sommes donc seuls : et je viens vous faire une confidence, qui depuis longtemps me pèse sur le cœur ; écoutez-moi.

Ce début me parut étrange, et je me demandai quelle confidence pouvait avoir à me faire Mme Mendelson. Elle me fit asseoir près d'elle, sous un berceau de fleurs et de verdure, au travers duquel se jouaient les rayons du soleil.

— Depuis que vous êtes avec nous, reprit-elle, la joie et le bonheur sont entrés dans notre maison ; nos affaires n'ont cessé de prospérer ; et pas un commerçant ne nous dispute aujourd'hui la première place. Aussi ne sommes-nous pas ingrats, Mendelson et moi ; et notre plus ardent désir est de vous témoigner notre reconnaissance. Vous a-t-il parlé de cela ?

— Oui, Madame, il m'en a parlé.

— Que vous a-t-il offert ?

— Le quart de sa fortune ou la moitié de ses bénéfices ; mais ce sont là des propositions absurdes à force d'être exagérées ; et, d'ailleurs, je ne vends pas,

surtout à mes amis, les services que je puis rendre.

— Ne vous a-t-il pas offert autre chose que vous puissiez accepter?... La main de sa fille, par exemple?

— Rien de plus vrai.

— Et vous, qu'avez-vous répondu?

— J'ai demandé du temps pour réfléchir.

— Mais, enfin, que pensez-vous de Sarah?

— Je pense que c'est une personne accomplie sous tous les rapports; et si jamais je me décidais à prendre femme, j'avoue que je la préférerais à toute autre.

— Ah! vous la préféreriez à toute autre! Eh bien! j'ai le regret de vous le dire, jamais elle ne sera votre femme.

— Pourrais-je vous demander pourquoi?

— Parce que je m'y oppose et m'y opposerai toujours.

— C'est votre droit; il vous est permis de repousser le candidat de votre mari, comme il a repoussé M. Jéricho.

— Jéricho! Jéricho! Je me moque de votre Jéricho comme de l'empereur de la Chine. Si vous supposez que c'est pour ses beaux yeux que je voulais ce mariage, vous êtes aussi loin de la vérité que de la lune.

— J'avoue que la qualité d'esclave n'est pas en ma faveur une brillante recommandation; mais on peut être esclave par le corps, et libre par le cœur

et l'esprit, autant que personne au monde. D'ailleurs, l'esclavage n'a pu m'enlever mon titre de citoyen et d'officier français.

— Vous ne m'avez pas comprise... Eh bien! je vais me faire comprendre. Vous aimez Sarah; elle vous adore; vous voudriez en vain le nier... Vous seriez donc heureux ensemble; voilà pourquoi je ne veux point qu'elle soit votre épouse.

— Je comprends de moins en moins.

— Je ne le veux pas, parce que la vue de votre bonheur serait pour moi le plus cruel de tous les supplices. Comprenez-vous maintenant?

— Je ne sais...

— Mais vous êtes donc aveugle et sourd, malheureux! Comment, depuis le premier jour de votre arrivée, vous n'avez rien lu dans mes regards, mes paroles et toutes mes démarches! Comment, lorsque vous m'avez vue pâlir, rougir, trembler, pleurer, au récit de vos dangers, et tressaillir d'orgueil à celui de vos triomphes, quand Sarah était encore incapable de vous apprécier; comment, lorsque vous avez vu tout cela, vous n'avez point compris ce que comprendrait le plus sauvage pasteur du désert, que mon cœur s'en allait vers vous... que je vous aimais avec ardeur! Eh bien! oui, je vous aime! Et comme je n'ai rien de plus précieux que mon cœur, il faut

bien que je fasse une démarche qui aurait dû être faite par vous.

La massue d'Hercule serait tombée de tout son poids sur ma tête, qu'elle ne l'aurait pas mise dans un autre état que cette révélation foudroyante. Je fus d'abord atterré; mais reprenant bientôt mon assurance, je répondis avec calme :

— Jusqu'ici, Madame, je vous ai regardée et vous regarde encore comme une honnête femme; et j'ai cru que vous me regardiez comme un honnête homme; mais si j'acceptais l'offre de votre cœur à laquelle, je l'avoue, je n'aurais jamais osé prétendre, je ne serais plus un honnête homme; et vous seriez loin d'être une honnête femme.

Votre mari fût-il le plus misérable des hommes, il ne vous serait pas permis de donner à un autre le cœur que vous lui avez engagé, en présence du ciel et de la terre; vous n'ignorez pas le traitement que réservait la loi juive aux femmes adultères. A plus forte raison, vous est-il défendu de le trahir, quand il possède les meilleures qualités, et vous aime de l'amour le plus tendre.

De mon côté, M. Mendelson serait pour moi un étranger et un mortel ennemi, que je n'aurais pas le droit de lui faire ce que je ne voudrais pas que l'on me fît à moi-même. Et je pourrais, moi, son ami

intime, abuser de sa confiance, pour lui ravir ce qu'il a de plus cher au monde, l'amour de sa femme, son honneur et celui de ses enfants! Jamais.

— Vous ne connaissez donc pas l'amour?...

— Le faux amour, non ; et, moins que jamais, j'ai envie de le connaître. Ainsi, restons-en là, si vous le voulez bien. Je ne serai jamais le mari de votre fille; mais jamais non plus, je ne serai votre amant.

Et, malgré ses supplications et ses larmes, je tourne sur le talon et m'éloigne à grands pas.

— Vous avez été cruellement sévère pour cette pauvre femme, dit alors le sous-lieutenant X.

— Cette femme était coupable; j'ai été juste et indulgent pour elle; et pour moi, j'ai été prudent; car, s'il est des ennemis qui doivent être attaqués de front, il en est d'autres dont on ne peut triompher que par la fuite, et la volupté est de ce nombre; notez cela dans vos papiers, jeune homme.

— Dans tous les cas, vous pouvez vous vanter d'avoir remporté là une rude victoire sur vous-même.

— Et je n'ai jamais regretté d'avoir agi de la sorte; et je ne le regrette pas, et je le regretterai moins encore sans doute au moment de la mort.

XIV

Solution finale.

Retiré dans mon pavillon, les coudes sur la table, et la tête dans mes deux mains, je me mis à réfléchir sérieusement aux difficultés de ma position, et aux moyens possibles d'en sortir.

Encore trois jours, le délai convenu expirait; qu'allais-je répondre à Mendelson, qui attendait ma réponse avec tant de confiance? Comment lui annoncer que je refuse la main de sa fille et le bonheur qui m'est offert? De quelles raisons, de quels prétextes colorer et justifier ce refus? Comment me tirer, sans lui donner quelques soupçons, de toutes les questions dont il va m'accabler? Quelle contenance faire, en présence de cet honnête homme, si horriblement trahi? Comment adresser la parole à Sarah devant sa mère? Comment me rencontrer face à face avec celle-ci? Quelle gêne, quel malaise, quelle contrainte dans tous nos rapports! Et moi-même, après tout, vainqueur dans une première rencontre, ne puis-je pas succomber dans une autre? Suis-je plus fort que Samson et Hercule, plus sage que David

et Salomon? N'est-il pas écrit que celui qui aime le péril y périra?

Ces pensées et une foule d'autres semblables se pressaient dans mon esprit, comme les vagues sur le sable aux jours de grande tempête; et, lorsque je voulais conclure, je ne trouvais qu'un seul mot, toujours le même : la fuite, et la fuite immédiate. Je me trouvais exactement dans la position de Joseph, et n'en pouvais sortir autrement que lui, sauf à ne pas laisser mon manteau aux mains de M[me] Putiphar.

Il n'y avait en ce moment sur rade aucun navire en partance; et y en aurait-il eu, qu'il m'eût été fort difficile d'en profiter. Je résolus donc de pousser jusqu'à Tabarca.

L'après-midi fut employée à mes préparatifs de départ, que personne heureusement ne vint interrompre; et je les terminais à peine, que l'on m'appela pour le repas du soir. Je m'y rendis avec une émotion facile à comprendre; et, comme si le père et les enfants eussent pris plaisir à rendre la séparation plus cruelle, ils sèmblaient lutter à qui me donnerait plus de marques d'affection. Quant à la mère, que je m'attendais à trouver embarrassée et confuse, elle était là, calme et souriante; prodiguant les paroles caressantes, surtout à son mari et à la pauvre Sarah! Jamais je n'avais vu unies ensemble tant d'hypocrisie

et d'audace. Tout à l'heure, je la plaignais sincèrement : maintenant, je l'avais en horreur.

Le dîner fini, je prends mon fusil et ma carnassière contenant ce que j'avais de plus précieux ; et je pars avec un de mes chiens, pour l'affût aux canards, vers l'embouchure de la Mafrag. Comme cela m'arrivait fréquemment, personne n'en fut étonné. En serrant pour la dernière fois la main de ces êtres bien-aimés, mon cœur battait à se rompre ; et je ne pus retenir mes larmes, dès que je fus dehors. Vingt fois je me retournai ; vingt fois je les vis aux fenêtres, m'envoyant de la main leurs adieux. Pauvre Mendelson, pauvre Sarah, pauvres enfants, que diriez-vous, si vous saviez que ces adieux seront éternels ?

Le premier pas, le plus pénible de tous, est fait ; quelques heures de marche forcée vont me conduire à Tabarca : mais il ne suffit pas que je disparaisse ; il faut encore que l'on me croie mort ; car si Mendelson apprenait que je me suis sauvé, peut-être à force de chercher parviendrait-il à en découvrir la cause ; et quel malheur ce serait pour lui et pour les siens ! Il faut donc arranger les choses de manière à faire croire à tout le monde que j'ai été pris ou massacré par des brigands ou dévoré par des bêtes féroces, communes en cet endroit.

En conséquence, parvenu au lieu ordinaire de

mes embuscades, je laboure, je bouleverse le sol, à l'aide de mon chien que j'excite ; et avec le sang de quelques canards, j'ensanglante çà et là le sable; quelques lambeaux de vêtements et une seconde coiffure, que j'ai apportés et que je jette dans les broussailles doivent dérouter les recherches. Enfin, de peur que la disparition de mon fidèle compagnon ne me trahisse, je me décide en pleurant à le tuer lui-même; il sera dévoré pendant la nuit, et demain ses ossements rongés seront le plus sûr indice de ma mort.

Cette triste besogne achevée, je prends ma course ou plutôt mon vol pour Tabarca, où j'arrive après douze heures de marche; je compte mon aventure au P. Lacroix, qui approuve ma conduite; et je pars peu de temps après pour Marseille.

Pendant toute la traversée et durant de longues années, mon esprit et mon cœur étaient nuit et jour à Bone. Je voyais Mendelson et ses fils, inquiets de ne pas me voir revenir, rassembler leurs hommes d'escorte, et, s'en aller à ma recherche, avec des flambeaux et des torches. Je les voyais explorant le champ de bataille, trouver les restes déjà entamés de mon chien; compter en sanglotant les gouttes de mon sang; ramasser pieusement les lambeaux de mes habits et ma coiffure; s'étonner de ne pas dé-

couvrir mes restes; renvoyer les recherches au lendemain, et rentrer tristement au logis. Je voyais Sarah tomber sans connaissance, en apprenant la fatale nouvelle; et sa mère retirée dans un coin du jardin, se frapper la poitrine, en disant : *C'est ma faute! C'est ma faute!*

Vingt-six ans s'écoulèrent sans que j'entendisse parler d'eux; mais ils ne cessèrent pas un instant d'être présents à ma mémoire; et, malgré les glaces de l'âge, mon cœur, vous le voyez, ne s'est pas encore refroidi pour eux. Enfin, Bone ayant été, en 1832, occupé par nos troupes, je pus en avoir des nouvelles par un de mes compatriotes, qui y tenait garnison. Le missionnaire promis était venu; et toute la famille avait reçu le baptême. Sarah était morte de langueur, moins d'un an après mon départ; son père n'avait pas tardé à la suivre dans la tombe; les trois fils avaient pris en société la suite des affaires, qui ne cessaient de prospérer. Quant à leur mère, cause de tous ces maux, elle s'était remariée.

XV

Iéna. Eylau. Retour au pays.

Arrivé à Marseille en 1806, au moment où se ormait contre la France la quatrième coalition euro-

péenne, je ne crus pas avoir le droit de me désintéresser de la lutte; et au lieu de tourner vers la Corse, je me dirigeai sur Paris. Là, par une heureuse circonstance, je fus présenté à l'empereur, qui me reconnut, voulut entendre mes aventures, me décora, me fit capitaine et me dit : — Laisse-moi régler les affaires de l'Europe, et puis nous irons mettre l'ordre sur la côte d'Afrique.

La première affaire où je me trouvai fut celle d'Iéna. Envoyé avec ma compagnie contre une colonne prussienne, qui cherchait à nous prendre en flanc, je manœuvrai avec tant de bonheur qu'elle fut coupée, mise en déroute, et laissa dans nos mains de nombreux prisonniers. Cela me valut l'ordre du jour et le grade de commandant.

L'année suivante, je fus moins heureux à Eylau. Au moment où, à la tête de mon bataillon, je venais de déloger les Russes d'un point où ils nous faisaient beaucoup de mal, je fus atteint d'une balle en pleine poitrine, et traversé de part en part. Elle voulut bien respecter les organes essentiels; mais ma carrière n'en fut pas moins brisée sans retour. Après trois mois passés à l'hôpital entre la vie et la mort, je pus enfin regagner la Corse, et chercher au foyer paternel ma guérison définitive. J'avais vu les plus merveilleuses contrées et les plus beaux monuments

de l'univers, mais rien ne m'avait causé de plus vives émotions que la vue du clocher de mon village et de la chaumière de ma famille !

Mon père et ma mère vivaient encore, au milieu de leurs enfants et de leurs petits-enfants. Mon retour les surprit d'autant plus qu'ils me croyaient mort comme mes frères, et avaient fait dire en commun des messes pour le repos de nos âmes.

Ma guérison fut lente ; mais elle vint enfin, grâce aux bons soins de ma mère et à l'excellence du climat.

Ma blessure guérie, je revins à ma première vocation, c'est-à-dire à l'éducation de mes neveux et des enfants du voisinage. Mes cours étant gratuits, attendu que j'avais largement de quoi vivre, les élèves m'arrivèrent en foule ; et, dans cette profession pénible mais sublime, je trouvais d'agréables distractions et de pures jouissances. Cela dura jusqu'à ce que, un instituteur officiel nous ayant été envoyé, en vertu de la loi de 1832, je lui cédai la place. Et voilà, Messieurs, à vol d'oiseau, un petit aperçu de ma triste existence. Je regrette que ces détails ne soient pas plus intéressants, et vaillent si peu le temps que vous avez mis à les écouter.

— Vous désirez maintenant, reprit-il, que je vous parle de la vendetta et du banditisme, ces deux fléaux

qui ont si longtemps désolé et déshonoré notre pauvre pays? Ce sont là des souvenirs, que je voudrais effacer de toutes les mémoires, et qui ne sont pas dignes des honneurs de l'histoire. Cependant, puisqu'il vous plaît de les entendre, je vous dirai, comme Enée à la reine de Carthage :

Quanquam animus meminisse horret, luctuque refugit,
Incipiam.

Je commencerai, d'abord, pour vous être agréable; ensuite, pour rectifier, chemin faisant, quelques erreurs funestes à mon pays; enfin, dans la pensée de détourner mes compatriotes de ces sanglantes pratiques, en leur en montrant l'injustice et les horribles résultats.

CHAPITRE VI

FERRANDO DA QUENZA

I

Province de la Rocca.

Nous débuterons par Ferrando da Quenza, comte de la Rocca, qui vivait dans la seconde moitié du dix-septième siècle.

Sous les Génois, la Corse était administrativement divisée en dix provinces, qui se subdivisaient elles-mêmes en soixante-six pièves ou cantons. La province de la Rocca ne contenait que six de ces pièves; mais, augmentée des deux cantons de Bonifacio et de Porto-Vecchio, elle répondait à l'arrondissement actuel de Sartène, et comprenait toute la partie australe de l'île. — D'autre part, physiquement coupée en deux grandes bandes, par une chaîne de montagnes, qui lui sert d'épine dorsale et va du cap

Corse à Bonifacio, elle se divise en Pays *en deçà des monts*, et Pays *au delà des monts;* et ces dénominations populaires ont été adoptées par les historiens.

Le pays en deçà des monts comprenait les arrondissements de Bastia, de Corté et de Calvi; et le pays au delà des monts, ceux d'Ajaccio et de Sartène. Annexée à la France en 1768 à titre de province, la Corse fut en 1790 divisée en deux départements, celui du Liamone (bande occidentale), avec Ajaccio pour chef-lieu; et celui du Golo (bande orientale), chef-lieu Bastia. En 1811, ces deux départements furent réunis en un seul, sous le nom de département de la Corse. Cette réunion procura au trésor une économie évidente, mais elle fut, à mon avis du moins, un malheur pour le pays.

Pour les peuples, comme pour les individus, l'émulation est un des principaux stimulants du progrès. Qu'ils soient deux côte à côte, ils rivalisent d'ardeur au travail, cherchant à s'égaler, à se surpasser, à se vaincre l'un l'autre; d'où perfectionnement et progrès; tandis que, s'il est seul et sans voisins, il s'engourdit et s'endort dans son isolement, n'ayant ni exemple à imiter, ni concurrence à combattre, ni intérêt à progresser. Ainsi en est-il arrivé de la Corse que la mer envi-

ronne, que personne ne visitait et qui ne voyait personne. On a allégué, pour motif de cette division, la faiblesse de la population totale de l'île, mais cette raison est sans valeur. La population totale est de 260,000 âmes, dont la moitié est de 130,000. Or, la Lozère n'a que 142,000 habitants; les Basses-Alpes, 150,000; les Hautes-Alpes, 135,000; et les Alpes-Maritimes, bien moins encore. D'où il suit que, sous ce rapport, comme sous le rapport de l'étendue, la Corse pourrait sans inconvénient être de nouveau partagée en deux départements, au grand profit de l'émulation et du progrès.

Des cinq arrondissements, celui de Sartène est le troisième pour la superficie. Son sol est excellent sur les hauteurs comme dans les vallées, et produit en abondance des blés, des vins, des huiles et des fruits de la meilleure qualité, qui l'ont fait surnommer le *grenier de la Corse.* Il n'a que 30,000 habitants, pour plus de 184,000 hectares; c'est-à-dire moins de 0,15 d'habitants par hectare, et de 15 par kilomètre carré!

Son territoire est couvert de montagnes, dont le sommet dépasse parfois 2,000 mètres au-dessus de la mer. Aussi le climat y est rude en hiver sur les points élevés, tandis qu'il est d'une extrême douceur dans les vallons et sur la plage : et, sauf quelques rares exceptions, la salubrité y est parfaite, et la lon-

gévité remarquable. Ce fait a plusieurs causes sans doute, parmi lesquelles il faut peut-être compter la prodigieuse quantité de plantes aromatiques qui parfument l'air en toute saison.

II

La féodalité en Corse.

On admet généralement qu'au commencement du onzième siècle, il existait depuis longtemps en Corse une espèce de féodalité, composée de seigneurs et de vassaux, indépendante de tout souverain, ne reconnaissant d'autre puissance que celle de la force, subsistant comme fait, plutôt qu'en vertu d'un droit.

D'après les traditions populaires, les seigneurs exerçaient sur leurs vassaux des violences de toute sorte, qui amenaient comme représailles des insurrections sanglantes, à la suite desquelles les districts du centre et de la côte orientale s'étaient proclamés indépendants, sous le nom de *Terre de commune*. Dans la bande occidentale, la féodalité se maintint plus longtemps.

D'après un vieux chroniqueur, Jean de la Grossa, suivi par l'historien Filippini, le Pape, devenu pos-

sesseur de la Corse par la libéralité de Charlemagne, permit à quelques jeunes seigneurs romains d'y passer avec une petite armée, pour en chasser les Lombards et les Sarrasins, qui en occupaient le nord et le sud. Le chef de l'expédition était Ugo Colonna, qui avait pour principaux lieutenants Guido Savelli et Amondo Nasica. On leur prête un courage héroïque et des exploits fabuleux, grâce auxquels les envahisseurs furent partout battus et expulsés. La conquête achevée, Colonna, Savelli et Nasica devinrent les premiers barons de la Corse ; le territoire fut partagé entre leurs compagnons, qui fondèrent de tous côtés de puissantes maisons. Telle fut, d'après les chroniqueurs, l'origine de la féodalité corse.

Plusieurs contestent cette tradition, et mettent même en doute l'existence de Ugo Colonna, parce que les chroniqueurs français et les écrivains italiens n'en parlent pas ; et ils supposent que les historiens corses ont imaginé cette aventure, pour flatter les familles puissantes de leur temps : mais, outre que c'est encore là une hypothèse sans preuves, il existe, paraît-il, à Sartène, dans la famille d'Ortoli, une vieille charte et des pièces généalogiques qui confirment le fait.

Enfin, que ce soit là ou non l'origine de la noblesse

corse, il est certain qu'elle remonte très haut dans l'histoire. Quant à sa richesse et à sa puissance, ce qui reste des manoirs féodaux n'en donne pas une très haute idée. Bâtis sur le sommet des rochers les plus escarpés et les plus inaccessibles, généralement dépourvus de tours et fondés dans le roc lui-même, ils avaient des murs épais, suivant toujours les contours des hauteurs et de forme peu régulière. On y montait par des sentiers étroits, qui ont disparu sous les broussailles; et pour en visiter les ruines, il faut aujourd'hui faire des ascensions pénibles et qui ne sont pas toujours sans danger.

III

Le double pays de Ferrando.

Ferrando da Quenza, dont nous allons raconter les romanesques et lamentables aventures, représentait la branche aînée des Colonna, qui se donne pour fondateur Ugo Colonna lui-même. Cette maison se divise en quatre branches : les Colonna de la Rocca, de Lecca, d'Istria et d'Ornano. Elle est, sans contredit, une des plus anciennes et des plus illustres de la Corse. C'est dans son sein que, durant plu-

sieurs siècles, les Génois trouvèrent leurs ennemis les plus implacables, et l'indépendance nationale ses plus intrépides défenseurs.

Dès que le soleil se rapproche du signe du *Cancer*, et que les villes se changent en fournaises ardentes, très peu de personnes ont assez d'aisance pour aller demander à la campagne un air plus pur, l'ombre des grands arbres et la fraîcheur des eaux limpides. Clouées sur place par le devoir ou le besoin, les autres, c'est-à-dire, les dix-neuf vingtièmes regardent avec envie ceux qui s'acheminent vers les gares de chemins de fer, ou bien, quand ils savent un peu de latin, répètent tristement avec Horace :

O rus, quando ego te aspiciam, quandoque licebit, etc...?

En Corse, il en est autrement. Au temps du géographe Ptolémée et de Pline le Naturaliste, nos plages étaient couvertes d'une infinité de villes dont plusieurs, comme la phocéenne Aleria et Mariana la romaine, avaient une véritable importance. A cette époque, l'intérieur de l'île était comme une vaste solitude, presque toute la population se trouvant sur le littoral; et, dirigées par des mains intelligentes, les eaux de la montagne et de l'orage s'en allaient droit à la mer, sans stationner dans les plaines,

autrement que pour les rafraîchir et les fertiliser.

Après la chute de l'empire d'Occident, les Vandales, les Sarrasins et autres, ayant démoli nos cités, brûlé nos villages, emmené captif tout ce qui leur tombait sous la main, les populations abandonnèrent le littoral, pour se réfugier dans les montagnes; et, n'ayant plus personne pour les maintenir dans leur lit, les torrents se répandirent de tous côtés, formant des flaques, des lagunes, des marais, des étangs insalubres; et certains ports, comme ceux de Biguglia et de Diana, barrés par l'action combinée des torrents et de la mer, devinrent inaccessibles.

Toutefois, en abandonnant le séjour de la plage, les émigrants ne renonçaient pas à leurs droits sur les propriétés qu'ils y laissaient, de sorte qu'aujourd'hui chaque commune, dans le sud principalement, se trouve posséder deux territoires : l'un à la plage, où elle a le printemps en hiver; l'autre à la montagne, où elle l'a en été.

Dès qu'arrive le mois de juin, que les neiges sont fondues sur les hauteurs, que les eaux baissent dans la plaine, que fermentent sous un soleil de feu les matières animales et végétales qu'elles tiennent en décomposition, alors apparaît la *malaria*, et à sa suite, des fièvres paludéennes, qui ne sont pas

sans analogie avec les fièvres du Sénégal, La tête s'alourdit ; les yeux s'enfoncent et se noient, les joues jaunissent et se creusent ; les jambes se brisent ; le ventre se ballonne ; le quinquina est impuissant ; et, pour échapper à un dénouement fatal, il ne reste qu'un remède efficace, *le changement d'air*. On vous a parlé des 90 veuves de *Serra de fiumorbo*, dont les maris furent tués en même temps par les fièvres, contractées en travaillant dans la plaine d'Aléria !

Donc, dans la seconde moitié de juin, avant la canicule, afin d'échapper à la maladie, et parce que les pâturages de la plage sont calcinés par une chaleur tropicale, les populations émigrent vers leur station d'été, où elles retrouvent un second printemps, pour elles et pour leurs troupeaux. Cette émigration dure jusqu'en octobre, c'est-à-dire jusqu'aux premières neiges ; et alors hommes et troupeaux redescendent vers la mer.

IV

Porto-Vecchio et Quenza.

Après Bastia, Porto-Vecchio est la localité la plus considérable de la côte orientale. Voluptueusement

assise sur un vaste banc de porphyre, cette petite cité se trouve au fond d'une des plus belles rades de la Méditerranée. Au moyen âge, les Sarrasins et les corsaires barbaresques avaient fait de cette rade leur lieu de refuge et le centre de leurs opérations; et c'est précisément pour la leur enlever, que les Génois y bâtirent la petite ville fortifiée de Porto-Vecchio.

Son territoire n'a pas moins de 17,554 hectares. C'est une succession de plaines grasses et fertiles, de riantes collines, où les oliviers, la vigne, les arbres fruitiers de toutes sortes atteignent d'énormes dimensions et donnent les meilleurs produits. Sa flore est des plus riches et des plus variées; les entomologistes s'y portent comme à Bonifacio, et plus d'un, *captus amore loci*, y plante sa tente et n'en sort plus. Ce pays-là devrait être un paradis terrestre; par malheur, il est entouré de 234 hectares de marais; et quand les vents d'est et de sud-est ont passé sur eux, ils ne sont guère moins redoutables que le Kamsin d'Egypte et le Sirocco de l'Asie.

Porto-Vecchio a pour station d'été le village de Quenza, situé dans le canton de Serra de Scopamène, le plus septentrional et le plus élevé de l'arrondissement de Sartène; il compte 10,010 hectares, qui, ajoutés aux 17,554 de Porto-Vecchio, font 27,564 hec-

tares, pour une population totale de 2,227 habitants.

Quenza nourrit une grande quantité de bestiaux, qu'il envoie l'été sur le mont Coscione, qui le domine; et l'hiver, dans les tièdes vallées de Porto-Vecchio. Ce mont Coscione est un des plus beaux pâturages de l'Europe; il a la forme d'un immense dos d'âne; ses deux versants sont arrosés par les eaux pures de la fontaine *Blanche* et du ruisseau de la *Viola*, dont le cours argenté y décrit les sinuosités les plus capricieuses. L'épais gazon, qui lui sert de tapis, rebondit sous le pied, comme un sommier élastique, et sert de couvercle à un lac souterrain peu profond où, loin des importuns et de la politique, se multiplient en liberté des truites et des anguilles, petites par la taille, mais délicieuses par le goût. On les pêche, en faisant une entaille dans le gazon, et y introduisant un petit filet à manche, qui en revient plein de gibier.

Comme le mont Coscione domine Quenza, il est lui-même dominé par le mont Incudine, masse granitique, ainsi nommée parce qu'elle a la forme d'une enclume; elle s'élève à 2063 mètres de hauteur. Ces plateaux produisent les meilleurs fromages de la Corse.

V

Naissance, éducation de Ferrando. — Spoliation.

Ce fut au château de Quenza, antique résidence des comtes de la Rocca, ses ancêtres, que Ferrando reçut le jour, vers le milieu du dix-septième siècle. Il était fils du comte Jean, neveu du fameux comte Renuccio, et représentait, comme nous l'avons dit, la branche aînée de la famille. Cette famille qui avait longtemps joué en Corse un rôle prépondérant, était l'âme d'une opposition implacable contre les Génois. Elle en fut punie, au quinzième siècle, par la perte de ses droits et de ses privilèges.

D'un caractère doux et paisible, le comte Jean faisait contraste avec l'humeur guerrière de la plupart des siens. Enfermé dans l'administration de ses biens et les soins de sa famille, il laissait à son jeune frère Renuccio l'honneur de continuer la lutte contre les oppresseurs; et bien qu'il n'y prît personnellement aucune part, il n'en fut pas moins dépouillé d'une partie de sa fortune.

Renuccio, de son côté, poursuivit bravement la guerre, et se distingua par des actes de valeur, qui

en ont fait comme un personnage légendaire; mais enfin, accablé par le nombre, il fut forcé de mettre bas les armes et de capituler. Toutefois, frappés d'admiration pour tant de dévouement et de courage, les Génois lui accordèrent des conditions honorables. Il fut notamment stipulé dans le traité que les deux châteaux de Pietra-Torta et de Punta-Fracica, enlevés à son frère Jean, lui seraient rendus. Celui-ci malheureusement mourut avant que la restitution fût opérée; laissant un enfant en bas âge, et une fille, déjà mariée au seigneur de Lévie, Marc-Antonio Peretti.

Heureux d'avoir une occasion de pousser le peuple contre la noblesse, et de semer dans le pays des germes de division et de haine, les Génois excitèrent sous main la commune et l'Eglise de Quenza à se mettre ou à se maintenir en possession des deux propriétés usurpées. L'oncle et le beau-frère de Ferrando voulaient immédiatement recourir aux armes, et expulser par la force les usurpateurs; mais sa mère, femme prudente et sage, s'y opposa, de peur de susciter contre son fils de ces inimitiés personnelles qui, dans ces temps de trouble et de désordre, aboutissaient si aisément à une fin tragique. Elle le laissa donc dépouiller, pour éviter de plus grands maux.

Cette femme remarquable se nommait Nunzia, et par sa piété comme par sa charité pour les pauvres, elle s'était acquis un tel respect, qu'on ne l'appelait que la *Madona Nunzia.*

En Corse, quelle que soit sa condition, la femme devenue mère comprend que son enfant et son lait étant du même âge, formés de la même substance, sont faits l'un pour l'autre, ont besoin l'un de l'autre; et, sauf le cas de nécessité absolue, elle se ferait une honte et un crime de confier le fruit de ses entrailles aux soins douteux et parfois dangereux d'une nourrice mercenaire. La Madona Nunzia n'agit pas autrement, allaita elle-même son enfant, voulut cueillir son premier sourire et son premier baiser, diriger ses premiers pas, présider à l'épanouissement de ses organes, de son esprit et de son cœur.

En outre, dès qu'il fut en état de comprendre et d'apprendre, sachant l'influence des premières impressions, au lieu de l'enfermer pour huit ans dans une de ces maisons de détention, décorées du nom de *collège*, elle décida que son éducation se composerait de deux parties, l'une privée, l'autre publique; l'une se passant au foyer domestique; l'autre dans une école supérieure. En conséquence, aidée du chapelain du château, elle se livra tout entière aux soins de son éducation première.

Sous cette direction affectueuse et habile, Ferrando fit des progrès rapides, et si, à quinze ans, il n'était pas en état de soutenir la fameuse thèse *de omni re scibili et quibusdam aliis*, il possédait à fond ces connaissances premières, principe et base de toute éducation sérieuse. En outre, dans l'intervalle, son corps s'était librement développé; l'esprit de famille et l'esprit national avaient eu le temps de jeter dans son cœur de profondes racines; et muni de solides vertus, formé aux bonnes habitudes, il pouvait avec moins de dangers aborder le séjour des universités et des grandes villes. Il fut donc envoyé à Rome où, sous la surveillance d'un oncle de sa mère, qui était cardinal, il termina avec succès son éducation et ses études.

A vingt ans, il était grand, élancé et robuste. De larges épaules, un teint pâle, relevé par des cheveux d'un noir d'ébène, de grands yeux bleus, une physionomie énergique et douce, un abord bienveillant et facile, tout concourait à en faire, au point de vue physique, un jeune homme accompli. Il songea aussitôt à soulager sa mère de l'administration de leurs biens, et manifesta l'intention de réclamer de la commune et de l'Église les deux propriétés qu'elles détenaient injustement.

— Garde-t'en bien, lui dit sa mère! Tu as affaire

à des méchants, avec lesquels mieux vaut la paix que la guerre.

— Le moyen d'avoir la paix avec les méchants n'est pas de trembler devant eux et de leur céder en toutes choses.

— Ne sais-tu pas que les Génois sont pour eux et les excitent en secret?

— Raison de plus, ma mère, pour ne pas céder sans combattre : mais tranquillisez-vous; ce n'est point par la violence que je veux reprendre possession, mais par une transaction, qui pourra satisfaire tout le monde et rétablir la paix.

VI

Transaction, conspiration.

Ferrando s'abouche donc avec les chefs de la commune et de l'Église, et leur dit avec cette noble franchise, qui est un des côtés saillants de son caractère : « Abusant du désordre des temps et des malheurs de ma famille, vous m'avez enlevé deux propriétés, sur lesquelles vous n'avez aucun droit. Ma mère a supporté ces injustices; mais, aujourd'hui que je suis homme, je viens réclamer ce qui m'ap-

partient. Toutefois, pour montrer à mes concitoyens quel prix j'attache à leur amitié, voici ce que je propose. Rendez-moi du terrain usurpé tout ce qu'il me plaira enclore d'un mur, et, à cette condition, je vous construirai à mes frais, de Quenza à Porto-Vecchio, c'est-à-dire sur une longueur de dix lieues, une route qui diminuera de moitié les difficultés et les ennuis de vos migrations périodiques.

Cette proposition était tellement favorable au pays, qu'elle fut accueillie avec enthousiasme, et les ouvriers se mirent à l'œuvre, pour construire simultanément le mur de clôture et la route.

Bien que n'ayant plus le pouvoir qu'avaient eu ses pères, Ferrando avait conservé une fortune considérable, qui lui permettait d'entretenir cinquante hommes d'armes, et d'exercer une grande influence. Toute la province voyait en lui le représentant des comtes de la Rocca, et lui témoignait d'autant plus d'attachement, que sa famille avait plus fait et plus souffert pour l'indépendance nationale. Mais hélas! si les flots sont changeants, les peuples ne le sont pas moins; et qui compte sur eux risque fort de bâtir sur le sable.

Administrativement et politiquement, Porto-Vecchio dépendait de Bonifacio, où résidait le gouverneur civil et le chef militaire de la province. Ces person-

nages n'ignoraient rien de ce qui se passait à Quenza; et ne voyaient pas sans inquiétude se relever, dans la personne d'un jeune homme sympathique et plein d'énergie, une famille qui avait fait tant de mal aux Génois, et qu'ils croyaient abattue depuis la capitulation de Renuccio.

En conséquence, ils chargent secrètement leurs partisans d'exciter les passions et de ramener le trouble dans les esprits. Ceux-ci vont de maison en maison, de chaumière en chaumière, provoquent des conciliabules ténébreux, des assemblées nocturnes dans les bois, déclament contre la tyrannie, l'orgueil, la richesse et les vices des grands seigneurs, persuadent à leurs auditeurs que la convention faite avec Ferrando est une duperie, sa rentrée en possession, un vol manifeste à leur préjudice. Pauvre peuple! Avec son ignorance et sa crédulité, il tombe comme toujours dans le piège tendu par les déclamateurs; et celui qu'ils portaient hier en triomphe, ils forment aujourd'hui le projet de le tuer. Toujours l'histoire du dimanche des Rameaux et du Vendredi saint!

Quel était le chef de la conjuration?... On vous le donnerait en cent et en mille que vous ne devineriez pas; mieux vaut vous le dire tout de suite. Ce n'était ni plus ni moins... que le curé de la paroisse. Il avait le titre de Pievano ou curé de canton, ce qui

lui donnait autorité sur tous les prêtres des environs. Pourquoi en voulait-il à Ferrando?.. Quelques-uns affirment que, étant Génois d'origine, il croyait faire acte de patriotisme, en lui donnant la mort; d'autres prétendent qu'il voulait venger un de ses neveux, lequel étant venu le voir, aurait grossièrement insulté Ferrando, et se serait fait tuer par lui en duel.

Quoi qu'il en soit, ce prêtre manquait à tous ses devoirs, déshonorait son caractère, et compromettait la religion, si la religion pouvait être compromise par les hommes. Ce qu'il y a de certain encore, c'est qu'un projet d'insurrection et d'assassinat fut organisé par ses soins, que le secret, chose étonnante dans les conspirations à beaucoup d'acteurs, fut si bien gardé, que le jour de l'exécution était venu, sans que Ferrando et les siens en eussent eu le moindre vent. Cela résulte de documents authentiques, et des pièces même du procès, qui existent encore.

VII

La vieille femme. Combat. Mort du Pievano.

Un peu au-dessous de Quenza se trouve une église dans le style pisan, qui servait alors et sert encore

d'église paroissiale. Un jour que, selon sa coutume, la pieuse comtesse s'y rendait de bonne heure pour une neuvaine, une vieille femme, sous prétexte de lui demander l'aumône, s'approche d'elle et lui dit :

— On nous observe; je ne puis vous donner de longs détails ; mais aujourd'hui même, à midi précis, on va sonner le tocsin, envahir le château et massacrer votre fils.

Toute autre femme eût aussitôt rebroussé chemin; la comtesse poursuit sa marche, entre dans l'église, implore le secours du ciel, et retourne tranquillement au château ; Ferrando dormait encore.

— Levez-vous, mon fils, lui dit-elle. A midi, le tocsin va sonner; et vos ennemis viendront en foule pour vous tuer. Nous n'avons pas provoqué le danger; il ne nous reste donc qu'à le mépriser et à en triompher à force de courage. Prenez vos armes; souvenez-vous de vos ancêtres; et n'oubliez pas que la résolution donne la victoire : *L'animo resoluto fa l'uomo vincente*. Telles sont à peu près ses paroles, comme la tradition les a conservées.

Ferrando est déjà debout, rassemble ses hommes et leur expose la situation. Tout le monde est d'avis d'attendre l'ennemi derrière les défenses du château. C'est en effet le parti le plus sage, mais le moins aventureux. Voilà pourquoi, tout en l'adoptant pour

les siens, Ferrando n'en veut pas pour lui-même. Après avoir disposé ses gens, donné ses ordres et embrassé sa mère, il saisit une carabine *tournante*; et, au bruit du tocsin qui résonne, s'élance au-devant de l'émeute, qui s'avance en grondant.

Entouré de ses frères et de plusieurs ecclésiastiques, le Pievano précède la foule, portant dans ses mains l'étendard sacré de la Madone.

Ferrando s'était abrité d'une grosse pierre, que l'on montre encore aujourd'hui.

— Que me voulez-vous? leur dit-il, d'une voix douce et calme.

— Nous voulons ta vie, répond le Pievano.

— Je la donnerai volontiers, s'il le faut, pour le bien du pays : mais enfin, que vous ai-je fait?

— Ce que tu nous as fait, voleur, spoliateur, tyran, assassin?

— J'ai fait du bien à tout le monde; à vous surtout, Pievano, qui faites l'insolent. Si quelqu'un peut prouver qu'il a souffert de ma part quelque tort ou quelque injure, qu'il parle; je suis prêt à tout réparer amplement.

— Tu as trompé et dépouillé l'Eglise et la commune de Quenza.

— Si l'Eglise et la commune de Quenza peuvent démontrer qu'elles ont jamais eu l'ombre d'un droit

sur les terrains en question, qu'elles parlent; et je leur abandonne tout. Enfant, j'ai été dépouillé par elles; homme, quand je pourrais justement tout reprendre, je me contente du cinquième de ce qu'on m'a pris; et c'est moi qui suis un spoliateur et un voleur!

— Oui, sangue de Dina! Et je t'ouvrirai la poitrine, et je te mangerai le cœur.

— Au nom de saint Pierre, retirez-vous!... et n'ensanglantons pas ce village du sang de ses propres enfants.

— Assez de paroles. En avant, mes amis, et mort au tyran!

Un instant impressionnée par la voix de Ferrando, la foule reprend sa marche, en criant : Mort au tyran! A la vue du danger que court son fils, la comtesse ordonne un feu plongeant et croisé, et neuf des assaillants tombent morts, six laïques et trois prêtres, parmi lesquels un frère du curé.

Ce coup de foudre en eût fait reculer plus d'un; le Pievano n'en devient que plus furieux, et cherche à envelopper son ennemi. C'est alors que, perdant toute espérance de conciliation, et obéissant à l'instinct de la conservation, Ferrando presse la détente, et le Pievano roule sur la poussière. La foule aussitôt se disperse et l'insurrection prend fin; faites de même

dans toutes les circonstances semblables; frappez à la tête et, neuf fois sur dix, le désordre prendra fin.

Un procès-verbal naturellement fut dressé sur cette affaire, et voici comment il s'exprime : — *Avant de frapper le curé, Ferrando lui a crié trois fois : Au nom de saint Pierre, retirez-vous! — Et comme le curé avançait toujours en blasphémant, c'est alors qu'il lui a logé trois balles dans la bouche, comme vous voyez.*

— Savez-vous, mon Commandant, dit alors le capitaine X, que cette conduite est horrible de la part d'un prêtre?

— Je le sais. Jésus-Christ n'avait que douze apôtres, qu'il avait choisis lui-même; et, cependant, sur ce petit nombre, il s'en trouva un pour le trahir et le vendre. Faut-il s'étonner que sur tant de prêtres, qui se comptent par centaines de mille, se présentent eux-mêmes et sont ordonnés par un évêque, qui ne lit pas au fond des cœurs, faut-il s'étonner qu'il s'en rencontre de loin en loin quelqu'un qui faiblisse et déshonore son habit? Non, l'ordination ne rend pas impeccable : mais celui qui pèche a un nom propre; et, au lieu de le désigner par ce nom, il serait illogique et injuste d'attribuer sa faute à tout le clergé, comme cela se fait trop fréquemment.

Pour mon compte, je regrette que cette triste

aventure se trouve si intimement liée au fond de mon sujet, qu'il n'ait pas été possible de la passer sous silence; car je suis de ceux qui respectent le vêtement et le caractère du prêtre, même quand celui qui en est revêtu ne les respecte pas.

VIII

Le seigneur de Lévie. Nouvelles vêpres siciliennes. Rupture.

Si le beau-frère de Ferrando, Marc-Antonio Peretti, n'était pas, comme *Parafaragaramus*, de taille à allumer son cigare au foyer même du soleil, il n'aurait certainement pas passé par cette porte. Les petits chevaux du pays ne pouvaient le porter; mais il les portait, lui, sous son bras, aussi aisément que le paladin *Rolland* portait *Romaléon*. Et, au-dessus de cette colonne vivante, s'élevait une tête superbe, au sourcil olympien, au regard dominateur, avec une longue barbe noire, du milieu de laquelle les paroles sortaient, en pétillant, comme les balles d'une mitrailleuse. Cette tête avait quelque chose de celle de Méduse; et si, au collège, chaque surveillant en possédait une pareille, quel ordre et quel silence il régnerait dans les classes!

Au moral, caractère droit, mais inflexible; ne supportant rien, ne pardonnant rien, allant toujours au but par le plus court chemin, d'ailleurs aimant les siens et prêt à tous les dévouements pour eux. Notez cela et devinez le reste, vous aurez une légère idée du seigneur de Lévie. Il entretenait sur ses domaines une discipline si sévère, que nul ne pouvait sortir du village, sans un ordre écrit de sa main. Son manoir est encore en partie debout. Fossés, tours et créneaux ont disparu : mais il en reste un vaste bâtiment carré, auquel la frayeur populaire a donné et conserve le nom de *Maison du diable*.

En apprenant ce qui vient de se passer à Quenza, Marc-Antonio enfourche le magnifique cheval sarde, qui a l'honneur de lui servir de monture, et se rend chez son beau-frère.

— Bravissimo! lui dit-il; tu as noblement fait ton devoir, comme il convenait au neveu de Renuccio, et au petit-fils du comte Paolo. Mais pourquoi ne m'as-tu pas averti? Je serais venu à ton aide, et nous aurions à nous deux fauché toute cette canaille.

— Cela m'était impossible; je n'ai su le complot qu'au moment où il a éclaté.

— A la bonne heure. Et que vas-tu faire maintenant?

— Mais il me semble que ce qu'il y avait à faire

est fait; mes ennemis sont abattus, leurs chefs sont morts; n'est-ce pas chose finie?

— Finie!... Pauvre enfant! Est-ce ainsi que tu connais les Génois et la compagnie de Saint-Georges? Quand on veut acquérir ou conserver l'influence dans son pays, il faut payer de sa personne, monter sur la scène, parler et agir le front haut, jouer en un mot fièrement son rôle. Si on ne le fait pas, on tombe dans l'oubli, l'indifférence, le mépris, et d'autres s'emparent de la scène.

Ton père a commis cette faute; les Génois et leurs partisans en ont habilement profité, et la vieille influence de ta famille a passé dans leurs mains; mais comme ils se sont aperçus que tu es homme à relever les choses, ta mort est résolue dans leurs conseils. Une première tentative a échoué, ils en feront une seconde, et puis une troisième, jusqu'à ce que tu aies succombé. Les occasions et les prétextes ne leur manqueront pas.

— Mais alors que dois-je faire?

— Frapper un coup terrible, qui fasse trembler Gênes, épouvante les traîtres, réveille la Corse et lui imprime un de ces élans vigoureux, qui sauvent parfois les peuples. Que fait-on aux mauvaises herbes? On les brûle. Aux reptiles venimeux? On les écrase. Aux bêtes féroces? On les extermine. Ainsi dois-tu

faire à tous ces misérables, qui ne vivent que des bienfaits de ta famille, et méditent ta mort, au profit de nos oppresseurs. Pas de demi-mesures, ce n'est que par des moyens héroïques que l'on sort des situations désespérées.

Dimanche prochain, à l'heure de la grand'messe, j'arrive avec 300 hommes, et j'occupe la porte principale; tu gardes avec tes gens la porte latérale; et nous les brûlons, là-dedans, comme des renards qu'ils sont. Sous le Pape Innocent III, les gens de Carbini furent ainsi traités; pourquoi ne traiterions-nous pas de même ceux de Quenza? Donc, c'est entendu; fais tes préparatifs; je vais faire les miens. Seulement, il faut garder un secret absolu envers tout le monde et surtout envers ta mère.

Là-dessus, il serre la main de Ferrando, et s'en va sans lui donner le temps de faire une observation.

— Il n'y va pas de main morte, le seigneur de Léyie; mais ce qu'il propose est tout simplement un acte de barbarie et une monstruosité.

— D'autant plus qu'un tel procédé fera indistinctement périr les innocents et les coupables, les femmes et les enfants, les partisans et les ennemis de Gênes. — Ferrando, d'autre part, ne peut tarder à être poursuivi et condamné à mort pour le meurtre du Pievano, et il serait difficile, avec la meilleure

volonté du monde, de le faire mourir deux fois : mais si l'opinion publique lui est indulgente pour ce premier meurtre commis en état de légitime défense, elle lui sera impitoyable pour l'atroce boucherie, proposée par son beau-frère ; et il craint, en se déshonorant, de faire honte à ses aïeux et de laisser à ses descendants un nom abhorré.

Ce n'est pas que Ferrando ne comprenne que les observations et les craintes de Marc-Antonio peuvent n'être pas sans fondement ; mais en vue d'un danger lointain et douteux, il lui semble affreux d'exterminer aveuglément toute une population sans discernement et sans choix. D'autre part, il connaît son beau-frère ; il sait combien son caractère est implacable, ses résolutions inflexibles. Si, du moins, il pouvait ouvrir son cœur à sa mère et prendre ses conseils ! Celle-ci, de son côté, le voyant soucieux, le presse de questions, auxquelles sa nature franche et loyale ne peut échapper sans de cruels embarras.

Il compte avec anxiété les jours, les heures et les minutes. Il voudrait pouvoir enrayer le temps, et changer les jours en années : mais, hélas ! s'il est facile à l'homme d'arrêter l'aiguille d'une horloge, Dieu seul peut arrêter la marche du soleil sur le grand cadran de l'Univers. Le samedi venu, il donne des ordres et des contre-ordres, comme un homme

qui a perdu sa voie; la nuit se passe sans sommeil; et il n'espère plus qu'en l'intervention de la Providence.

Enfin, le jour fatal arrive, et la cloche qui appelle les fidèles à l'église lui produit l'effet de la trompette du jugement dernier. Lorsque tout le monde est entré, il s'en va, pâle comme la mort, occuper la porte latérale; Marc-Antonio est déjà à son poste.

La comtesse et ses gens avaient, comme de coutume, entendu la messe au château qui est à l'écart du village, de sorte qu'elle ne pouvait voir et entendre ce qui se passait vers l'église; l'eût-elle vu, qu'elle n'y eût pas attaché d'importance; les seigneurs, à cette époque, se plaisant à faire à tout propos mouvoir et parader leurs hommes d'armes.

Cependant, à la vue de tous ces gens armés, dont les uns montent la garde aux portes, tandis que les autres arrachent les clôtures des jardins, accumulent les fascines et les broussailles, ou enflamment des torches de bois gras, les infortunés qui se trouvent dans l'église ont compris le sort qu'on leur prépare, et se jettent vers les issues; mais partout ils rencontrent des pointes de glaives hérissées, et des mousquets prêts à faire feu... C'est alors, dans l'intérieur de l'église, une scène d'épouvante impossible à décrire.

Vêtu de ses habits sacerdotaux, le prêtre va droit à la porte principale, tombe aux pieds du seigneur de Lévie, et demande grâce pour son peuple. Celui-ci hausse les épaules en disant :

— Tout ce que je puis pour toi, c'est de te laisser la vie; sors, si tu veux.

— Pas d'exception. Ou je me sauverai avec mes paroissiens; ou bien je mourrai avec eux.

— Mettez le feu!

Et à la lueur des flammes qui pétillent, le généreux prêtre se précipite vers la seconde porte.

— Malheureux, dit-il à Ferrando; voilà celui qui est mort pour le salut du monde, et a prié pour ses bourreaux... Et vous, qui n'êtes qu'un pécheur comme moi, c'est par l'extermination en masse que vous vengez vos injures! Retirez-vous ou je vous maudis au nom de Jésus-Christ.

Et vaincu par tant de charité, Ferrando s'incline, met un genou en terre, embrasse le crucifix et se retire avec les siens. A cette vue, Marc-Antonio s'abandonne à une violente colère, enfonce dans la la porte de l'église son épée qui se brise en deux et rompt toute espèce de relations avec le château de Quenza.

IX

Mariage de Ferrando. Mort de sa mère. Arrestation.

La constitution faible et délicate de la comtesse n'avait pu supporter impunément d'aussi violentes secousses, et elle s'acheminait rapidement vers son heure dernière. Après le saint usage qu'elle avait fait de la vie, elle n'avait pas à redouter la mort, mais ce qui l'attristait, c'était de laisser son fils tout seul au moment où il avait le plus grand besoin de consolations et de secours :

— Mon enfant, lui dit-elle, je vais bientôt te quitter pour aller rejoindre ton père. Cette séparation sera cruelle ; mais elle le serait moins, si je voyais près de toi une compagne bonne et vertueuse, pour te prodiguer ses soins, partager tes joies et tes peines, te soutenir dans les revers, te conseiller dans les doutes, te modérer dans la prospérité. Tu es en âge d'être marié, veux-tu me laisser le soin de te choisir une épouse ?

Ferrando s'inclina devant le désir de sa mère, et peu de temps après, il épousait une jeune personne,

qui lui apportait beauté, fortune, noblesse ; et ce qui vaut mieux encore, les plus éminentes qualités de l'esprit et du cœur.

La comtesse ne survécut que quelques mois à cet heureux événement ; elle mourut comme elle avait vécu, c'est-à-dire en sainte, pleurée de tout le monde, des pauvres surtout et des Génois eux-mêmes. Le seigneur de Lévie, qui n'était pas venu aux noces de Ferrando, se fit un devoir d'assister aux funérailles de sa mère.

Le meurtre du Pievano avait été un acte de légitime défense ; et, dans tous les pays où règne la justice, si Ferrando eût été appelé à rendre compte devant les tribunaux, on l'aurait acquitté. Sous les Génois, il en est autrement. S'il est pris, sa mort est certaine ; s'il échappe, ce ne sera qu'à la condition de mener jusqu'à la fin la triste existence du bandit.

Le gouverneur de Bonifacio avait reçu à son égard les ordres les plus sévères : mais comme l'arrestation d'un tel personnage n'est pas sans dangers, il lui semble prudent d'employer contre lui la ruse, plutôt que la violence.

Un soir donc que, de la terrasse du château, Ferrando et sa jeune épouse contemplent un merveilleux effet de lumière, le chef de ses hommes d'armes annonce un étranger qui demande à le voir.

— Que désirez-vous de moi, lui dit Ferrando?

— Je suis envoyé du gouverneur de Bonifacio; voici un pli à votre adresse.

Ferrando rompt le cachet, et passe la lettre à sa femme. Connaissant sa droiture et sa loyauté, voulant, d'ailleurs, mettre fin à une situation pénible pour tous, le gouverneur l'invite à venir expliquer devant lui sa cause. Sa justification sera facile, et il n'a rien absolument à craindre, un sauf-conduit parfaitement en règle étant joint à cette lettre. La jeune femme n'est pas rassurée sur les intentions du gouverneur et la valeur réelle du sauf-conduit; et son avis est que Ferrando ne doit pas se rendre à cette invitation.

C'est, en effet, ou jamais, le cas de se souvenir du *Timeo Danaos*, de Virgile; mais Ferrando juge les autres d'après lui-même; il est franc et loyal, et ne peut soupçonner de trahison un personnage aussi considérable. Ensuite, il est de ceux qui ne craignent pas le danger, et se font honneur de le braver; enfin, il ne doute pas que la bonté de sa cause ne frappe les plus prévenus.

Donc, malgré les prières et les larmes de sa femme, il choisit douze de ses hommes les plus braves, et part avec eux pour Bonifacio, le soleil se couchait. Un autre que lui aurait attendu au lende-

main, pour s'engager dans une aventure aussi périlleuse, mais il est impatient de tout retard, gravit la rampe et demande le gouverneur.

— Qui êtes-vous, dit la sentinelle?

— Ferrando da Quenza, comte de la Rocca.

Après une assez longue attente, arrive un officier en grand costume, qui lui dit :

— Soyez le bienvenu, comte de la Rocca, Son Excellence vous attend. Seulement, quelque inutile que soit cette mesure envers un aussi noble gentilhomme que vous, la loi s'oppose à ce que des étrangers entrent en armes dans une place de guerre. Veuillez donc, s'il vous plaît, me confier votre épée, et ordonner à vos gens de déposer leurs carabines.

— Voilà mon épée. Mes compagnons n'ont que faire dans la ville. Qu'ils redescendent et gardent leurs armes. Si, à midi, dit-il tout bas à l'un d'eux, je ne suis pas venu vous rejoindre, allez aussitôt avertir mon beau-frère et ma femme.

Cela dit, la grande porte se referme : mais hélas! ce n'est pas Son Excellence qui reçoit Ferrando: c'est une troupe de soldats, qui le chargent de chaînes, le jettent dans un cachot taillé dans le roc, et l'attachent à un anneau fixé dans la muraille. Tels étaient les procédés ordinaires des Génois envers nous.

X

Jugement et condamnation.

En apprenant la fatale nouvelle, Marc-Antonio bondit de fureur, oublie l'aventure de l'église de Quenza, pour ne plus songer qu'à sauver et à venger son beau-frère.

— Rassurez-vous, dit-il à Giaccominetta, sa belle-sœur. Par les beaux yeux de la Madona! il ne périra pas, et vous le reverrez bientôt; j'en réponds sur ma tête.

En même temps, il expédie des émissaires à tous les seigneurs, qu'il sait restés fidèles à la cause nationale; fait publier dans tous les villages l'infâme trahison du gouverneur de Bonifacio; appelle aux armes les populations de la Rocca, et leur donne rendez-vous dans la plaine de Figari.

Si l'or et les intrigues des Génois leur avaient fait, dans la province de la Rocca, quelques partisans intéressés, il est certain que les masses leur étaient demeurées profondément hostiles; nulle part ne s'étaient conservés plus ardents la haine des oppresseurs, l'amour de l'indépendance, et le dévouement

à la famille qui personnifiait et représentait ces nobles sentiments.

Au jour marqué, vous eussiez vu, isolés ou par bandes, une multitude de volontaires descendre du haut des montagnes, sortir des vallées et des gorges, la cartouchière au flanc, le fusil sur l'épaule, et portant dans leur gibecière, sans que l'intendance eût eu à s'en mêler, des vivres pour huit jours. Des paroisses entières, bannière au vent, clergé en tête, arrivent en chantant des prières et des hymnes, pour attirer sur leur entreprise les bénédictions du ciel. Vous eussiez dit, sur une moindre échelle, le départ des Grecs pour la Troade, ou celui des Croisés pour la Terre-Sainte. Quelques heures de marche les conduisirent en vue de Bonifacio.

Entre-temps, on ne s'endormait pas à Bonifacio. Le gouverneur convoquait les chefs de service, et leur donnait des ordres; le commandant militaire visitait les postes et distribuait des munitions; les ingénieurs réparaient les endroits faibles du rempart; on assignait aux troupes leurs positions, comme si l'on était menacé d'un siège.

Quand un tribunal est composé d'hommes pénétrés de leurs devoirs, n'obéissant qu'à leur conscience, ne regardant que la loi, et se souvenant qu'ils comparaîtront un jour eux-mêmes devant un juge in-

flexible, qui leur demandera compte de tous leurs arrêts, il est rare qu'il rende mal la justice, et l'on pourrait, presque à coup sûr, dire de lui ce que Démosthène disait de l'Aréopage : *Jamais ce tribunal n'a rendu un jugement injuste!* Mais lorsque, uniquement préoccupés de leurs intérêts personnels, et du soin de plaire à l'autorité, les juges font asseoir près d'eux les passions et la politique, ces hommes ne sont plus des juges, mais de vils courtisans; ils ne rendent plus des arrêts, mais des services.

La Junte de Bonifacio étant ainsi composée, Ferrando se trouvait condamné d'avance, et l'on aurait pu le livrer au bourreau, sans autre forme de procès : mais, comme il s'agit d'un personnage, dont l'exécution fera du bruit en Corse et ailleurs, on trouve prudent d'entourer de toutes les apparences de la justice et de la légalité le crime affreux que l'on médite.

La Junte donc se réunit dans le palais du commissaire de la République; avec leurs longues robes rouges et leurs chapeaux à cornes, ses membres ont l'air d'une troupe de démons, qui délibèrent sur les meilleurs moyens de nuire à l'espèce humaine. L'audience est publique, et le gouverneur y assiste, entouré de ses officiers. Les défenseurs sont absents; l'accusé se défendra lui-même comme il pourra,

Dès que Ferrando est introduit, chargé de fers, comme un malfaiteur dangereux, sa haute taille, la beauté de son visage, son maintien calme et assuré, soulèvent de toute part un murmure approbateur. Seuls, le gouverneur et ses démons froncent le sourcil et se mordent la lèvre.

— Votre nom, votre âge, votre pays? dit le Président d'une voix mielleuse et câline.

— Ferrando, comte de la Rocca, vingt-quatre ans; Quenza est mon pays. Je proteste avant tout contre l'infâme trahison dont je suis victime, et contre votre droit à me juger. M. le Gouverneur m'a appelé devant lui, en m'envoyant un sauf-conduit, signé de sa propre main; je suis venu plein de confiance en sa bonne foi; et, au mépris de sa parole, je suis arrêté, mis en jugement. Eh bien! L'ordre de mon arrestation et celui de ma mise en jugement sont annulés, en vertu de mon sauf-conduit. En m'assurant la faculté de librement aller de Quenza à Bonifacio et réciproquement, ce sauf-conduit vous interdit de porter la main sur moi, et, si vous n'avez pas le droit de m'arrêter, comment auriez-vous celui de me juger? Ce qui se passe est donc un acte de déloyauté, que vous reprocheront la Corse entière et l'univers civilisé.

— Ce que fait M. le gouverneur est bien fait; sa

volonté justifie et votre arrestation et votre mise en jugement, malgré tous les saufs-conduits du monde. N'avez-vous pas lu dans le *Livre du Prince :*

Qu'envers un ennemi, tous les moyens sont bons?

Ecrivez, greffier, qu'il a publiquement outragé Son Excellence M. le gouverneur.

Comte de la Rocca, vous êtes accusé de vol, pour avoir dépouillé l'Eglise et la commune de Quenza.

— Si j'étais libre, Monsieur le Président, cette arole pourrait vous coûter cher. Comment! reprendre à des usurpateurs ce qu'ils vous ont pris sans la moindre espèce de droit, c'est un vol! S'il se trouve dans cette triste affaire un voleur, ce n'est pas moi; vous le savez mieux que personne.

— Nous ne savons rien du tout. Ecrivez qu'il reconnaît avoir dépouillé la commune et l'Eglise... Vous êtes accusé du meurtre du vénérable Pievano de Quenza, de trois ecclésiastiques et de six laïques; total : dix assassinats. Ecrivez qu'il a menacé M. le Président, dans l'exercice de ses fonctions.

— Attaqué par une bande de forcenés, qui en voulait à ma vie, j'ai fait ce que chacun de vous aurait fait à ma place; j'ai usé du droit de légitime défense, et je le ferais encore. Est-ce ma faute si le

Pievano, à qui je n'avais fait que du bien, s'est mis à la tête des assaillants?

— *Habemus confitentem reum.* Ecrivez qu'il reconnaît avoir tué le Pievano, et, loin de regretter son crime, se déclare prêt à recommencer.

Autre point. Votre famille s'est de tout temps signalée par sa haine contre la Sérénissime, Excellentissime et Révérendissime république de Gênes, aussi bien que contre la très gracieuse, très équitable et très débonnaire Compagnie de Saint-Georges, sa mandataire en Corse; et vous êtes violemment soupçonné de nourrir à leur égard les mêmes sentiments.

— Quand une nation est envahie par des oppresseurs, qui l'accablent d'impôts, la couvrent de deuil, de sang et de ruines, se croient tout permis à son égard, ne lui épargnent aucun genre d'humiliations, de persécutions et d'outrages, est-il possible qu'elle les voie d'un bon œil et les aime?... Or, n'est-ce pas ainsi que, depuis plus de deux siècles, vous traitez notre malheureux pays? Et vous voulez que nous aimions votre république et sa Compagnie de Saint-Georges? Ma famille a fait son devoir, en vous faisant la guerre; le mien n'est pas différent, et, avec l'aide de Dieu, je n'y manquerai pas.

— C'est ce que nous verrons. Ecrivez qu'il a

blasphémé contre notre sainte république et s'est déclaré son ennemi mortel.

En ce moment, entre précipitamment dans la salle un officier, portant une dépêche pour le gouverneur. C'est Marc-Antonio Peretti, qui réclame la mise en liberté immédiate de Ferrando, sans quoi il va donner l'assaut et passer au fil de l'épée toute la population, depuis le gouverneur jusqu'au dernier enfant.

— Allez, répond le gouverneur, dire au seigneur de Lévie que Bonifacio a vu sous ses remparts d'autres généraux que lui et d'autres troupes que les siennes, sans en être épouvanté. Qu'il donne donc, s'il lui plaît, l'assaut; il lui sera fait bon accueil. Quant à son beau-frère, s'il est absous, il sera mis en liberté; s'il est condamné, il subira rigoureusement sa peine... Continuez.

— Vous êtes accusé d'avoir tramé la ruine de Bonifacio, en appelant les bandes sauvages, qui frappent à nos portes.

— J'ai fait savoir ma situation à ma femme et à mon beau-frère, ne doutant pas qu'ils ne vinssent à mon secours. Je ne m'en dédis pas. Et puis...

— Et puis, la cause est entendue. Greffier, lisez la sentence.

— Attendu que Ferrando da Quenza est convaincu de spoliation envers la commune et l'Eglise;

Convaincu du meurtre de Pievano, de trois prêtres et de six laïques;

Convaincu d'insultes publiques envers Son Excellence M. le gouverneur et le président de la Junte;

Convaincu de blasphèmes impies contre la république et la Compagnie de Saint-Georges;

Attendu qu'il appartient à une famille ennemie de Gênes et se fait gloire d'en partager tous les mauvais sentiments;

Attendu qu'il importe d'effrayer par un terrible exemple les malfaiteurs et les rebelles;

Pour ces raisons et une foule d'autres, après avoir consulté le Saint-Esprit et Son Excellence M. le Gouverneur, la Junte provinciale condamne Ferrando de la Rocca à être pendu, dimanche prochain, à midi, sur la place d'armes de Bonifacio. Par une faveur spéciale, son corps sera déposé en terre sainte, au lieu d'être jeté aux requins.

XI

Disposition des esprits. Navire vénitien. Délivrance.

L'effet de cette condamnation avait été désastreux sur la population civile. On ne se gênait pas pour

trouver peu fondées les accusations de la Junte, et péremptoires les réponses de Ferrando. On n'était pas, d'ailleurs, sans inquiétude à l'égard de Marc-Antonio; on savait qu'avec du fanatisme, les troupes les moins disciplinées sont capables d'opérer des prodiges et d'emporter les plus forts remparts. En conséquence, on demandait la liberté du prisonnier, afin de se soustraire aux horreurs de l'assaut; mais le gouverneur riait de ces craintes insensées, et déclarait que, pour l'honneur et le bien de la république, la sentence devait être exécutée.

Que faisait, cependant, le seigneur de Lévie? Tandis qu'il organisait ses hommes dans la plaine de Figari, un navire vénitien, chargé de poudre pour la côte d'Afrique, était venu relâcher dans le golfe de Ventilègne, pour y prendre de l'eau. Les Vénitiens n'aimaient pas les Génois, dont ils avaient eu souvent à se plaindre, surtout en Orient. Aussi le capitaine céda-t-il volontiers au seigneur de Lévie vingt-cinq tonneaux de poudre, avec promesse de les lui livrer le soir même à l'entrée du port de Bonifacio.

Maîtres, sans coup férir, du faubourg ou ville basse, les coalisés y avaient trouvé une quantité de barques, amarrées le long du quai. A l'entrée de la nuit, plusieurs de ces barques se détachent pour aller, vers

le vaisseau vénitien, recevoir les tonneaux de poudre qu'elles rapportent, en rasant silencieusement la terre, sans être aperçues de personne. A quelques pas de Bonifacio, il existe sous la presqu'île une grotte, qui s'ouvre en même temps sur le port et sur le détroit, renferme un petit lac *d'eau douce;* elle est curieuse à voir, et a dû vous être montrée. C'est là que Marc-Antonio fait déposer les vingt-cinq tonneaux, bien convaincu qu'une étincelle suffira à faire sauter la péninsule tout entière. Deux hommes déterminés y sont placés, pour mettre au besoin le feu, avec des mèches assez longues, pour leur permettre de déguerpir avant l'explosion. Tout cela s'était fait sans que personne s'en doutât dans la ville.

Le dimanche matin, des ouvriers charpentiers, bras nus et la hache à la main, dressent l'instrument du supplice; le gouverneur et ses amis regardent d'un œil souriant ces horribles préparatifs, et se promènent, les mains derrière le dos, quand les soldats de garde amènent, les yeux bandés, un nouvel envoyé de Marc-Antonio.

Le gouverneur lui fait enlever son bandeau, lit la dépêche et dit :

— Votre maître assurément est fou. Il me menace de faire sauter la ville, si dans une demi-heure son beau-frère ne lui est pas rendu. Vous lui direz que

vous avez vu dresser l'instrument de son supplice, et qu'à une heure après midi, je lui enverrai par-dessus le rempart ses restes mortels.

— Voici, Monsieur le gouverneur, une seconde dépêche, que je suis chargé de vous réciter de vive voix. Vingt-cinq tonneaux de poudre sont déposés dans la grotte. Des hommes décidés sont auprès, la torche à la main, pour y mettre le feu et faire sauter, à 500 pieds de haut, vous tous, Bonifacio et sa presqu'île. Mon maître ne se dissimule pas que son beau-frère y trouvera la mort; mais il pense qu'il lui vaut mieux périr de la sorte que par la main du bourreau. Enfin, pour vous convaincre, il vous invite à envoyer, pour vérifier le fait, les personnes qu'il vous plaira. Voilà pour elles un sauf-conduit en blanc, que vous n'avez qu'à remplir, et je suis chargé de vous dire qu'il lui sera fait plus d'honneur qu'à celui du comte de la Rocca.

Le gouverneur ne riait plus; la Junte était anxieuse; la population demandait l'élargissement du prisonnier.

— Ce n'est pas tout, reprend alors l'envoyé. En punition du sauf-conduit violé et de l'inique condamnation de son beau-frère, Marc-Antonio exige que vous veniez, Monsieur le gouverneur, tête nue et genou en terre, lui offrir les clés de la ville sur un

plat d'argent. Il veut de plus que les membres de la Junte viennent aussi, en costume de pénitents, les cheveux rasés d'un côté de la tête, faire amende honorable à celui qu'ils ont injustement condamné. Vous connaissez mon maître, vous savez qu'il est homme à réaliser rigoureusement ses menaces; et vos délégués vont vous rapporter la preuve qu'il ne dépend que de lui de vous anéantir. Ordonnez qu'on me reconduise, et n'oubliez pas que, une heure passée, il ne sera plus temps.

On le reconduit et le commissaire de la république l'accompagne.

Dans l'intervalle, craignant de voir lui échapper sa proie, le gouverneur se rend près de Ferrando afin de tendre à sa loyauté un nouveau piège.

— Comte de la Rocca, lui dit-il, vous êtes condamné à mort, et rien ne peut empêcher l'exécution de la sentence, mais je plains votre jeunesse et vos malheurs, et je viens vous offrir un moyen de salut. La république ne peut avoir tort; il faut donc que vous subissiez une peine. Prenez par écrit l'engagement de quitter pour deux ans le territoire de la Corse, et je vous rends immédiatement la liberté.

Ferrando, qui ignore ce qui se passe, prend sans hésiter l'engagement qu'on lui demande, remercie le gouverneur et va rejoindre ses amis. On pensait, à

Bonifacio, que tout serait fini par là; c'était une erreur. Le gouverneur fut contraint d'offrir, genou en terre, les clés sur un plat d'argent, et les juges, la moitié de la tête rasée, durent, aux grands éclats de rire de la foule, faire leurs excuses à Ferrando.

XII

Exil. Candie. Retour.

De retour dans ses foyers, Ferrando raconte à sa femme et à son beau-frère l'engagement qu'il a pris de s'exiler pendant deux ans.

— Mais cet engagement est nul de plein droit, s'écrie Marc-Antonio! D'abord, parce qu'il n'est pas libre; ensuite, parce qu'il t'a été arraché par supercherie. L'aurais-tu pris si tu eusses connu le véritable état des choses et la nécessité où se trouvait réduit le gouverneur? Donc, tu n'es pas forcé de le tenir.

La comtesse est du même avis, mais, pensant que la déloyauté du Génois ne le dispense pas d'être loyal lui-même, Ferrando reste inflexible, part pour Venise à la tête de cent hommes d'armes, laissant sa femme sous la protection de son beau-frère.

— Ma foi, mon commandant, dit alors le sous-

lieutenant Y, je ne me serais pas fait le moindre scrupule de manquer à un engagement contracté dans de telles conditions.

— Sans doute, et beaucoup eussent fait comme vous; mais voici la règle, si je ne me trompe : Avant de donner sa parole, il faut bien peser toutes les conséquences de l'engagement qu'on va prendre; une fois qu'elle est donnée, il ne reste plus qu'à y faire honneur. Ainsi pensait Régulus chez les Romains, et chez nous ce bon prince qui disait : *Si la bonne foi était bannie du reste de la terre, elle devrait trouver asile dans le cœur des rois.* Il leur en coûta la vie à tous deux pour rester fidèles à leur parole : mais, s'ils y eussent manqué, croyez-vous que l'histoire les proposerait à l'admiration des générations qui se succèdent? Pour moi, tout en regrettant que Ferrando soit tombé dans un piège presque inévitable, il me plaît de voir ce jeune homme s'arracher à la lune de miel, à sa famille et à sa patrie, plutôt que de paraître manquer à sa parole et à son honneur.

En 1204, les Croisés s'étaient emparés de Constantinople, et comme, par sa marine, Venise y avait largement contribué, on lui avait adjugé en récompense le quart de cette grande ville, avec Candie et quelques îles de l'archipel : mais elle s'était peu à

peu vu dépouiller par les Turcs de ses possessions orientales ; et, à l'époque dont nous parlons, il ne lui restait guère que Candie, menacée et déjà envahie par les troupes de Mahomet IV.

Ferrando se rend à Venise, lui offre ses services contre les infidèles et s'embarque avec le titre de capitaine pour la Canée que serrent de près les ennemis. Que fit-il à Candie ? Par quels exploits particuliers signala-t-il son courage? Il est difficile de le savoir, à pareille distance, mais, d'après la tradition, mettant à profit les aptitudes spéciales de ses compagnons, il les appliqua à la guerre de partisans et s'y couvrit de gloire avec eux.

Lestes, adroits, hardis, accoutumés à escalader les rochers, à franchir les ravins, à se contenter de peu et à ne dormir que d'un œil, ils étaient merveilleusement propres à ce genre de guerre auquel, d'ailleurs, se prêtait on ne peut mieux la configuration du pays.

Fondée en 1252 par les Vénitiens, qui avaient besoin de se faire un point d'appui contre les Grecs en révolte, la Canée était le chef-lieu d'une des trois provinces de la Crète et avait été peuplée par une colonie de familles italiennes. La ville et son port étaient défendus par une enceinte fortifiée, se composant d'une muraille bastionnée, solidement cons-

truite et d'un large fossé. Le bataillon corse y tenait garnison ; et, de là, rayonnant dans toutes les directions, il ne donnait aucun repos aux Turcs, tombant sur les traînards, les maraudeurs et les détachements isolés.

Irrités des échecs que lui faisait journellement subir ce bataillon, les Turcs avaient mis à prix la tête de chacun de ses membres et promis une très forte somme à quiconque leur amènerait Ferrando mort ou vif; mais ils avaient beau faire, multiplier les promesses et les embuscades, le bataillon leur échappait toujours ; et quand ils croyaient le tenir enfermé dans un cercle de fer, il leur glissait entre les doigts et accomplissait à quelques lieues de là quelqu'un de ces audacieux coups de main, qui humilient plus qu'une défaite formelle, parce qu'ils rendent ridicule celui sur lequel ils sont tombés.

Après une héroïque défense, qui n'avait pas duré moins de vingt-quatre ans, les Vénitiens durent céder à la force; Candie, comme Négrepont, Chypre, Rhodes, etc..., passa sous la domination des Turcs; Ferrando reprit avec les restes de l'armée la route de l'Italie, rapportant de cette expédition deux blessures et le grade de colonel.

Dès que sa femme est informée de son arrivée à Venise, elle lui écrit lettre sur lettre, pour le décider

à revenir auprès d'elle; mais, sous prétexte que ses deux ans d'exil ne sont pas entièrement accomplis, il s'obstine à rester en Italie, malgré la peste qu'un vaisseau marchand avait apportée de la mer Noire. Enfin les deux ans écoulés, un navire, mis à sa disposition par le gouvernement, le porte sur les côtes de la Corse, et il prend terre au petit golfe de Savone, peu éloigné de Porto-Vecchio. Ses compatriotes, qui avaient eu le temps de reconnaître leurs torts envers lui, et en avaient souvent témoigné leurs regrets à la comtesse, lui envoyèrent une ambassade, pour l'inviter à revenir promptement parmi eux, mais, comme un de ses hommes était mort de la peste en débarquant à terre, il refusa de partir avant d'avoir purgé jusqu'au bout sa quarantaine.

— J'ai, dit-il, commencé par le fer la destruction de mon pays; je ne veux pas la consommer par la peste.

XIV

Querelle de bergers. Simon Paolo.

Après tant d'émotions et d'épreuves cruelles, l'héritier des comtes de la Rocca devait avoir besoin de paix et de repos; aussi, reprenant auprès de sa

femme la lune de miel, si méchamment interrompue par le gouverneur de Bonifacio, il se livre tout entier aux joies intérieures de la famille et à l'administration de ses biens. Le calme est revenu dans la contrée, et non seulement les haines se sont éteintes, mais chacun semble prendre à tâche de lui faire oublier le passé.

Notre pays se divisait au temps de Ferrando comme aujourd'hui en propriétés particulières, communales et de l'Etat : mais ce qu'il y avait de fâcheux et d'incommode, c'est que, sauf les jardins et les enclos, voisins des villes, ces propriétés n'avaient ni bornes ni limites bien précises ; et très peu de personnes pouvaient dire où commençaient et finissaient leurs biens. Ajoutez à cela le droit de parcours et de vaine pâture, qui permettait aux troupeaux errants de piétiner et de dévorer sur pied les récoltes, et vous aurez une idée des discussions et des querelles qui s'élevaient à chaque instant et se terminaient quelquefois par des procès, le plus souvent par des coups.

Les bergers de Quenza et des villages voisins conduisent pendant l'été leurs troupeaux sur le mont Coscione, dont les pâturages sont renommés par l'excellence de leurs fromages. Là, pour une question de limites probablement, un berger de Ferrando, appelé Francesco, était chaque jour en discussions et

en bataille avec un autre berger du village de la Zonza, au service d'un certain Simon Paolo; mais, soit que Francesco fût le provocateur ou le plus fort, son adversaire crut devoir en appeler à son maître.

Le rôle de Simon Paolo était fort simple; il devait s'adresser à Ferrando et s'entendre avec lui sur les moyens de rétablir la paix dans la montagne; mais au lieu d'agir de la sorte, il aima mieux intervenir directement, entra en discussion personnelle avec Francesco, et s'oublia jusqu'à le frapper à la figure. Le soir même, après avoir confié à un autre le soin de son troupeau, Francesco se présentait devant son maître, et lui parlait de la sorte :

— Depuis plus d'un siècle, vous ne l'ignorez pas, seigneur Ferrando, ma famille est au service de la vôtre, et jamais vous n'avez eu à vous plaindre de nous.

— Et j'espère bien qu'il en sera ainsi durant de longs siècles encore.

— Vous n'avez pas non plus oublié que nous sommes *frères de lait*, ma mère ayant eu l'honneur de vous offrir son sein, lorsque la vôtre fut malade.

— Aussi, ne t'ai-je pas traité en étranger et je t'ai placé, tu sais à quelles conditions, dans une de mes meilleures propriétés.

— Quand vous avez été emprisonné par cet infâme

gouverneur de Bonifacio, n'est-ce pas moi qui ai entraîné à votre secours une partie de la montagne? N'est-ce pas moi qui suis arrivé le premier dans la plaine de Figari et sous les murs de la ville? Et si l'assaut eût été donné, nul ne m'aurait devancé sur le rempart, et enlevé l'honneur d'enfoncer la porte de votre cachot.

— Je le sais; mon beau-frère m'a tout dit.

— Et quand vous êtes parti pour l'Italie, quel est celui qui le premier s'est offert pour vous suivre?

— C'est toi.

— Et dans toutes ces batailles contre les Turcs, qui veillait sur vous comme sur un frère, et vous a même sauvé la vie, lorsque vous avez arraché de leurs mains ces dames vénitiennes qu'ils avaient enlevées près de la Canée?

— C'est toi. Aussi quand tu t'es marié, me suis-je chargé de ta dot, et la comtesse de celle de ta femme.

— Rien de plus vrai, et le Rizzanèse remontera vers sa source avant que tant de bienfaits s'effacent de mon cœur.

— Mais, enfin, que signifie tout cela? Où veux-tu en venir?

— Cela signifie que je viens vous prier de me donner un remplaçant, aujourd'hui même je quitte votre service.

— Et pourquoi? De qui as-tu à te plaindre?

— Ni de vous, grâce à Dieu, ni des vôtres. Celui dont je me plains est le seigneur Simon Paolo, de la Zonza.

— Et que peut-il y avoir de commun entre vous ?

— Un de ses bergers s'obstinait à mener chaque jour ses brebis sur un territoire qui vous appartient. Dans votre intérêt, je ne devais pas le permettre, et il en résultait des coups de poing, de pied et de bâton, ce qui n'avait pas grand inconvénient, les deux champions étant égaux en noblesse, en position et en fortune; mais ce matin, trouvant peut-être la correction trop forte, il a porté plainte à son maître; et celui-ci, m'apostrophant avec violence, m'a adressé les injures les plus outrageantes, et m'a frappé sur la figure d'un coup de cravache, dont avec un peu de bonne volonté il vous serait aisé de découvrir les traces.

— Simon Paolo a fait là une action indigne, mais en quoi cela t'oblige-t-il à quitter mon service?

— Le voici. Cette nuit je vais m'embusquer en un lieu, où je sais qu'il passera demain, au point du jour; je lui loge une balle dans la tête; je deviens bandit, et ne puis plus être berger.

— Les choses étant ainsi, ce n'est pas toi, c'est

moi qui suis offensé en ta personne. Retourne donc à tes travaux, et laisse-moi le soin de régler cette affaire.

XV

Nouveau coup de cravache. — Vendetta. — Les Parolanti.

Depuis ce temps-là, Ferrando cherchait l'occasion de rencontrer Simon Paolo et d'avoir une explication avec lui. Faisait-il bien, faisait-il mal, de prendre ainsi fait et cause pour son berger?

En fait, il sauvait la vie à Simon Paolo, attendu que, les Corses ne regardant qu'à l'offense et non à la qualité de l'offenseur, il est certain que Francesco l'aurait tué, ainsi qu'il en avait le projet.

En principe, le maître, étant un peu à l'égard de ses serviteurs ce que le père est à l'égard de ses enfants, leur doit aide, conseil et protection, et il n'a pas le droit de rester indifférent, quand il leur est fait un tort ou une injure grave. Sans doute cette intervention doit être modérée, bienveillante, convenable, mais à cette condition, elle est un devoir et parfois une nécessité.

A quelques jours de là, Ferrando faisait dresser

de jeunes chevaux dans une plaine située au-dessous de Quenza, lorsque vient à passer Simon Paolo. L'apercevoir, l'accoster et l'interpeller est l'affaire d'un instant.

— Est-il vrai, Simon Paolo, que vous ayez outragé par paroles, et frappé de la cravache sur le visage Francesco, mon berger de Latte-chivise?

— Je l'ai frappé, parce qu'il maltraitait fréquemment un des miens, et m'a manqué de respect à moi-même.

— Quand un gentilhomme se mêle activement à une querelle de bergers, il doit s'attendre à ce qu'on lui manque de respect. Dans tous les cas, si vous pensiez avoir à vous plaindre, c'était à moi que vous deviez vous adresser, et nous aurions avisé ensemble à rétablir la paix entre nos gens.

— Je n'ai de leçons à recevoir de personne; ce que j'ai fait est bien fait, et l'occasion se représentant, je suis prêt à agir de même.

— Après le serviteur, vous insultez le maître! L'injure qui m'est personnelle, je puis la mépriser, mais, pour celle qui s'adresse à mon berger, j'exige une réparation. Vous allez donc, Simon Paolo, déclarer, devant les personnes ici présentes, que vous regrettez d'avoir cédé à la colère et frappé mon serviteur Francesco.

— Pour qui me prenez-vous?

— Pour un honnête homme, sachant que la honte consiste à outrager surtout un inférieur, mais qu'il est glorieux de réparer sa faute.

— Jamais.

— Je regrette de ne plus avoir à vous considérer comme un gentilhomme. Giuseppe, Simon Paolo m'a cravaché sur la joue de Francesco, prends cette cravache, et frappe-le vigoureusement à la figure.

Le domestique obéit; Simon se retire outré de fureur, et la guerre est déclarée.

Dès que le bruit de cette aventure se fut répandu, tout le monde comprit qu'il allait en résulter de grands malheurs pour le pays. La famille de Simon Paolo était puissante, soit par le nombre, soit par la valeur de ses membres; et Paul de Fozzano, son beau-frère, passait avec raison pour un des cavaliers les plus braves et les plus accomplis de la Rocca, capable de lutter même contre Marc-Antonio Peretti. Les honnêtes gens donc s'émurent de tous côtés et s'occupèrent aussitôt de conjurer l'orage. C'était l'œuvre spéciale des Parolanti.

Les Parolanti avaient pour mission de se placer entre les partis, de faire signer des trêves, afin d'avoir le temps de calmer les passions, d'empêcher ou d'arrêter l'effusion du sang. Cette noble tâche

revenait naturellement aux successeurs de ceux qui, au cinquième siècle, se jetaient courageusement au milieu des Romains et des Barbares, les protégeant ou les retenant tour à tour, sauvant les villes du pillage et de l'extermination ; de ceux qui, au moyen âge, portèrent le premier coup aux discordes féodales, par l'établissement de la *trêve de Dieu*, et à l'asservissement des masses par l'émancipation des *communes*. Les Parolanti Corses étaient en effet presque toujours des prêtres, auxquels se joignaient parfois des laïques de bonne volonté.

Ici, leur tâche était singulièrement difficile, non que Simon Paolo fût d'une nature intraitable. C'était un de ces caractères inégaux, qui vont d'un extrême à l'autre, et, après un accès de violente énergie, retombent et s'affaissent sur eux-mêmes; mais il avait une femme aussi opiniâtre qu'il l'était peu, et toujours prête à le relever de ses défaillances. Sœur de Paul de Fozzano, cette femme se nommait Silvaïna, et conservait de magnifiques restes d'une merveilleuse beauté. Les révoltes de son orgueil auraient probablement rendu vains tous les efforts des Parolanti, si son fils unique, qu'une irrésistible vocation avait conduit au sacerdoce, ne fût venu se joindre à eux.

Une trêve de deux mois fut donc acceptée et signée; et les deux adversaires recouvrèrent provi-

soirement la faculté d'aller et de venir, sans avoir rien à craindre l'un de l'autre, d'après les règlements et les usages qui régissaient chez nous les guerres de famille.

Tant d'épreuves et de malheurs n'avaient altéré ni la loyauté ni la droiture, je dirais presque ni l'innocence de Ferrando; respectueux de la trêve signée, il ne doutait point que son adversaire ne la respectât de même, et il n'hésitait pas à traverser au besoin le territoire de la Zonza.

Un jour qu'il descendait d'Aullène, pour se rendre à Lévie, en compagnie de son beau-frère, ils rencontrent, près de la Zonza, Simon Paolo, qui faisait abattre des noix par ses domestiques. Ils le saluent avec politesse; il les salue et leur offre même des noix qu'ils acceptent : mais, dès qu'ils sont partis, cédant à une pensée infernale, il court s'embusquer dans un épais buisson, qui se trouve près d'un passage très difficile, appelé *Bocca de la Julla;* deux cavaliers n'y peuvent aller de front. Les deux beaux-frères ne tardent pas à paraître; Marc-Antonio franchit le ravin et s'éloigne. Au même instant, Ferrando voit sortir du buisson une tête qui lui crie :

— *Souviens-toi du coup de cravache de Quenza!* et un coup de feu lui brise le bras gauche.

Simon Paolo avait eu les premiers torts, en frap-

pant le berger Francesco, et insultant son maître. Ferrando était devenu coupable, en infligeant à son ennemi un traitement honteux et cruel; celui-ci, à son tour, avait manqué à l'honneur, par la violation de la trêve et une tentative d'assassinat. Et voilà comment, si l'on ne suit pas le précepte de Juvénal : *Principiis obsta*, on va rapidement de la faute légère au crime.

Les parents et les amis de Ferrando étaient transportés d'indignation, tant la conduite de Simon Paolo était contraire à toutes les idées reçues. Quant à Marc-Antonio Peretti, il proposait d'attaquer immédiatement le village de la Zonza, de le réduire en cendres et d'en passer au fil de l'épée tous les habitants.

Les Parolanti étaient d'un autre avis. D'après eux, le crime de Simon Paolo ne relevait pas Ferrando de ses engagements; il devait observer la trêve jusqu'au bout; ils ajoutaient que le seigneur de la Zonza s'étant, dans toute cette affaire, conduit comme un homme inférieur, était moralement déchu de son titre de noblesse, et qu'il serait indigne du comte de la Rocca de s'abaisser à se venger de lui.

Le premier mouvement passé, soit qu'il reconnût ses torts personnels, soit qu'il fût touché des raisonnements des Parolanti, Ferrando était revenu à des

sentiments de miséricorde; Jaccominetta, de son côté, le poussait de toutes ses forces dans cette voie; et la blessure de son cœur, guérissant aussi rapidement que celle de son bras, on pouvait espérer que tout finirait là, et que cet événement n'aurait pas de suites funestes. Mais, hélas! Il en est des maladies de l'âme comme de celles du corps. Au moment où elles semblent entrer en pleine guérison, il suffit d'un grain de poussière ou d'une goutte d'eau pour amener une rechute et rendre le mal parfois incurable.

XVI

La vieille femme. — Le combat de chiens. — Le deuil.

En Corse, jeunes et vieux se sont toujours avec ardeur exercés au tir à la carabine. Dans les bosquets et les forêts, on rencontre à chaque pas des arbres, dont le tronc est criblé de balles, lancées par les bergers et les bandits; et cet exercice était nécessaire dans un pays où tout le monde allait armé, et où l'on pouvait à chaque instant avoir à se défendre.

Un jour donc, quelques-uns des hommes de Ferrando se livraient à cet exercice. Ils avaient pris pour but un petit bouquet de noix, suspendu au bout

d'une branche, et qu'il s'agissait d'abattre. Ferrando les regardait faire, et excitait l'émulation par une récompense promise au vainqueur. Plusieurs coups ayant été tirés sans résultat :

— Passez-moi, dit-il, la carabine pour voir si je serai plus heureux ; — et, du premier coup, il coupe en deux la branche, dont l'extrémité tombe à terre, avec les noix qu'elle porte.

Jusqu'ici, rien de plus naturel; mais voilà qu'au milieu des applaudissements dont est accueilli ce trait d'adresse, une vieille femme, à qui appartient le noyer, s'approche et lui dit à l'oreille :

— Le comte Ferrando est très adroit et très brave contre les noix des pauvres gens qui ne lui ont fait aucun mal; il l'est moins contre les gentilshommes qui lui cassent le bras.

L'effet que produit la morsure de la vipère, cette méchante parole le produit sur Ferrando, et le venin s'en répand aussitôt jusqu'au fond de son cœur. Il lui semble voir ses ancêtres sortir de la tombe, pour lui reprocher sa faiblesse, et la Corse entière se dresser devant lui, pour crier :

— Tu es un lâche!

Quelle arme dangereuse que la langue! Quelle cruelle maladie que le préjugé! Et quels gros livres l'on ferait des maux qu'ils ont causés sur la terre!...

Arraché par cette raillerie à ses dispositions pacifiques, Ferrando s'abandonne aux idées de haine et de vengeance. Sous prétexte d'un voyage à Porto-Vecchio, il se rend secrètement à la Zonza, chez un de ses amis, dont la maison est voisine de celle de Simon Paolo, et d'où il espère surprendre son ennemi.

A cette époque, où nul n'était assuré contre les inimitiés, et de nos jours encore en beaucoup d'endroits, les maisons étaient comme des petites forteresses, munies de créneaux et de meurtrières, qui permettaient de voir approcher les assaillants et de tirer sur eux sans être découvert. Ces forteresses communiquaient parfois avec le dehors, au moyen de longues galeries souterraines, et à leur sommet, s'ouvrait une large terrasse, bordée d'un parapet, où l'on pouvait sans danger se promener en plein air, contempler le soleil et les étoiles, respirer l'air frais du matin et du soir, et jouer le jeu national de la *Scopa*. Les portes étaient épaisses, souvent doubles, et les fenêtres murées à hauteur d'homme, de manière qu'une balle venue du dehors ne pût atteindre que le plafond ou le sommet du mur opposé. C'est à l'abri de ces défenses que se tenaient cachés ceux qui avaient à craindre une surprise.

Je vous montrerai à Arbellara un des plus remar-

quables spécimens de ce genre de constructions. C'est l'habitation de la famille Forcioli, une des plus honorables et des plus riches de la Corse, qui vient, *unius ob noxam*, de perdre, dans une sanglante inimitié, jusqu'à vingt de ses membres! Je vous raconterai un jour l'histoire de cette lamentable vendetta.

Sentant la grandeur de son crime et le danger de sa position, Simon Paolo se tenait enfermé chez lui, n'en franchissant jamais le seuil, ne mettant jamais la tête à la fenêtre. Ferrando n'avait donc que bien peu de chance de le voir commettre une imprudence qui lui permît de le frapper.

— Savez-vous bien, mon commandant, que c'est là le guet-apens dans toute sa hideur, et que les assassins de profession ne procèdent pas autrement?

— Je le sais, mais entre les deux cas, il existe une grande différence. L'assassin s'embusque au coin du bois, attendant une victime que, les trois quarts du temps, il ne connaît pas, qui ne sait pas quel danger la menace, qui ne lui a fait aucun mal, contre laquelle il n'a ni haine ni vengeance, mais dont il convoite la bourse, et il la tue, soit pour l'empêcher de parler, soit parce qu'elle résiste à ses attaques. C'est le vol qui le mène à l'assassinat.

Le bandit corse en veut à un homme qui a outragé sa famille, mais il n'en veut qu'à lui seul, ne

menace que lui seul, ne poursuit que lui seul. Avant de le poursuivre, il lui déclare la guerre, l'avertit du danger, et l'invite à se tenir sur ses gardes. Et si la vendetta, ne pouvant toujours attaquer en face son ennemi, lui dresse des embuscades, est-ce que la guerre n'en fait pas autant, sans que personne le lui impute à crime? Virgile n'écrivait-il pas, il y a deux mille ans :

Dolus an virtus, quis in hoste requirat?

La guerre entre deux individus, deux familles et deux peuples, est quelque chose de déplorable et d'affreux : mais une fois admise comme une triste nécessité, pourquoi deux poids et deux mesures? Pourquoi condamner dans la vendetta ce que vous autorisez et admirez dans le duel et la guerre? La vendetta sans doute n'est plus dans les mœurs de la France, mais elle y fut pendant plus de mille ans, et ne se faisait pas faute de recourir aux feintes et aux surprises, aux guets-apens et aux embuscades.

N'ayant donc pas à espérer de voir son ennemi se découvrir volontairement, Ferrando résolut de l'y contraindre par la ruse. Presque tout le monde aime les combats d'animaux. Que deux chiens, par exemple, ou deux coqs se prennent de querelle dans la

rue, ce ne sont pas seulement les enfants, mais les passants de toute condition et de tout âge, qui s'arrêtent de tous côtés pour les voir se battre; prenant parti pour l'un, prenant parti pour l'autre; encourageant le blanc, encourageant le rouge; pariant pour celui-ci, pariant pour celui-là; s'échauffant, se passionnant parfois jusqu'à se prendre aux cheveux et se tamponner la figure.

Ferrando, qui connaît ce travers de l'esprit humain, donne de l'argent à des enfants pour qu'ils fassent, vers l'entrée de la nuit, battre des chiens sous les fenêtres de Simon Paolo, dans l'espoir qu'il ne résistera pas à la tentation de voir la bataille, et s'offrira à ses coups. Une fenêtre ne tarde pas en effet à s'ouvrir; un homme se dresse, se penche pour regarder dans la rue, reçoit une balle dans la tête et tombe raide mort; mais hélas! cette balle s'est trompée d'adresse, la victime n'est pas Simon Paolo, c'est son fils unique, le jeune prêtre dont nous avons parlé!

En apprenant sa fatale méprise, Ferrando fut plongé dans une douleur profonde; ce n'était pas de la désolation, mais du désespoir. Il se tordait les bras, pleurait comme un enfant; ne parlait que de mourir, et de se présenter à Simon Paolo, en lui disant : *Voici le meurtrier de votre fils; faites de lui ce qu'il vous plaira.*

Il était comme tous ceux qui, après avoir assouvi leur passion, voient tomber le bandeau qui couvrait leurs yeux, regrettent et déplorent leur faute, et donneraient tout au monde pour la réparer. Il n'est plus temps! un grain de plomb suffit pour enlever la vie à un homme; les efforts réunis de tous les habitants de la terre ne suffiraient pas à la lui rendre.

Le village de Zonza est la dernière contrée de la Corse qui se soit convertie au christianisme. Il y a moins d'un demi-siècle, on ne voyait sur son territoire ni croix, ni emblèmes, ni monuments religieux; on ne baptisait pas les enfants; les parents vivaient en païens. Ces hommes étaient farouches au temps dont nous parlons, la famille de Simon Paolo avait sur eux une grande influence; l'ami de Ferrando jugea prudent de l'arracher sans retard à ce lieu de malheur.

Rentré secrètement chez lui, comme un criminel, se cachant de sa femme et de ses domestiques, n'osant se montrer à personne, il voyait partout des accusateurs, qui lui reprochaient son crime. Bien qu'il sût que, grâce à des erreurs et à des préjugés séculaires, l'opinion publique n'avait que de l'indulgence pour les faits de ce genre, il ne pouvait se pardonner à lui-même; mais son désespoir n'eut plus de bornes, quand il apprit que, à la vue de son fils inanimé,

Simon Paolo était tombé comme foudroyé, s'accusant de sa mort et lui demandant pardon. Il avait, du même coup, tué le père et le fils !

Au dix-septième siècle, le deuil avait chez nous, et conserve encore aujourd'hui, sur bon nombre de points, un caractère étrange, qu'il ne revêt pas ailleurs. Y a-t-il dans quelque maison une personne malade, les parents et les amis viennent tenir nuit et jour compagnie à la famille ; les hommes dans un appartement, les femmes dans un autre. C'est un devoir de bienséance, auquel on ne manque jamais.

Le malade a-t-il rendu l'âme, tout le village accourt ; la douleur jusque-là contenue éclate sous toutes ses formes ; ce sont des pleurs, des cris, des hurlements dont il est difficile de se faire une idée, sans en avoir été témoin. Chacun vient à son tour embrasser le défunt, lui prend la main, lui parle, lui répond et lui adresse ses derniers adieux. Puis tout le monde s'écarte, et alors s'avance, en longs habits de deuil, la Vocératrice ou chanteuse par excellence, qui improvise et chante sur un air consacré l'oraison funèbre du mort. A minuit, on sert du vin, des gâteaux et des fruits, et les jeunes gens récitent, à haute voix et en alternant, le rosaire jusqu'au lendemain matin.

Au moment où s'opère l'enlèvement du corps, les

lamentations recommencent plus déchirantes que jamais, et les voix se confondent pour donner, à celui qui s'en va, des commissions pour les amis et les parents qui sont déjà dans l'autre monde. Les hommes qui barbottent dans la boue, et ne voient dans les funérailles de leur semblable que l'enfouissement d'un cheval ou d'un chien, pourront rire de ces simples manifestations de la foi, mais celui qui a un peu d'élévation dans les sentiments et les idées, aura peine à y assister sans répandre des larmes.

Voilà pour les cas ordinaires; mais le deuil prend des formes autrement graves, en cas d'assassinat. Alors les femmes tournent autour du cadavre, en criant : *Vendetta! Vendetta!* se déchirent avec les ongles la figure et la poitrine, et se mettent en sang; les hommes s'arrachent la barbe, font résonner sur le sol le bruit de leur carabine, et répondent aux femmes : *Vendetta! Vous l'aurez, la Vendetta!* Mais nous retrouverons ce sujet.

On aime peu en Corse la sépulture en commun. Chacun a dans son enclos un tombeau de famille, comme cela se pratiquait chez les Romains, d'après ce passage de Virgile.

Namque sepulcrum
Incipit apparere Bianoris.

Dans chaque tombeau se trouve un petit autel, où l'on peut dire la messe ; ce sont des monuments de forme généralement pyramidale, que l'on rencontre çà et là dans la campagne. Seules, les principales villes ont des cimetières publics ; et encore ne servent-ils parfois que pour les étrangers et les pauvres.

Simon Paolo et son fils furent ensevelis à côté l'un de l'autre.

XVII

Silvaïna. — Paul de Fozzano. — Bataille des sorciers. — Orage.

Quand une femme devient veuve en Corse, elle continue, si elle a des enfants, à habiter avec eux le domicile de son mari. Si elle n'a pas d'enfants, l'usage veut qu'elle n'y reste qu'un an, pour accomplir les devoirs de son veuvage ; après quoi, elle doit quitter cette maison, où aucun lien ne la retient plus, pour rentrer dans sa propre famille.

Silvaïna passa donc à la Zouza la première année de son veuvage, emprisonnée dans une chambre obscure, les volets toujours fermés, pleurant, priant, chantant des *lamenti*, et pensant accomplir un

devoir, en méditant des projets de vengeance. Elle était entièrement vêtue de noir; un voile noir la couvrait de la tête aux pieds; elle avait peint en noir ses ongles et ses dents naturellement fort blanches. Je vous montrerai à Sartène une maison appartenant à un prêtre et à sa sœur, dont les deux neveux ont été tués dans une inimitié de famille. Depuis de longues années, ils se sont, en signe de deuil, enfermés chez eux, sans jamais en sortir; seulement, un des meurtriers ayant été tué à son tour, et par suite un de leurs neveux vengé, ils ont ouvert à moitié leurs fenêtres, et n'ouvriront enfin le reste que lorsque le second neveu sera vengé. Qu'il y a loin de cette façon de faire à ce noble pardon des injures, que Jésus-Christ nous a enseigné par ses paroles et ses exemples!

Après sa première année de deuil, Silvaïna regagna le foyer paternel et se mit sous la protection de son frère, Paul de Fozzano, qui était alors chef de la famille. Les protecteurs naturels de la femme sont: le mari, le père, le fils et le frère. A défaut de ceux-là, les mœurs lui donnent le droit de choisir, parmi les parents plus éloignés, celui qu'elle croit le plus apte à la défendre et à la venger. Silvaïna n'eut pas à faire ce choix, puisqu'elle avait un frère. Cette mission de *vengeur* était pénible et dangereuse, mais

on se faisait honneur de s'en charger, on se la disputait en quelque sorte ; et je serais embarrassé de vous citer un exemple où elle ait été répudiée par quelqu'un.

Un peu plus jeune que Ferrando, Paul de Fozzano n'était pas marié et se trouvait ainsi dans de meilleures conditions pour soutenir une vendetta. La nature et la fortune semblaient aussi s'être entendues pour le combler de leurs faveurs. Grand, bien fait, robuste, courageux et supérieur pour tous les exercices du corps, il a reçu une éducation brillante, et ses avantages intellectuels et physiques sont rehaussés par les plus belles qualités du cœur. Il n'a jamais vu Ferrando, et passerait près de lui sans le reconnaître ; mais il a entendu raconter ses aventures et ses malheurs, et a conçu pour lui la plus vive sympathie. Il ne se dissimule pas d'ailleurs que les premiers torts sont du côté de son beau-frère, et que, dans sa pensée, la balle qui a cassé le bras à son ennemi, était destinée à lui donner la mort. En conséquence, il expose à sa sœur les raisons qui militent en faveur d'un arrangement pacifique ; mais, ainsi que nous l'avons dit, il a affaire à une femme violente et emportée qui ne sait pas pardonner.

— Si tu as peur du comte de la Rocca, répond-elle, mets-toi à l'écart, tu feras bien. Je saurai bien

trouver, parmi nos bergers au besoin, quelqu'un qui prendra ma défense.

— Je ne crains homme qui vive, mais je crains Dieu qui a dit : *Homicide point ne seras;* je crains ma conscience, qui affirme que je ne suis pas en état *de légitime défense;* je crains le déshonneur, qui va s'attacher à mon nom, si je l'assassine dans un lâche guet-apens.

— A-t-il craint, lui, d'assassiner en guet-apens ton beau-frère?

— La position n'est peut-être pas tout à fait semblable, mais le fût-elle que le crime de l'un ne saurait excuser et autoriser celui de l'autre. Toutefois, pour prouver ma bonne volonté, le duel étant admis dans les pays les plus civilisés, je vais le provoquer en duel.

— En duel!... Est-ce que le duel est dans nos mœurs et nos usages? Est-ce qu'on le comprendrait chez nous? C'est la vendetta qu'il me faut. Avec celle-là, je suis sûre d'être vengée, attendu que le coupable est toujours sa première victime. Avec ton duel, il est possible que ce soit toi qui succombes, et que le meurtrier de mon mari et de mon fils devienne aussi le meurtrier de mon frère.

— Pour te montrer à quel point je tiens à te plaire, je vais d'abord le traduire devant les tribunaux. Les

Génois détestent le comte de la Rocca et comme la justice est à leurs gages et à la solde du gouverneur de Bonifacio, elle se fera, sois-en sûre, un devoir de le condamner avec rigueur, pour s'attirer leurs bonnes grâces. Et puis, si cela ne suffit pas, nous prendrons d'autres mesures.

En même temps, il adresse à Ferrando un pli contenant ces mots :

« Vous êtes le dernier homme que j'aurais voulu avoir pour ennemi : mais, puisque l'inexorable nécessité l'ordonne, je viens vous demander raison de la mort de mon neveu ; je vous déclare que, à mon très grand regret, je dépose contre vous une plainte à la junte suprême de Bastia ; et, si justice n'est pas rendue, vous aurez à vous garder. »

Cette démarche faite, pour gagner du temps et donner satisfaction à sa sœur et à l'opinion publique, Paul de Fozzano prend avec un de ses domestiques la route de Bastia, raconte les faits au président de la junte suprême, dépose sa plainte et demande justice. Il comprend que Ferrando, ayant donné la mort, mérite châtiment, mais il comprend aussi qu'ayant été lui-même cruellement provoqué, il a droit aux circonstances atténuantes les plus larges. Il espère donc, ou bien qu'il ne sera condamné que par contumace, ou que sa peine sera relativement

légère et qu'ils pourront ainsi échapper aux horreurs de la vendetta.

Pour aller de Fozzano à Bastia, on n'a aujourd'hui que l'embarras du choix, quant à la route à prendre : route par Ajaccio, Vizzavona et Corté; route par Bonifacio et la côte orientale; route forestière de Propriano à la Solenzara, se reliant à la précédente; route de Sartène à Corté, par le centre de l'île... Au temps de Paul de Fozzano, il n'existait qu'un seul et unique chemin, sans poteaux, sans garde-fous, sans fossés et sans bornes; limité dans sa longueur, illimité dans sa largeur, se brisant çà et là au pied des contreforts de la chaîne centrale, non moins difficiles à franchir que les remparts de Babylone, avec leurs 350 pieds de haut, leurs 90 pieds de large et leurs vastes fossés toujours pleins des limpides eaux de l'Euphrate. Lorsque vous avez pu vous arracher sain et sauf des vallées, des gorges, des ravins, des makis inextricables, qui se rencontrent à chaque pas et conduisent au pied de la grande chaîne qui sépare les deux bandes, il vous reste à exécuter l'ascension la plus périlleuse qui se puisse imaginer. Figurez-vous une *échelle* presque verticale, de 1500 à 2000 mètres, dont les degrés ont été parfois taillés de main d'homme sur une longueur de plusieurs kilomètres et qu'il faut escalader, au risque

de redescendre brusquement, tête première et à l'envers. Et, si vous êtes parvenu à exécuter sans accidents ce tour de force, vous n'êtes pas quitte pour cela ; car il vous reste à opérer la descente, bien plus difficile encore que l'ascension. Il est presque impossible de la faire autrement qu'à la façon des écrevisses ; il est prudent de ne pas regarder à droite et à gauche, de peur d'être attiré par le vide. Nous n'y passons jamais sans frémir ; seuls, nos petits chevaux et nos chèvres montent et descendent sans avoir le vertige. Paul de Fozzano prit à travers champs et passa de la bande occidentale dans la bande orientale par le col de Vizzavona, point culminant de la route actuelle d'Ajaccio à Bastia et qui s'élève à 1145 mètres. C'était justement la veille de la saint Pierre ; la nuit le surprit non loin du Monte d'Oro, et il dut coucher dans une cabane de berger.

Dans nos campagnes, comme en Sardaigne, on croit encore aux revenants et aux sorciers. S'il vous arrive de passer la nuit dans un hameau, surtout par les longues soirées d'hiver, vous pourrez voir, au milieu d'une foule attentive et émue, un de ces graves artistes interroger les entrailles d'un agneau ou d'un cabri fraîchement immolé ; compter solennellement les mouvements de ses nerfs et de ses fibres et prédire d'après cela l'avenir, comme faisaient autrefois

les aruspices de Rome; mais, non moins habiles que leurs devanciers, ils savent, par la forme de leurs réponses, sauver leur réputation de devins. Ainsi, j'assistai dernièrement du côté de Tizzano à une scène de ce genre. Après avoir fait une foule d'observations et de signes bizarres, l'opérateur se recueillit et déclara d'une voix sépulcrale que, avant trois mois, il mourrait une femme, un homme et un enfant dans un rayon de 5 kilomètres. J'eus beau faire remarquer que, pour des prédictions de ce genre, il n'est pas besoin d'être sorcier, attendu que le premier venu en peut faire autant, l'assistance demeura convaincue que cet homme venait de faire un voyage dans les profondeurs des secrets providentiels, et n'était autre qu'un vrai prophète. Chacun lui donna deux sous.

Il est triste assurément de voir une portion de l'espèce humaine livrée à de telles erreurs et dupe de pareils charlatans : mais l'est-il moins de voir les lauréats de la civilisation, les Parisiens, par exemple, affluer chez les somnambules et les tireuses de cartes, se presser autour des armoires mystérieuses et des tables tournantes?

Les deux bandes qui composent la Corse diffèrent par le caractère, les mœurs, le langage, et n'ont pas l'une pour l'autre une merveilleuse sympathie. On

est plus espagnol dans la bande occidentale, où se réfugièrent nombre de chrétiens, pour échapper à l'invasion des Maures, et où l'on trouve, du côté de Calvi, des villages en ruines, qui s'appelaient Séville, Cordoue, Grenade... On est plus Italien sur la côte orientale; la race indigène s'est surtout conservée au centre et dans le sud, où elle est mélangée d'Arabes.

Chaque bande a ses sorciers spéciaux, qui ne semblent pas non plus vivre entre eux en parfaite intelligence. Est-ce jalousie de métier, rivalité d'influence, animosité de race, calcul d'intérêt personnel? On ne le sait pas au juste, mais ce que l'on ne met pas en doute c'est que, chaque fois que l'occasion s'en présente, ils ne manquent jamais de se jouer réciproquement de mauvais tours.

Non loin du Monte d'Oro, sur le point le plus élevé de la chaîne de séparation, se trouve un vaste plateau, nu et déboisé, mais bordé d'arbres séculaires; c'est un terrain neutre entre les deux bandes. D'après une vieille légende, partout acceptée comme article de foi, la veille de la fête de saint Pierre, à l'heure de minuit, tous les sorciers orientaux et occidentaux enfourchent leurs balais, s'élèvent dans les airs et viennent, comme une troupe d'oies sauvages, s'abattre sur le plateau en question. Là, après s'être rangés en bataille, ils se livrent jusqu'à l'aurore un de ces

combats fantastiques, plus faciles à rêver qu'à décrire, se frappant du balai, du pied et du poing, se déchirant des dents et des ongles; les autres armes sont prohibées. Au milieu du plateau, sur un trône d'ébène, siège la Mort en qualité de juge, et quatre diables de l'enfer lui servent d'assesseurs.

Le combat dure jusqu'à ce que l'un des deux partis meurtri, brisé, n'en pouvant plus, entre en déroute, et que chacun s'en retourne, comme il était venu. Et cette fameuse bataille, où jamais personne ne périt, ne se livre pas sans motif, pour le plaisir de donner des coups et d'acquérir de la gloire; elle a une cause plus élevée, qui intéresse tout le monde, attendu que les sorciers victorieux rejettent pour un an la mortalité sur la bande vaincue, et la détournent de la leur. Aussi, quand d'un côté des monts, il meurt plus de monde que de l'autre, on entend les habitants dire avec amertume : *On voit bien que nos sorciers ont été vaincus la veille de la saint Pierre!* Le domestique, qui croyait à la légende, au moins autant qu'à l'Évangile, voulait aller passer la nuit sur le fameux plateau, pour assister à ce spectacle unique. Paul de Fozzano ne put l'en détourner, qu'en lui affirmant sérieusement que le champ-clos était interdit aux simples mortels; et que quiconque osait s'y introduire, sans pouvoir présenter son brevet de

sorcier, recevait immédiatement un coup de faulx qui le coupait en deux.

Ses affaires terminées à Bastia, Paul de Fozzano s'en retourne par la côte orientale. Cette côte, la plus belle et la plus fertile portion de l'île, n'est qu'une plaine légèrement ondulée, longue de 40 lieues environ, et large de 7 ou 8 kilomètres à peine. Cette plage aujourd'hui déserte contenait autrefois les grandes villes d'Aléria, Mariana et autres, dont il reste à peine quelques vestiges; leurs ruines sont attribuées aux Arabes. Arrivés à l'embouchure de la Sollenzara, petit fleuve qui tombe dans la mer Tyrrhénienne, ils prennent vers la droite et s'engagent dans une série de montagnes superposées, qui les conduisent aux *fourches de Bavella.*

On appelle ainsi une suite d'aiguilles et de pyramides granitiques, qui forment une sorte de claire-voie entre les deux bandes, et ressemblent de loin aux *dents d'une fourche* plantée en terre. Séjour du mouflon et de l'aigle, Bavella présente un merveilleux coup d'œil, d'où l'on découvre l'Italie, la Sardaigne, la Sicile, et l'on voit courir sur les deux mers les navires de toutes les nations. Grâce à des dispositions locales, il s'y produit des effets d'ombre et de lumière, qui vous jettent dans l'admiration et l'extase.

A la nuit tombante, nos voyageurs franchissaient

les sommets dénudés de Bavella, pour entrer dans la sombre région des sapins, lorsque de lointains éclairs annoncèrent l'arrivée de l'orage. Il tonne rarement en Corse, et plus souvent en hiver qu'en été; mais dans ce pays des extrêmes, la foudre ne murmure pas; elle gronde, mugit, rugit, et semble vouloir tout mettre en poudre; un orage de nuit, c'est le choc de tous les éléments, le bouleversement de la nature, un véritable cataclysme.

Bientôt, en effet, voici les éclairs, la foudre et les roulements du tonnerre; les arbres crient, se brisent, s'arrachent sous les efforts des vents; une pluie diluvienne comble les ravins, entraîne les rochers et se précipite avec fracas dans les bas-fonds; les moindres plis de terrain sont des torrents impétueux. Que devenir au milieu de tant de dangers, aggravés par une obscurité profonde? Fozzano est à 30 kilomètres; mais la Zonza n'est qu'à deux pas; c'est sur ce point évidemment qu'ils doivent se diriger. Les voilà donc allant à tâtons, s'appuyant aux rochers, s'accrochant aux arbres, abandonnant leurs chevaux, qui ne leur sont qu'un embarras, cherchant à la lueur des éclairs les premières maisons de la Zonza, quand une grande croix, plantée en plein champ, leur fait comprendre qu'ils ont fait fausse route, et se trouvent à Quenza, le pays de leurs ennemis; ils se sont tenus trop à

droite et trop haut. La Zonza, je vous l'ai dit, n'était pas encore chrétien; les croix, au bord des chemins étaient remplacées par des amas de pierres superposées, et l'on y voit encore aujourd'hui des gens qui reçoivent le même jour les sacrements du Baptême, de l'Eucharistie et du Mariage.

L'orage durant toujours, ils avancent péniblement, au risque d'être précipités, noyés ou écrasés : mais vient un moment où, cernés par deux torrents, il leur est impossible de faire un seul pas; les pierres et les arbres roulent autour d'eux; la mort est là prochaine, inévitable, d'autant plus qu'à la suite d'une chute grave, le domestique ne peut plus se tenir debout.

XVIII

Les ennemis en présence. — Réconciliation.

Tout à coup le son d'une cloche peu éloignée se fait entendre; elle sonne le couvre-feu, ou bien, comme cela se fait en certains pays, aux jours des tempêtes, elle appelle les pauvres voyageurs, qui ont perdu leur route et risquent de périr. Ils y répondent par des cris de détresse, espérant que, leurs voix étant entendues, quelqu'un daignera venir à leur secours.

D'une des fenêtres du château, Ferrando et sa femme contemplaient en ce moment les merveilleuses horreurs de cette scène nocturne, une des plus magnifiques que la nature puisse offrir à nos yeux, si elles n'étaient exposées à produire des accidents et des désastres. La voix des voyageurs étant arrivée jusqu'à eux, Ferrando comprend que quelqu'un est en péril, rassemble ses gens, leur donne des torches enflammées, se met à leur tête et se dirige du côté d'où semblent venir les cris. Ce n'est pas un, mais vingt torrents qu'ils ont à franchir avant d'arriver aux naufragés, et encore n'y parviennent-ils qu'en faisant la chaîne et se donnant la main. Ceux-ci, réfugiés sous un rocher que battent deux masses d'eau, et qui peut comme tant d'autres être arraché de sa place et passer sur eux, reprennent courage et redoublent leurs cris, à la vue des secours qui leur arrivent. Le sauvetage opéré :

— Où sommes-nous, dit Paul de Fozzano ; et quel est le généreux bienfaiteur auquel nous devons notre salut ?

— Vous êtes à Quenza ; je suis le comte Ferrando de la Rocca, qui s'estime très heureux de vous avoir été utile et vous prie d'accepter l'hospitalité dans son château.

— Et vous, comte de la Rocca, savez-vous qui je suis ?

— Vous êtes un enfant de Dieu, un membre de la grande famille humaine, pour laquelle j'ai eu le bonheur de faire ce qu'en pareille occasion, je serais bien aise que l'on fît pour moi.

— Je suis le beau-frère de Simon Paolo, le frère de Sylvaïna, l'oncle du malheureux jeune prêtre qui a été tué à la Zonza; je suis Paul de Fozzano dont vous avez dû recevoir la déclaration de guerre et qui vient de déposer une plainte contre vous.

— J'ai péché pour n'avoir pas su préférer ma conscience à l'opinion publique, le pardon des injures à la vendetta. Poursuivez-moi, vous êtes dans votre droit. Dans un moment d'égarement, j'ai commis un grand crime, et je l'ai regretté tellement que, si le suicide n'eût été un second crime, je vous aurais épargné la peine de me poursuivre et de vous venger, mais je n'en suis que plus heureux d'avoir pu vous rendre service. Entrez donc, s'il vous plaît; vous êtes ici en sûreté autant qu'à Fozzano.

La comtesse apporte des vêtements et du linge; car ceux de ses hôtes sont complètement mouillés, et une table se dresse, chargée de ce que le château renferme de meilleur. Le lendemain, on ramène les chevaux abandonnés, Ferrando accompagne Paul de Fozzano jusqu'aux limites de son territoire, met pied à terre et lui dit avec amertume :

— Ici finissent mes propriétés, et vous cessez d'être mon hôte, pour redevenir mon ennemi.

— Non, s'il plaît à Dieu, je ne redeviens pas votre ennemi; nous ne sommes pas faits pour nous livrer la guerre. Ayez seulement en moi la confiance que j'ai en vous; et daignez me suivre à Fozzano.

Ferrando congédie son escorte, et le suit avec un seul domestique. Il n'ignore pas que Sylvaïna se trouve à Fozzano, et lui porte une haine implacable, hélas! trop bien justifiée. Paul dont le cœur droit ignore les détours, le présente à la veuve de Simon qui ne le connaît pas, et lui adresse ces paroles conservées par la tradition :

— Que ferais-tu, ma sœur, si tu tenais dans tes mains le meurtrier de ton fils?

— Je le tuerais à coup d'épingles; je boirais son sang, et lui dévorerais le cœur.

— Que ferais-tu, si tu possédais sous ton toit l'homme qui a sauvé la vie à ton frère!

— Je tomberais à ses pieds, et lui embrasserais les genoux comme à un ange venu du ciel.

— Eh bien! Sylvaïna, ma sœur, lève les yeux et regarde... L'homme que tu as devant toi, est en même temps le meurtrier de ton fils et le sauveur de ton frère; sans lui j'aurais infailliblement péri; et tu serais seule en ce bas monde. Nous le te-

nons; ordonne; il lui sera fait comme il te plaira!

Dans la tête et le cœur de Silvaïna, il s'éleva en ce moment un orage non moins violent que celui qui venait d'ébranler les hauteurs de Bavella; mais enfin la bonne inspiration eut le dessus; le pardon fut accordé de part et d'autre; la paix fut scellée aux pieds de l'autel, et le pays se vit délivré d'une inimitié, qui, grâce au caractère et à la position des adversaires, aurait infailliblement produit les résultats les plus funestes.

Depuis cette époque, l'existence de Ferrando s'écoula calme et paisible dans le soin de ses propriétés et la pratique de toutes les vertus. On n'en raconte plus rien de bien saillant. Sinon deux faits que je vais vous dire, pour éclairer ce caractère assez remarquable.

Les bergers des pays voisins conduisaient souvent leurs troupeaux dans les pâturages du mont Coscione, et lui causaient ainsi de notables dommages. Un de ses fils, âgé de vingt-deux ans, se met un jour en tête de réprimer ces courses désastreuses, prend avec lui quelques hommes armés et se dirige vers la montagne, bien décidé à emmener captifs tous les animaux qu'il trouvera en délit. C'était un jeune homme violent et emporté.

Les bergers naturellement prennent la défense de

leurs bêtes qu'ils ne veulent pas laisser enlever ; d'où une grosse querelle, dans laquelle le jeune seigneur frappe l'un d'entre eux avec tant de violence qu'il lui ouvre le crâne et le tue ; mais le châtiment ne se fait pas attendre ; car presque au même instant, il reçoit lui-même une balle dans le cœur et tombe à côté de sa victime.

En apprenant cet affreux événement, Ferrando éprouve un violent accès de colère ; mais quand la nature a prélevé ses droits, il se fait rendre un compte exact de tous les détails de l'affaire et s'écrie :

— Ce jeune insensé n'est pas mon fils, et il n'a que ce qu'il a mérité. Qu'on le mette donc en terre comme un étranger... Et les meurtriers que font-ils?

— Ils sont plongés dans la consternation, et prêts à subir la peine qu'il vous plaira de leur imposer, même la mort.

— Que demain, à dix heures du matin, ils se rendent ici.

Le lendemain, il leur adresse de sévères et justes observations, leur fait servir à dîner et pardonne.

Un autre de ses fils, grand amateur de chasse et non moins intolérant que le premier, rencontre un jour dans une de leurs forêts un pauvre petit orphelin, qui y promène son maigre troupeau. Il se contente de tirer les oreilles à l'enfant, et de lui tuer

trois ou quatre moutons. L'enfant porte plainte à Ferrando, qui fait appeler le coupable, et lui dit.

— Qu'est-ce qu'on raconte de vous, mon cher fils? Est-il vrai que vous ayez tiré les oreilles à ce petit garçon, et tué plusieurs de ses moutons?

— Si on laissait faire ces misérables, ils seraient bientôt les maîtres chez nous.

— Les pauvres sont les amis de Dieu, et le riche leur doit le superflu de ses biens. Pour avoir oublié cette vérité, vous garderez quinze jours les arrêts dans votre chambre. De plus, sur l'argent de vos menus plaisirs, il sera retenu pour payer les moutons que vous avez tués. Enfin, pour réparer l'outrage que vous lui avez fait, et qu'il méritait d'autant moins que son père est mort à mon service, dans l'île de Candie, je lui donne la forêt en question, avec la ferme qui en dépend et le prix en sera imputé sur votre part dans mon héritage; car il n'est pas juste que vos frères et vos sœurs payent vos sottises.

La donation eut lieu, et les descendants de l'orphelin jouissent encore de la forêt et du domaine.

Décius, l'aîné de ses enfants, est devenu presque légendaire par son bon sens et sa sagesse. Aujourd'hui encore, dans le pays de Quenza et de Porto-Vecchio, il n'est pas rare d'entendre dire : *Ah! si Décius était là! Décius l'avait bien prédit! Savoir*

ce qu'en penserait Décius! Décius ne serait pas de cet avis.

Il ne manquait pas non plus de talent pour la poésie. Voici de lui trois vers passés en proverbe, et dont l'idée semble assez juste :

Battesi il gallo, prima di cantare,
Per far capire alla gente ignorante
Che, prima di parlar, si suol pensare.

Ce qui veut dire : *Le coq bat des ailes avant de chanter; pour faire comprendre aux ignorants qu'avant de parler il faut penser.*

Enfin, on cite de lui un fait aussi sensé qu'original. Sous les Génois, tout était vénal en Corse, les charges militaires et les fonctions civiles. Décius, qui avait pour eux autant de mépris que de haine, ne pouvait souffrir que plusieurs de ses concitoyens et même de ses parents prissent du service dans leurs troupes; et pour mettre un terme à ce honteux trafic, voici le moyen qu'il imagina.

Certain jour à l'insu de tout le monde, il se rend à Gênes, va trouver le ministre de la guerre, et lui achète trois brevets de capitaines pour trois des siens, nommés Brusco, Léoné, Léambruno. Le ministre y consent d'autant plus volontiers, qu'il croit

voir dans cette démarche un commencement de ralliement et de soumission de la part d'une des plus grandes familles du pays.

A quelque temps de là, un délégué général vient à Porto-Vecchio pour inspecter les miliciens et les officiers à la solde de la république. Alors, comme aujourd'hui, ces spectacles avaient le privilège de passionner les esprits et d'attirer la foule. La place, donc, était encombrée de monde; les armes étincelaient au soleil, et les brillants panaches s'agitaient au gré du vent; l'inspecteur était enchanté. Seulement, il ne pouvait comprendre que les capitaines Brusco, Léoné et Léambruno ne répondissent pas à l'appel de leur nom, d'autant plus qu'ils étaient fort exacts à payer le tribut mensuel, attaché à leur grade. Après un nouvel appel, sans résultats, il éclate en protestations contre les trois retardataires, et déclare qu'il va faire sur eux le rapport le plus sévère, quand tout à coup un cri formidable s'élève de tous côtés, suivi d'éclats de rire, de bravos et d'applaudissements à ébranler les colonnes du ciel!

Ce sont les trois retardataires, qui arrivent au pas de course, épée au côté, casque au front, tunique galonnée sur le dos; Décius les pousse devant lui à coups de cravache, mais, comme ils approchaient de l'inspecteur général, voilà qu'il vent à passer, au

coin de l'église, une dame à quatre pieds, escortée d'une foule de courtisans; et aussitôt, sans respect pour leur costume, leur grade et la présence du général, les capitaines Brusco, Léoné et Léambruno prennent par la gauche et s'élancent à la poursuite de la belle Hélène; les trois capitaines étaient trois chiens de chasse!

Si la foule riait, l'inspecteur ne riait pas. Il fit même à Décius un procès pour outrage à l'armée génoise, procès qu'il gagna et perdit en même temps; car, si Décius fut condamné à une grosse amende, tous les rieurs furent de son côté, et des Corses qui s'étaient enrôlés dans cette armée, la plupart rougirent de leur faiblesse, et abandonnèrent ses rangs.

Voilà, Messieurs, en quelques mots l'histoire d'un de nos anciens bandits. Puisse-t-elle vous avoir intéressés!

— Elle nous a intéressés d'un bout à l'autre : mais ce qui nous étonne, c'est que vous donniez à Ferrando la qualification de bandit, quand, avec ses idées chevaleresques, des sentiments nobles et élevés, il mérite celle d'honnête homme, aussi bien que qui que ce soit.

— Nous l'appelons bandit, pour deux raisons : D'abord, parce qu'en tuant le Piévano, il s'est créé

une inimitié personnelle, qui l'a fait non pas garder le makis, mais s'exiler pendant deux ans sur la terre étrangère; ensuite, parce qu'il a accompli, à l'égard de Simon Paolo, un acte de véritable vendetta qui, sans l'heureuse circonstance d'où résulta la paix, aurait attiré sur lui les poursuites de la force armée et de deux familles puissantes, qui ne lui auraient laissé ni trêve ni repos.

— Mais, enfin, on ne saurait nier que, dans l'affaire du Piévano, il ne fût en état de légitime défense ; qu'il n'ait donné la mort qu'à son corps défendant et pour sauver sa propre vie; que, dans celle de Simon Paolo, il n'ait été provoqué et mis aussi en état de légitime défense par la tentative d'assassinat dont il fut l'objet.

— Passe pour le Piévano; il y avait là non seulement défense légitime, mais urgence; et, dans tous les pays du monde, Ferrando eût été acquitté : il en eût été de même dans l'autre cas, s'il eût fait feu au moment où son adversaire tirait sur lui et lui cassait le bras; mais, après plusieurs mois, sur une méchante raillerie; quand il n'y a plus ni défense légitime ni urgence; quand, loin de menacer sa vie, Simon Paolo se sauve et se cache de lui, tuer le fils en place du père et faire deux victimes pour une, c'est un assassinat des mieux caractérisés,

accompli avec préméditation, en guet-apens et sans nécessité aucune !

— Mais les mœurs et l'opinion publique du pays ne sont-elles pas pour lui une excuse?

— Contre la loi de Dieu, il n'y a pas d'excuse. Les mœurs, les préjugés, l'ignorance, l'éducation et autres causes semblables peuvent créer à l'assassin des circonstances atténuantes, mais elles ne peuvent innocenter le crime, et Ferrando était criminel. C'est une vérité qu'il faut proclamer d'autant plus haut, qu'on est plus porté à l'oublier en Corse.

Du reste, je ne conteste ni les beaux côtés de son caractère, ni les qualités de son esprit et de son cœur, mais ces choses n'ont rien d'incompatible avec notre banditisme.

CHAPITRE VII

THÉODORE

I

Naissance de Théodore.

Il y a eu en Corse deux personnages célèbres sous le nom de Théodore; l'un roi, l'autre bandit.

Le premier, baron de Neuhof, naquit à Metz, vers la fin du dix-septième siècle. Après avoir passé par divers emplois, et s'être compromis dans des spéculations véreuses, il se mit à courir les aventures, alla chercher fortune dans l'île de Corse, alors insurgée contre les Génois, persuada aux chefs et au peuple qu'il dépendait de lui de les sauver, en leur procurant l'appui d'une grande puissance, et se fit à cette condition proclamer roi, sous le nom de *Théodore Ier* : mais, n'ayant pu tenir sa promesse, il s'enfuit au bout de huit mois, se retira en Angleterre, où ses

créanciers le tinrent sept ans en prison; et, pour garantie de leurs créances, il leur céda ses droits à la couronne de Corse, par acte qui fut gravé sur son tombeau. Il mourut en 1755.

L'autre, né dans la province de Vico, au village de Guagno, vers 1795, appartenait à une des meilleures familles du pays. Un de ses voisins, nommé X***, avait formé le projet de l'avoir pour gendre; mais il était trop tard; Théodore avait déjà donné son cœur à une jeune fille avec laquelle il se maria. Irrité de ce refus, X*** attendit jusqu'au tirage; et Théodore ayant eu un mauvais numéro, il persuada, au brigadier de gendarmerie, de demander contre lui un ordre d'arrestation préventive, attendu qu'aussitôt après la révision, il se préparait à rejoindre les insoumis de la montagne. Le brigadier tomba dans le piège, arrêta Théodore, et le conduisit, enchaîné comme un malfaiteur à Ajaccio; mais celui-ci ne tarda pas à s'évader, revint à Guagno et tua le malheureux brigadier. Ce brigadier avait des torts; mais il ne méritait pas la mort; et dans tous les cas, ce n'était pas à Théodore à se faire son bourreau, à l'exemple de quelques empereurs romains et d'Ivan-le-Cruel, czar de Russie.

II

Théodore proclamé roi de la montagne.

Les brigades voisines furent aussitôt lancées contre lui : mais il était si adroit, si courageux et si bien servi par ses espions, qu'il sortait victorieux de toutes les rencontres, sans recevoir une égratignure, au point que la brigade de Guagno dut être plusieurs fois renouvelée.

Sa réputation se répandit bientôt dans toute la Corse, et une foule de bandits fameux demandèrent à servir sous ses ordres. Parmi eux se trouvaient son cousin Brusco, le séminariste Gallocchio, le plus remarquable de tous, Pompéi, Capracinta, Sarrocchi, Casanova, les Gambini, etc.

Doué d'un esprit organisateur, Théodore fit voter et accepter par ses hommes une véritable constitution, et fut lui-même *proclamé roi de la Montagne*, par le suffrage universel. La chasse, la pêche, les troupeaux et les secours de leurs familles suffisaient à leur fournir la nourriture. Pour parer aux autres besoins, il frappa le clergé de la province d'un impôt proportionnel, que ses collecteurs allaient chaque

mois percevoir à domicile; et telle était la terreur qu'il inspirait que, de tant d'ecclésiastiques, pas un n'osa refuser de payer.

Son organisation terminée, il reprit avec une nouvelle ardeur sa lutte contre la gendarmerie; et comme la Restauration avait commis la double faute de donner au banditisme une couleur politique, et de composer la gendarmerie d'hommes étrangers au pays, les populations étaient de plus en plus favorables aux bandits. Les gendarmes donc eurent beau déployer leur courage et leur discipline ordinaires, ils furent battus sur tous les points; et si bien battus que bientôt pour le moindre service extérieur, ils ne purent plus sortir que par brigades, puis, après, par lieutenances entières. L'administration judiciaire avait beau fulminer; l'administration militaire avait beau s'agiter, le mal s'aggravait de jour en jour, et devint tel que, pour combattre les bandits, l'on dut créer un bataillon de voltigeurs corses, fort de quatre cents hommes, tous indigènes; connaissant les lieux et la langue du pays comme les bandits, et y ayant leurs relations de famille et d'amitié. Cette création eut lieu en 1823.

Ayant contre lui les voltigeurs, les gendarmes, l'administration et les récents traités d'extradition, Théodore eut bientôt compris que les conditions de

la lutte étaient changées, et proposa à sa bande de se dissoudre, en attendant des jours meilleurs. Ses compagnons avaient dans son jugement une telle confiance, que tous se soumirent sans observations. Les uns restèrent en Corse ou passèrent en Sardaigne : les autres allèrent prendre du service en Grèce ou en Egypte, et s'y firent d'honorables positions.

III

Qualités et défauts de Théodore.

En faisant la guerre à la gendarmerie, Théodore obéissait sans doute à l'instinct de la conservation ; mais il a certainement commis plus d'un meurtre dont il aurait pu se dispenser. Toutefois, au milieu de ces scènes perpétuelles de sang et de carnage, il avait conservé des sentiments religieux ; tant il est vrai que les leçons de la mère sont celles qui durent le plus. Dans ses bagages se trouvait un livre de prières, et jamais il ne se couchait sans avoir récité les actes de foi, d'espérance et de charité !

Sans être un virtuose achevé, il aimait la musique et chantait agréablement, en s'accompagnant de la guitare. A côté de son livre de prières, se trouvait

une collection de romances choisies. S'il est vrai, comme on dit, que la musique adoucisse les mœurs, comment se fait-il que, entre deux romances, il versât tant de sang humain?

Dans le cœur de l'homme, il y a toujours deux tendances et deux aspects. Implacable pour la gendarmerie et les voltigeurs, Théodore n'éprouvait que de la sympathie pour la troupe de ligne, dont il n'avait pas à se plaindre. Quand il rencontrait quelques soldats, non seulement il ne leur faisait aucun mal, mais il les traitait avec bienveillance, leur offrait de boire à sa gourde, de partager son déjeuner, et leur donnait parfois quelques pièces de cinq francs, ce que lui permettait sa position de fortune.

Il était également plein de bonté pour les travailleurs, pour les pauvres, et pour quiconque lui avait rendu quelque service. On en cite une foule de traits qu'il serait trop long de consigner ici. Quant à l'honneur et à la fortune d'autrui, nous avons vu et nous verrons encore que non seulement le vrai bandit les respectait, mais que souvent il ne prenait les armes que pour suppléer à la faiblesse et à l'impuissance des tribunaux. Or, sur ce point, nul n'était plus intraitable que Théodore.

Une autre de ses qualités remarquables, c'était le patriotisme. Il aimait passionnément non seulement

la Corse, mais la France, et ce double amour se confondait dans son cœur.

L'Angleterre, cette grande accapareuse d'îles et de continents, avait entendu parler de lui. En conséquence, au printemps de 1822, quand il était au plus haut point de sa sanglante carrière, un grand vaisseau de guerre anglais vient s'étaler dans le golfe de Porto, comme un cygne dans le bassin du Luxembourg, fait mander Théodore, et lui offre de la part de son gouvernement les plus brillantes promesses, s'il veut se mettre à son service, afin d'enlever la Corse aux Français pour la lui donner. La réponse fut telle que le capitaine anglais n'insista pas davantage et reprit aussitôt le large.

A côté de qualités remarquables, Théodore avait de grands défauts. Légitimement marié, il devait à sa femme et à ses enfants cette affection du cœur, qui est la plus précieuse partie du trésor de la famille : il oublia ce devoir sacré ; et, dans ses courses vagabondes, contracta, çà et là, des unions irrégulières ; mais, tôt ou tard, le désordre des mœurs se fait payer cher à qui s'y livre ; nous allons tout à l'heure voir où il conduisit Théodore.

Entre ces femmes, il en était une qui avait pris sur lui un empire absolu, et en laquelle il avait une confiance sans bornes. Or, cette femme le trompait

d'une manière indigne, révélait aux voltigeurs ses projets et les lieux où il se retirait. Une fois même, l'ayant invité à passer la nuit chez elle, elle en avertit secrètement un voltigeur, qui lui avait promis de l'épouser, si elle le lui faisait prendre mort ou vif.

La force armée arriva, en effet; et, tandis qu'elle fouillait la maison de la femme et le village d'Orto, les bandits étaient déjà loin et donnaient l'assaut à la caserne de Soccia. Ils furent vainqueurs, mais Damiani, l'ami intime de Gallocchio, reçut une blessure tellement grave, qu'elle ne permit pas de le transporter, pour le mettre en lieu de sûreté. Gallocchio lui fit donner l'absolution par le curé de l'endroit, et, pour le préserver de l'échafaud, en vertu d'un article de la Constitution, lui brûla la cervelle, en pleurant et lui demandant pardon. Le berger chez lequel il passa la nuit a raconté qu'il ne cessa de se lamenter jusqu'au matin, et de prier pour son ami.

IV

Trahison. — Condamnation à mort.

Après la dispersion de sa bande, Théodore conserva pour place d'armes l'immense forêt d'Aïtone, et ne

garda près de lui que trois hommes, son frère Borghello, son cousin Brusco, et Uccelloni, son oncle.

Voilà quatre hommes étroitement liés par le sang, unis par l'identité de position et des dangers communs ; ils devraient ne faire qu'une âme en plusieurs corps ; il se trouva parmi eux un traître, pour vendre et livrer les autres.

Trois puissantes familles du pays avaient eu à soutenir une terrible inimitié contre des bergers, appelés les *Multédo*. D'après l'opinion publique, ces familles les avaient injustement accusés d'un incendie, qui avait causé d'épouvantables désastres, et qu'elles avaient elles-mêmes allumé par imprudence, en défrichant au moyen du feu, selon l'usage du pays, un terrain boisé. Bien qu'elles eussent pour elles l'administration, la gendarmerie et les voltigeurs, elles furent battues sur toute la ligne, perdirent un grand nombre de leurs membres, et leurs biens furent mis en interdit, c'est-à-dire qu'il fut, sous peine d'avoir les oreilles coupées, défendu de travailler pour elles.

Les Multédo faisant partie de la bande de Théodore, on avait supposé qu'ils étaient aidés par elle, dans l'accomplissement de leur vengeance. Le fait est que des offres leur avaient été faites plusieurs fois : mais ils avaient constamment refusé tout concours, sous prétexte que l'inimitié leur étant personnelle, c'était

à eux seuls à en soutenir le poids. Convaincus du contraire, leurs ennemis en voulaient surtout à Théodore et à Brusco, qu'ils accusaient particulièrement de leurs malheurs.

En voyant la grande bande dissoute et réduite à quatre hommes, ils crurent le moment venu de se venger, non par la violence ; car Théodore n'avait pas cessé d'être heureux dans ses rencontres avec la force armée, mais par la ruse et la trahison.

Ils s'adressent dans ce but à Uccelloni ; et, moyennant une forte somme d'argent, ce misérable s'engagea à tuer ses trois neveux.

Un jour, Théodore et son frère ayant à se rendre en certain lieu, Uccelloni prétexte aussi un voyage et part avec eux ; mais, à certaine distance, ils se séparent, et chacun va de son côté. Brusco est resté seul au logis, pour faire la cuisine. La fontaine, où ils puisent leur eau, se trouve à 50 mètres, dans un petit enfoncement, entouré d'arbres et d'arbustes.

Un quart d'heure à peine écoulé, Uccelloni revient par un détour, et s'embusque dans un taillis, d'où l'on aperçoit à deux pas la fontaine. Brusco, ainsi qu'il l'avait prévu, ne tarde pas à paraître, portant dans chaque main une cruche ; et, comme il se penchait pour les remplir, un coup de feu retentit, et il

tombe percé d'une balle. Son sang se mêle à l'eau de la fontaine, et rougit tout autour le sol.

L'assassin s'élance alors, le tourne et le retourne avec le pied, pour s'assurer qu'il est bien mort; foule et piétine de tous côtés la place, pour faire croire à une lutte longue et acharnée. Cela fait, il abandonne sa victime et disparaît.

Quand reviennent les deux frères, ils ne trouvent dans la caverne qu'un feu qui s'éteint, un quartier de cerf à moitié calciné. Brusco n'est pas à son poste. Ils l'appellent, ils le cherchent, ils le trouvent enfin, baignant dans son sang et dans l'eau de la source. Ils se jettent sur lui, en poussant des cris de douleur, et le couvrant de leurs baisers. L'infortuné n'était pas tout à fait mort; il avait retenu son âme, comme pour leur faire ses adieux et leur dire : « Défiez-vous d'Uccelloni; c'est lui qui m'a assassiné; il vous assassinera de même. »

Quelque temps après, Uccelloni arrive; et, à la vue du cadavre de Brusco, s'arrache les cheveux, se frappe la poitrine, pousse des rugissements de douleur, jure de venger son bien-aimé neveu, fallût-il aller chercher l'assassin jusqu'aux enfers.

— L'assassin! s'écrie alors Borghello en lui serrant la gorge à l'étrangler, l'assassin, le voilà! Frère, je le tue!

— Non, il faut l'attacher à cet arbre ; et puis, nous convoquerons la famille, qui décidera de son sort.

Le lendemain, avant la fin du jour, toute la parenté, hommes et femmes, petits et grands, était rassemblée autour de l'assassin et de sa victime. Après avoir raconté ce qui s'est passé :

— Renoncez-vous, dit Théodore, ce monstre pour votre parent ?

— Qu'il soit, répondirent-ils d'une voix unanime, de la famille de Satan ! Il n'est plus de la nôtre.

— Quelle peine mérite-t-il, à votre avis ?

— La mort ! la mort ! la mort !

A ce moment, une de ses sœurs s'agenouille, pour réciter les prières des agonisants ; il fait un acte de contrition, et deux balles le frappent à la tête et au cœur.

Depuis cette époque, Théodore devint sombre et soupçonneux ; il se défiait de tout le monde, ne dormait en présence de personne ; ne buvait jamais à une gourde autre que la sienne.

V

Mort de Théodore.

Si Théodore se défiait aisément des hommes, il ne pouvait se persuader qu'il fût trahi et vendu par les malheureuses créatures qui le dominaient. Elles avaient beau lui tendre des pièges, l'attirer dans des embuscades, où tout autre que lui aurait vingt fois trouvé la mort, il accusait les gendarmes, les voltigeurs, ses ennemis personnels; jamais ses soupçons ne remontaient jusqu'à elles, tant il est vrai que la Fontaine n'avait pas précisément tort, lorsqu'il disait :

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : Adieu prudence!

Cependant le ministre, le procureur général et le préfet ne cessaient d'écrire au chef de la gendarmerie : *Delenda est Carthago!* Délivrez-nous de Théodore! Mais la chose était plus aisée à dire qu'à faire; et l'on en serait peut-être encore à courir après lui, si la maladie et la trahison ne fussent venues s'en mêler. Pour s'être couché sur la terre humide, Théodore avait été pris d'une fluxion de poitrine qui le faisait horriblement souffrir, et, chaque jour, il se

rendait à une bergerie où le médecin venait le voir et où on lui préparait de la tisane et du bouillon. Le berger le recevait parcequ'il en avait peur, mais il ne l'aimait pas.

Certain jour donc qu'il était descendu à Vico, sous je ne sais plus quel prétexte, il s'abouche avec le chef des voltigeurs, et offre de lui livrer son hôte, pour la somme de 6,000 francs. Le marché fut conclu.

La nuit suivante, deux groupes de trois voltigeurs viennent s'embusquer sur les points indiqués par le berger; et les bandits au point du jour arrivent tranquillement, comme à l'ordinaire. Il s'agissait de les séparer; car Borghello était tellement redoutable, qu'on l'appelait *Théodore et demi*.

Le berger lui dit :

— Je viens tout à l'heure de voir un cerf superbe, qui s'est jeté dans un fourré, où il vous serait aisé, à vous, tireur habile, de le lancer et de le tuer.

Borghello, jeune, ardent, amateur passionné de la chasse, le croit, le suit sans défiance; et quand les voltigeurs, qui les voient partir, supposent qu'ils sont assez loin pour ne rien entendre, deux des plus rapprochés s'élancent vers la cabane, et font feu sur Théodore, sans le toucher. Théodore, à son tour, les met en joue; et, si la bergère ne lui eût abaissé le bras et le fusil, ils étaient perdus l'un et l'autre.

Au lieu d'être frappés dans la poitrine et dans la tête, l'un reçoit la balle dans la cuisse, l'autre dans la main gauche. En même temps, il les culbute tous deux, peur aller prendre position dans une étable abandonnée, quand un troisième voltigeur, qu'il ne voyait pas, lui décharge à bout portant son fusil entre les épaules.

Mortellement blessé, cet homme énergique poursuit sa course, entre dans l'étable, s'appuie au mur, charge son fusil, met un genou en terre, et meurt dans cette position. Les voltigeurs qui le croient en embuscade, n'osent se découvrir, et finissent par envoyer vers lui un enfant, pour savoir ce qu'il fait. L'enfant, n'en obtenant aucune réponse, le pousse de la main et le fait tomber.

Ainsi périt, en mars 1827, cet homme que la nature avait doué de facultés remarquables, et qu'une injuste persécution transforma en un bandit sanguinaire. On peut lui faire de grands reproches; on ne saurait nier qu'il n'ait eu de grandes qualités, et ne soit mort comme un héros. Rien de populaire comme ses aventures; les pères les racontent aux enfants; les femmes les chantent dans les veillées; et, après le nom de Napoléon, il n'en est peut-être pas en Corse un seul qui soit plus vénéré que le sien.

Quand la nouvelle de sa mort se répandit, per-

sonne ne voulut y croire, surtout dans les campagnes. Il fallut, pour convaincre les masses, que son cadavre restât quarante-huit heures exposé sur la place publique de Vico. Une foule sans nombre accourut de tous côtés, pour le voir de ses yeux, le toucher de ses mains; et, quand le doute ne fut plus permis, on entendit de tous côtés des sanglots et des lamentations, comme si chacun venait de perdre le meilleur de ses parents.

Borghello le vengea; car, avant six mois écoulés, il avait tué le berger et les trois voltigeurs.

FIN DU TOME PREMIER

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

TABLE DES MATIÈRES

Chapitre premier.

Chapitre II.

Chapitre III.

Chapitre IV.

Chapitre V.

Chapitre VI.

Chapitre VII.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPR., 18, R. DES FOSSÉS-S.-JACQUES.